00102586

God
Fr
840·8
Gen/Nou
102586

BOMBAY BRANCH
OF THE
Royal Asiatic Society.
CLASS

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 02 July, 2018

NOUVEAUX

CONTES MORAUX,

ET

NOUVELLES HISTORIQUES.

CONTES MORAUX.

ARTHUR ET SOPHRONIE,

OU

L'AMOUR ET LE MYSTÈRE *

L'AGE d'or des poëtes n'est qu'une chimère ; celui de l'amour et de l'amitié ne fut point une fiction : il exista dans le beau temps de la chevalerie.

* Un roman anglais qui n'est point traduit, et qui a pour titre, *The victim of a vow or the dangers of duplicity*, m'a fourni, non le sujet, mais l'idée mystérieuse qui se trouve dans ce conte, et qui n'est expliquée qu'au dénoûment. Le roman anglais est en lettres, et peint les temps modernes. Je n'en ai pris, d'ailleurs, ni les inclinations, ni les caractères. J'ai placé mes personnages dans les siècles de la chevalerie, et j'ai orné ce conte de quelques traits historiques dignes d'être rappelés : ce que j'indiquerai par un seul mot, dans des notes, afin de ne pas confondre la vérité avec des fables. Je dois dire encore que je n'ai ajouté aucun trait d'invention aux usages et aux cérémonies de chevalerie dont je donne ici le détail.

Une *femme*, alors, paroissoit un être si intéressant que, pour obtenir tous les secours et toute la protection de la force et de la valeur, elle n'avoit besoin ni de jeunesse ni de beauté. Les lois délicates et sévères de l'honneur prescrivoient aux chevaliers, en faveur de notre sexe, tout le dévouement de la passion; il falloit défendre la veuve opprimée et sexagénaire, ainsi que la jeune et belle orpheline; il falloit, lorsque l'occasion l'exigeoit, exposer également sa fortune et ses jours pour l'une et pour l'autre. Cet héroïsme ne fut que le résultat naturel d'une convention tacite, fidèlement observée entre les deux sexes. Les femmes de ce temps ne prétendirent jamais qu'aux vertus qui doivent nous caractériser. La gloire ne fut pour elles qu'un sentiment, et ne devint jamais une ambition personnelle; elles ne l'attachèrent qu'aux titres doux et sacrés de filles, d'épouses et de mères. Les exploits des chevaliers firent toute leur renommée. Ainsi, de leur choix seul, dépendit leur célébrité; ainsi, le plus brave, le plus loyal, fut toujours le mieux aimé. L'amour, en inspirant l'émulation, produisit des actions admirables; ce qu'on faisoit pour la patrie, pour un ami,

pour un frère d'armes, enorgueillissoit une maîtresse adorée; en s'illustrant, on immortalisoit l'objet de sa plus chère affection. Les femmes, renonçant à de vaines prétentions, et dépouillées de tout égoïsme, ne firent que se conformer au vœu de la nature, qui voulut ennoblir leur dépendance, en les rendant attrayantes par leur foiblesse même, et sublimes par la sensibilité qui s'oublie, qui se dévoue sans effort. Par cet heureux accord entre les deux sexes, par ce pacte touchant, l'amitié devint une passion, et l'amour une vertu.

Mais à qui cherche-t-on à plaire aujourd'hui, lorsqu'on veut peindre des sentimens, à la fois exaltés, violens, délicats et désintéressés? ce n'est pas, sans doute, à la multitude. Un petit nombre de femmes pourra comprendre encore le dévouement extraordinaire de ma *Sophronie*. C'est à elles que je dédie cette nouvelle, qui ne sera pour les autres lecteurs qu'un conte plus fabuleux et plus incroyable que tous ceux des Mille et une Nuits.

Le disciple chéri de du Guesclin, le beau-frère d'un roi renommé par sa sagesse*, le

* Charles v, dit *le Sage*.

brave et vertueux duc de Bourbon, affranchi des fers des Anglais, revint enfin dans son apanage, après avoir langui huit ans dans une dure captivité. Ce prince fut surnommé *le Bon* et *le Grand*, titres doublement glorieux lorsqu'ils sont réunis. Sa longue absence avoit donné lieu à une infinité de désordres; ses barons pillèrent ses domaines; Chauveau, son procureur général, fut obligé, par le devoir de sa charge, d'informer contre eux. Le duc, devenu libre, ferma les yeux sur les fautes passées, et ne songea qu'à gagner les cœurs de ses vassaux. Il institua l'ordre de l'*Espérance*, idée touchante en celui qui, ayant été privé pendant tant d'années de sa patrie et de sa liberté, n'avoit trouvé que dans la douce espérance, la patience et le courage qui font supporter tous les maux. Au milieu des solennités de cette cérémonie, le sévère Chauveau paroît tout à coup, tenant à la main le cahier des informations; il le présente à genoux au duc: « Monseigneur, lui dit-il, vous verrez ici bien des coupables; les uns méritent la mort, les autres ont, au moins, encouru la confiscation: voici le registre de leurs crimes. »

Les prévaricateurs étoient présens et frémissoient. « Chauveau, dit le prince, avez-vous aussi tenu registre des services qu'ils m'ont rendus? » En disant ces mots, il prend les papiers des mains de Chauveau, et les déchire sans les lire. A ces paroles sublimes, à cette action généreuse, des larmes de tendresse et de reconnoissance coulèrent de tous les yeux; il n'y eut pas un seul de ces gentilshommes, coupable ou non, qui ne jurât de donner sa vie pour un prince si magnanime*.

Les fêtes à l'occasion de l'institution de l'ordre de l'Espérance, furent terminées par un magnifique tournoi, où se rendirent les plus illustres chevaliers de la France, de la Bretagne et de l'Angleterre; car la guerre n'empêchoit point d'inviter les ennemis mêmes à ces jeux belliqueux. C'étoit un moyen de plus de les combattre, de les vaincre, et ce triomphe de l'adresse, de la force et de la galanterie, étoit alors le présage heureux d'une victoire plus importante. La mère et l'épouse du duc de Bourbon devoient distribuer les prix; les dames qui les accompa-

* Ces faits et ces détails sont tirés de l'histoire. Voyez *Annales de la Vertu*, nouvelle édition.

gnoient, et la noblesse rassemblée, de plusieurs provinces, formoient une cour brillante; et la veille du tournoi, suivant l'usage, on exposa dans une immense galerie, les armes et les boucliers de tous les chevaliers qui s'étoient fait inscrire pour combattre. Ces nobles attributs de la valeur et de la gloire, suspendus en trophées sur les murs de la salle, offroient tous, en même temps, les devises et les noms des chevaliers. Lorsque la galerie fut entièrement décorée, on en ouvrit les portes. Les trompettes et les timbales annoncèrent que tout le monde y pouvoit entrer; ensuite, un héraut d'armes, placé sur le seuil de la principale porte, fit par trois fois, à haute voix, cette proclamation : *On invite les dames et demoiselles qui auroient à se plaindre des chevaliers combattans, à venir faire leurs réclamations.*

Cette invitation n'étoit point une vaine formule, si, en effet, une dame avoit reçu quelque injure d'un chevalier, et qu'elle en pût donner la preuve, elle avoit le droit de l'empêcher de combattre.

Les lois généreuses de la chevalerie spécifioient tous les *délits envers les dames* qui devoient exclure des tournois un che-

valier. Le plus grave étoit de refuser à une femme son secours, quand elle le réclamoit, quelque pénible ou périlleux que pût être le service qu'elle demandoit. Enfin, pour être exclus, il suffisoit *d'avoir médit des dames* *.

On entre en foule dans la galerie des trophées. Presque toutes les jeunes personnes qui se trouvoient dans la ville, y parurent; chacune s'arrêtoit devant le trophée du chevalier qui l'intéressoit : l'une devant celui d'un père, d'un frère ou d'un époux; l'autre, fixée près du bouclier de son chevalier, lisoit tout haut, avec orgueil, la devise dont elle étoit l'objet; d'autres enfin, plus émues encore, trahissoient leur penchant secret, en regardant trop long-temps les armes et le nom de leurs amans. Ces douces contemplations, ces agréables rêveries furent, tout à coup, interrompues par un incident extraordinaire en ce temps, et qui, par cette raison même, produisoit toujours une vive sensation.

Une femme se plaignoit d'un chevalier. Ce grand événement fut annoncé par le hé-

* Voyez les Mémoires de l'ancienne chevalerie, de Sainte-Palaye.

raut d'armes qui imposa silence à l'assemblée, et dit ensuite : *Une dame se présente pour faire une réclamation.* Ces paroles effrayantes inspirèrent une vive curiosité, et jetèrent le plus grand trouble parmi les jeunes personnes : chacune craignit en secret pour son chevalier ; l'étonnement et l'inquiétude se peignoient sur tous les visages, lorsque la porte se rouvrit. Deux hérauts s'avancèrent gravement pour écarter la foule ; ils précédoient une jeune dame d'une beauté ravissante, dont la suite annonçoit un rang distingué : on remarqua, cependant, que ses pages ne portoient point de livrée ; ils étoient, ainsi qu'elle, simplement vêtus d'habits gris et blancs. Cette dame, inconnue à toute l'assemblée, étoit aussi remarquable par la noblesse frappante de sa figure, par la modestie de son maintien, que par sa jeunesse et son éclatante beauté. Elle avoit, à sa gauche, une femme d'un âge mûr ; elle s'appuyoit, de l'autre côté, sur le bras d'un vieil écuyer, quatre pages suivoient derrière. Elle marchoit lentement, les yeux baissés, une vive rougeur coloroit ses joues..... Les hérauts s'arrêtèrent devant le trophée qu'elle leur avoit indiqué avant d'entrer dans la galerie.

Alors la belle inconnue, levant vers le trophée de grands yeux noirs, pleins d'expression, le regarde un instant en silence; son sein paroît oppressé, ses beaux yeux se remplissent de larmes... Cependant elle se retourne vers l'un des hérauts d'armes; elle reçoit, en poussant un profond soupir, la longue baguette dorée qu'il lui présente; elle élève le bras, et touchant le trophée, elle rougit, et dit d'une voix douce et sonore: *J'accuse Arthur de Montfort, fils du duc de Bretagne.* Aussitôt qu'elle eut prononcé ces paroles, les hérauts détachèrent le trophée, qu'ils emportèrent hors de la galerie. On conduisit l'inconnue dans un salon particulier, où se tenoient les juges du camp (présidés par le duc de Bourbon); et qui, toujours, étoient rassemblés pendant l'exposition des trophées des chevaliers. La belle inconnue salua les juges, qui la prièrent d'attendre l'arrivée du jeune prince de Bretagne, que l'on venoit d'envoyer chercher. Elle s'assit, en gardant un profond silence. Le duc de Bourbon la connoissoit, et prenoit à son sort le plus tendre intérêt; mais, la recevant, dans ce moment, en qualité de juge, il devoit observer avec

elle, dans cette occasion, toutes les formalités d'usage.

Enfin Arthur arriva; ce jeune et vaillant prince s'étoit déjà distingué par de brillans exploits; fier, impétueux, mais généreux et sensible, la piété filiale, l'amitié, l'amour de la gloire, avoient jusqu'alors été les seules passions de son cœur. Les grâces de sa figure, la noblesse de ses manières, sa magnificence et l'éclat de son nom, fixoient sur lui tous les regards; il étoit déjà renommé dans tous les exercices de la chevalerie, que l'on ne doutoit point qu'il ne remportât les premiers prix du tournoi; plus d'une belle personne le désiroit en secret. On savoit qu'il n'avoit point de *dame*. On ne s'en étonnoit pas; il étoit rare alors qu'un chevalier de son âge, qu'un jeune homme de vingt-deux ans eût fait un choix; il falloit que l'amour ajoutât à la gloire; il falloit soutenir que sa dame étoit la *plus vertueuse*, ainsi que la plus belle; il falloit enfin que cet enthousiasme de l'amour et de l'admiration fût justifié par l'opinion publique. L'intérêt même de l'amour-propre répondoit de la discrétion d'un amant. On publioit avec orgueil les rigueurs de sa dame, on ne s'en plaignoit

point, on s'en vantoit ; et souvent, par un sentiment d'orgueil, on en exagéroit la durée. Les femmes plaçoient toute leur gloire dans la renommée de leurs amans ; et, par un juste retour, les hommes se glorifioient de la vertu de leurs maîtresses. De tels sentimens devoient être durables ; ils avoient déshonoré l'inconstance : changer étoit un crime inexcusable. Lorsqu'il faut se fixer en s'engageant, on est délicat et difficile sur le choix, on hésite long-temps avant de se déterminer. Arthur étoit encore dans cette incertitude, et sa devise l'annonçoit ; elle représentoit un autel de l'amour ; autour duquel ces mots étoient écrits : *Où trouver l'objet du culte ?*

Arthur entra dans la salle avec l'air de l'assurance et de la fierté, mais lorsqu'il eut jeté les yeux sur son accusatrice, tous ses traits exprimèrent la surprise et l'admiration ; il resta immobile, les regards attachés sur elle. Le duc de Bourbon prenant la parole, et s'adressant à l'inconnue : Madame, lui dit-il, quel est votre nom ? Seigneur, répondit-elle, je m'appelle Sophronie, et je suis fille du connétable du Gueselin. Ce nom révéré qui rappeloit tant de vertus et d'ac-

tions héroïques, tous les juges, saisis de respect, s'inclinèrent... Êtes-vous mariée ? demanda le duc. Cette question parut embarrasser Sophronie, elle rougit, baissa les yeux et garda le silence. Oui, seigneur, reprit vivement Arthur, madame est l'épouse du brave et malheureux Léodgard, mon frère d'armes, et neveu de l'ami, du successeur du grand du Guesclin, enfin de connétable de Clisson. Prince, dit le duc, vous devez laisser répondre la dame qui vous accuse, vous parlerez ensuite. A ces mots, le duc se retournant vers Sophronie : Que reprochez-vous au prince de Bretagne ? lui dit-il. D'avoir noirci ma réputation, répondit-elle, en disant publiquement que ma conduite avec Léodgard est aussi coupable qu'incompréhensible. Je déclare et je proteste devant ce tribunal auguste que je n'ai rien à me reprocher, et je demande que le prince de Bretagne désavoue ces discours injurieux, ou qu'il les rétracte, ou qu'enfin il donne des preuves de ce qu'il a osé soutenir contre ma réputation. Je ne puis dans ce moment, dit Arthur, m'affliger et me repentir d'avoir donné lieu aux réclamations dont je suis l'objet... Mais il m'est impossible de nier la

vérité, et de rétracter un discours conforme à mes sentimens et à mon opinion. On me demande des preuves!... c'est à regret que je vais les donner.... Maintenant je me tairois, si l'exclusion d'un tournoi n'étoit pas une tache honteuse dans la vie d'un chevalier. L'honneur me force à me justifier... quoi qu'il puisse m'en coûter, il faut parler. Celle qui m'accuse a passionnément aimé Léodgard; elle l'a choisi pour époux, de préférence à tant d'autres illustres chevaliers qui se disputoient le bonheur de lui plaire, et la gloire d'obtenir la main de la fille unique de du Guesclin... Cependant, au bout de quelques mois, l'épouse de Léodgard, changeant tout à coup de sentimens, n'a plus montré que du mépris et de la haine pour celui que, jusqu'à cette époque, elle avoit chéri depuis son enfance.... elle a fini par abandonner son malheureux époux, en se sauvant de son château.... Léodgard est mon compagnon d'armes, il adore toujours son épouse; j'ai vu couler ses pleurs, j'ai reçu ses tristes confidences.... j'ai dû le plaindre.... je sens trop qu'il ne doit jamais se consoler.... Jugez, maintenant, seigneur, s'il est équitable que je subisse la honte d'être exclus du tournoi,

pour avoir pris part à la douleur de mon frère d'armes, et pour avoir dit que la conduite de son épouse *est aussi coupable qu'incompréhensible.* Arthur cessa de parler, il étoit ému, son cœur et sa fierté souffroient également. Prince, lui demanda le duc, avant ce jour, connoissiez-vous Sophronie? Non, seigneur, répondit vivement Arthur en rougissant, je la vois ici pour la première fois de ma vie. Maintenant, madame, reprit le duc, répondez à l'accusé. Seigneur, dit Sophronie en s'adressant au duc, il est vrai que j'ai long-temps chéri Léodgard, et il est vrai que je l'ai fui; j'avoue que ma conduite peut paroître incompréhensible, mais ma jeunesse, l'éducation que j'ai reçue, la pureté de ma vie, méritoient peut-être que l'on ne me condamnât point sans m'avoir entendue, et j'oserai dire que le petit-fils d'une héroïne qui sut réunir toutes les vertus des deux sexes*, devoit montrer plus d'indulgence pour une femme; un chevalier aussi loyal, aussi généreux, enfin le prince de Bretagne devoit du moins suspendre un jugement qui déshonoroit la fille de du Guesclin. Il me reproche d'avoir quitté le château

* Jeanne, comtesse de Montfort.

de Léodgard ; mais connoît-il mes motifs ou ma situation ?... J'ai justifié la démarche qu'il désapprouve, par l'asile que j'ai choisi ; je me suis retirée dans l'apanage du plus éclairé, du plus vertueux de tous les princes, et j'y suis dans un monastère. Je n'ai quitté ma profonde retraite que pour défendre ma réputation injustement attaquée. J'ai dix-huit ans, je suis orpheline, je n'ai ni chevalier, ni défenseur ; je suis seule et sans expérience, mais je parois ici avec calme et sécurité, le duc de Bourbon sera mon juge.

Ce discours fit pâlir le vaillant Arthur ; il pressentoit qu'il alloit être condamné, il en frémit d'avance. L'exclusion d'un tournoi, sur la plainte d'une dame, étoit un événement de la plus grande importance, car il ternissoit à jamais la réputation d'un chevalier, et lui ôtoit, sans retour, la bienveillance de toutes les femmes. Le duc fit retirer Arthur et Sophronie dans une chambre voisine, afin de délibérer sur cette affaire avec les autres juges : il devoit recueillir les différens avis avant de prononcer. Toutes les opinions furent conformes à la sienne ; alors il fit appeler Arthur et Sophronie ; le premier étoit pâle et tremblant ; il éprouvoit,

pour la première fois de sa vie, la crainte, l'abattement et une émotion d'un autre genre, mais que son étrange situation rendoit aussi douloureuse que vive.... Il se répétoit intérieurement avec amertume, avec effroi : Sophronie est mon ennemie !... je vais être condamné !.... Ces deux pensées oppressoient son cœur, et lui ravissoient tout son courage. Prince, lui dit le duc de Bourbon, toutes les lois de la chevalerie défendent de vous absoudre. Vous avez attaqué le caractère et la réputation d'une dame, sans pouvoir produire la moindre preuve contre elle : cette action est inexcusable ; le tribunal vous condamne. Vous êtes exclus du tournoi, à moins que votre accusatrice n'ait la générosité de vous offrir *un gage de merci*. C'est un droit que la loi lui donne ; et si vous l'obteniez, votre jugement seroit annulé. Le voilà ce gage, dit Sophronie en détachant de son bras un bracelet de perles et de saphirs, qu'elle présenta au jeune prince, qui, plein de trouble, d'attendrissement, et pénétré de reconnoissance, mit un genou en terre, en s'écriant : Ah ! c'est maintenant que je sens combien je suis coupable !....

Aussitôt le duc de Bourbon fit ouvrir les

portes du tribunal. Une foule immense attendoit dans la galerie le décision des juges. Les hérauts proclamèrent que *la dame étoit satisfaite, et l'accusé justifié ;* car le signe de clémence, le *gage de merci* donné par la dame, produisoit en faveur du chevalier, tous les effets d'une justification complète. Sophronie, appuyée sur le bras d'Arthur, rentra dans la galerie au bruit des acclamations de toute l'assemblée. Une rougeur éclatante l'embellissoit encore. Arthur, au milieu de la foule qui l'environnoit, ne voyoit que Sophronie; les regards attachés sur elle, il la contemploit avec ravissement. Tout le monde remarqua sur le visage de ce jeune prince une expression nouvelle, qui ajoutoit un charme intéressant à sa beauté naturelle; chacun admiroit ce couple charmant qui venoit de se réconcilier, et l'on répétoit autour d'eux : *Ils ont dû se raccommoder en se regardant ; pour se réunir et s'aimer, il leur suffisoit de se voir.*

Cependant les hérauts replacèrent le trophée d'Arthur, et Sophronie se tournant vers l'assemblée, dit avec émotion, mais distinctement, ces paroles : *Je me rétracte.*

A ces mots, la galerie retentit d'un applaudissement universel et prolongé. Alors les juges du camp qui accompagnoient Arthur, lui rappelèrent qu'il devoit demander à Sophronie le *cri de bataille*, parce qu'après avoir reçu d'elle le *gage de merci*, il ne pouvoit paroître au tournoi que comme son chevalier, et en combattant pour elle, engagement qui, dans cette occasion, n'avoit que la courte durée du tournoi même. Arthur ayant demandé *le cri de bataille*, Sophronie donna ces mots : *Pour l'innocence opprimée.* Ensuite elle salua l'assemblée. Les applaudissemens recommencèrent avec enthousiasme ; Sophronie quitta le bras d'Arthur, elle reprit celui de son écuyer, et sortit de la galerie. Comme il falloit qu'elle fût présente au tournoi, elle ne retourna point dans son monastère. Le duc de Bourbon la conduisit chez les princesses, et elle fut logée dans le palais. Le prince de Bretagne courut s'enfermer dans son appartement, afin de réfléchir sans distraction aux événemens de cette journée ; mais il ne fut occupé que d'un seul : il avoit vu Sophronie. Sa destinée entière se trouvoit pour lui dans cette idée. Désirs, craintes, projets,

tous les mouvemens de son cœur se rapportoient à Sophronie; en jetant les yeux sur l'avenir, il n'y voyoit qu'elle.... Cependant il frémissoit, en se répétant: *Elle est l'épouse de Léodgard, de mon frère d'armes!*..... Il ne craignoit pas de manquer aux devoirs sacrés de l'amitié; trahir un compagnon d'armes étoit une lâcheté aussi déshonorante que de fuir à l'aspect de l'ennemi. Une telle crainte ne pouvoit flétrir une grande âme. Quand l'opinion publique, mille fois plus puissante que les lois, imprime le sceau de l'infamie sur une action, les cœurs abjects peuvent seuls être tentés de la commettre; mais Arthur se reprochoit avec amertume un sentiment involontaire. Le titre qu'elle porte, se disoit-il, n'auroit-il pas dû me préserver d'une passion sans espérance!..... Du moins, elle ne saura jamais ce funeste et coupable secret, je ne vivrai que pour elle, et je mourrai sans avoir été connu d'elle.... O Léodgard! j'expierai le crime d'un amour insensé, je sais trop qu'il ne me suffit pas de le taire, je dois employer tous mes soins à te rapprocher de ton épouse. Si je parviens à te la rendre, j'aurai fait assez pour toi, pour ne plus me reprocher un sentiment qui déjà

m'est aussi cher que l'honneur et que l'amitié.

Ces résolutions vertueuses calmèrent un peu les vives agitations d'Arthur; mais, tout à coup, en se rappelant le mot de bataille donné par Sophronie (*pour l'innocence opprimée*), il éprouve un scrupule pénible. Ces mots que les chevaliers répétoient en combattant dans les tournois, se rapportoient toujours à la situation ou aux sentimens de la dame qui les donnoit. Ainsi donc, Sophronie *innocente* et *opprimée* ne pouvoit se plaindre que de son mari; Arthur devoit-il reconnoître publiquement que son frère d'armes étoit l'oppresseur de son épouse? n'étoit-ce pas assez de combattre dans les jeux solennels pour celle dont se plaignoit aussi Léodgard, pour celle qui venoit de se soustraire par la fuite à l'autorité conjugale? Il est vrai que l'honneur même avoit forcé Arthur à recevoir le *gage de merci*, mais rien ne pouvoit l'autoriser à répéter un cri de bataille injurieux à son mari. Il étoit temps encore de le changer, et il se décida à en demander un autre à Sophronie. C'étoit un prétexte pour la revoir, il persista sans effort dans cette résolution. Le soir même, il se

rendit chez Sophronie, qui sourit de son scrupule. Sans doute, lui dit Arthur, Sophronie est innocente, Sophronie est irréprochable; mais Léodgard ne sauroit être coupable, une erreur seule a pu vous désunir.... Je ne l'accuse point, répondit Sophronie; mais revenons au cri de bataille, je consens à vous en donner un autre, ainsi vous direz: *Le mystère et l'amour.* Le mystère et l'amour! répéta Arthur d'un air mécontent; le mystère! pourquoi?..... *l'amour!*... je ne le demande pas, votre époux seul peut vous l'inspirer..... — Seigneur, les mots de bataille se reçoivent sans questions. On peut chercher à en pénétrer le véritable sens, mais on en respecte le secret. — Le *mystère et l'amour!*..... dans quel étonnement vous me jetez!..... Eh! pourquoi fuir Léodgard, puisqu'il est toujours aimé?..... Vous avez de l'amour pour Léodgard, et il se croit malheureux!... A ces mots, Sophronie, au lieu de répondre, se leva, fut chercher une écharpe, et l'offrant au prince: Seigneur, lui dit-elle, puisque vous me faites l'honneur de combattre demain pour moi, je dois vous donner mes couleurs: les voici.... Quoi! dit Arthur, ces couleurs ne sont point

celles de Léodgard ?.... — Il est vrai, mais j'ose croire que nul chevalier n'aura de répugnance à porter les couleurs de du Guesclin, et vous savez que l'usage permet aux femmes de préférer, dans les tournois, la livrée d'un père à toute autre..... — Mais je vois dans cette écharpe une couleur de plus..... Le vert ne se trouve ni dans la livrée de votre illustre père, ni dans celle de votre époux..... — Cette couleur vous déplairoit-elle ? — Non, car depuis long-temps, je l'ai choisie pour moi-même.... — C'est un des symboles de l'espérance..... — Non pour moi désormais..... — N'avez-vous pas été reçu chevalier de l'ordre de l'*Espérance* ?..... — Oui, hier.... Enfin, madame, cette écharpe vient de vous, je la porterai. — Et le mot de bataille ? — Vous n'y voulez rien changer ? Ce mot paroîtra si bizarre aux personnes qui vous connoissent ! *Le mystère et l'amour !* le *mystère* pour une femme mariée ! l'*amour* pour celle qui s'est renfermée à dix-huit ans dans un monastère, pour celle qui est adorée de l'époux qu'elle abandonne..... — Ecoutez, seigneur : si vous conservez sur ma conduite des soupçons outrageans, vous vous avilirez en combattant pour moi. Je

vous ai rendu le droit de paroître au tournoi, c'en est assez pour votre réputation; maintenant, vous êtes libre d'entrer ou non dans la lice, vous pouvez trouver un prétexte pour vous dispenser.... Qui, moi, grand Dieu! interrompit vivement Arthur, moi refuser de combattre pour vous!..... user ainsi de votre généreux pardon!..... en avoir profité, sans vouloir vous en témoigner publiquement ma reconnoissance!..... est-il possible que vous puissiez me soupçonner d'une telle lâcheté!..... Eh bien! seigneur, reprit Sophronie, accordez-moi donc votre estime; vous auriez toute ma confiance s'il m'étoit permis de vous la donner; mais un devoir rigoureux et sacré m'impose un éternel silence. L'étrange secret que je dois renfermer au fond de mon cœur, ne pourroit qu'honorer mon caractère et ma vie, s'il étoit connu... C'est tout ce que je puis vous dire... C'en est assez, s'écria Arthur; je vous crois, je vous admire, je vous obéirai, je me dévoue à vous servir..... je le dois..... n'êtes-vous pas ma bienfaitrice! Ce bracelet si précieux que vous avez porté, et que j'ai reçu de votre main, ce gage inestimable d'une générosité touchante, ne me quittera jamais; il sera mon

égide dans les batailles. Le bras paré d'un tel ornement doit être invincible, il me tiendra lieu de bouclier, je n'en veux point d'autre.

Cet entretien fut interrompu par un page qui vint chercher Sophronie de la part des princesses. Arthur se retira le plus amoureux de tous les hommes; il rentra chez lui au moment où l'on rapportoit son armure, l'exposition des trophées finissant toujours après le coucher du soleil. Arthur, jetant les yeux sur son bouclier, lut sa devise, qui ne lui convenoit plus, et lisant ces paroles : *Où trouver l'objet du culte?*... Ah! dit-il, cet objet charmant, cet objet incomparable, je l'ai trouvé! et le *culte* doit à jamais rester caché.... Je serai sans doute à plaindre, mais j'aimerai ce que la nature a jamais produit de plus parfait; je la servirai, je saurai ses secrets, je la rendrai à son époux. La guerre va se rallumer : avec quelle ardeur je combattrai!... Sophronie s'enorgueillira des exploits du frère d'armes de Léodgard.... Heureux Léodgard! Sophronie l'aime toujours, je n'en puis douter; Sophronie est aussi pure qu'elle est belle; son âme céleste se peint toute entière dans son regard.... Ah! si dans les combats je pouvois sauver la vie de son

époux!.... Si j'excitois la reconnoissance de Sophronie, si je l'entendois m'appeler son libérateur, pourrois-je alors me plaindre de mon sort!.... C'est ainsi qu'Arthur livroit son jeune cœur à la double ivresse de l'amour et de la générosité; sentimens délicieux et sublimes, lorsqu'ils sont réunis et qu'ils se confondent ensemble. Avec une telle exaltation, il n'est ni passion malheureuse, ni sacrifices pénibles; les privations deviennent des jouissances, elles sont les preuves ou les effets de la sensibilité dont on s'honore, et qui fait l'intérêt, le charme de la vie; le cœur et la vertu s'en applaudissent également.

L'amour heureux est sans activité; il s'éteint ou s'endort, parce qu'il est privé de la gloire de se montrer avec éclat. C'est par des sacrifices renaissans qu'il se connoît lui-même, et qu'il s'enorgueillit de son énergie; il s'accroît en s'épurant, et c'est en s'immolant toujours qu'il se renouvelle et se fortifie. Arthur donna l'ordre à ses écuyers d'effacer sa devise, ce qui fut exécuté sur-le-champ; ensuite, Arthur prenant ce bouclier, et le couvrant d'une gaze: Désormais, dit-il, ce voile, emblème du mystère, me servira

de devise : c'est la seule qui puisse me convenir.

Le lendemain fut un grand jour. Nos fêtes n'offrent à la vanité que des motifs frivoles d'émulation ; mais dans ces temps anciens, la gloire étoit toujours inséparable de la représentation et des plaisirs. Il ne s'agissoit pas, dans ces jeux publics, *de danser* mieux qu'un autre, ou d'effacer une rivale par l'éclat de sa parure ; de semblables puérilités ne causoient jamais alors ces heureuses émotions qu'on n'oseroit avouer, et qui profanent les cœurs qu'elles font palpiter. Montrer de la force, de l'adresse, de la générosité, du courage, vaincre sous les yeux de celle qu'on aimoit, telle étoit l'ambition des chevaliers ; les femmes n'éprouvoient point le vain désir d'attirer tous les regards ; ornement de ces nobles fêtes, elles n'y paroissoient que pour y distribuer les prix de la victoire, pour y récompenser la valeur exaltée par leur suffrage et par leur présence. Le sentiment seul dirigeoit tous leurs vœux secrets ; on aimoit à voir sur leur visage les impressions diverses et successives de la crainte, de l'espérance, de la joie : combien leur trouble devoit les embellir ! il étoit produit

par l'élévation de l'âme et par la sensibilité. A peine le tournoi venoit de commencer, à peine la lice étoit ouverte; que le prince de Bretagne s'avança fièrement dans l'arène; il étoit monté sur un superbe coursier blanc; son armure d'or et d'acier, enrichi d'émeraudes, jetoit un éclat éblouissant. L'écharpe de Sophronie, rattachée par une agrafe de pierreries, ceignoit sa taille majestueuse; son bras gauche, nu jusqu'à l'épaule, étoit orné du bracelet *gage de merci*. Il s'approcha de l'estrade des princesses, et levant la visière de son casque, il s'inclina profondément; ensuite, se tournant vers Sophronie, placée, ainsi que les autres dames de la cour, sur la même estrade, il la salua, et donnant son bouclier à ses écuyers: Gardez-le, dit-il, je n'en ai pas besoin. Cette action fit pâlir Sophronie, et fut applaudie des spectateurs. On admira cette témérité sans en être surpris; il n'étoit pas rare de voir dans ces jeux des chevaliers se dépouiller de quelque partie de leur armure, et combattre ainsi, avec désavantage, *en l'honneur de leurs dames.*

Arthurs s'élança dans la carrière, en s'écriant: *Le mystère et l'amour!* cri de bataille qu'il in-

quiétoit sur les sentimens de Sophronie, mais qui convenoit parfaitement à sa propre situation.

Les muses ne m'ont donné pour peindre que de foibles crayons, qui ne pourroient tracer, même en sachant les employer, que des tableaux agréables et gracieux. Une femme sait admirer la valeur; mais elle est incapable d'en décrire les prodiges, et surtout d'apprécier la science profonde et meurtrière des combats. Ah! si j'avois le génie que la nature nous refuse, je ne l'emploîrois pas à célébrer les actions guerrières des siècles passés. La mémoire n'offre plus rien de merveilleux dans ce genre, et pour étonner, il faudroit peindre, non ce qui fut jadis, mais les exploits dont nous avons été témoins.

Je passerai donc sous silence les hauts faits d'Arthur dans ce fameux tournoi; je dirai seulement que, se surpassant lui-même, et l'emportant sur tant d'illustres chevaliers rassemblés à cette fête, il gagna tous les prix, qui lui furent donnés par les princesses et par Sophronie. Cette dernière, avant de retourner dans son couvent, voulut revoir Arthur, et ce fut uniquement pour lui demander avec instance de ne jamais combattre, à l'avenir,

dans les jeux ou dans les batailles, sans son bouclier. Elle eut besoin d'employer toute son autorité sur Arthur pour en obtenir cette assurance; mais enfin elle l'exigea, et le jeune prince promit d'obéir. Arthur, dans ce dernier entretien, voulut essayer encore de parler en faveur de Léodgard. Sophronie l'écouta froidement sans l'interrompre; ensuite, prenant la parole: Oserois-je, seigneur, lui dit-elle, vous demander quels sont les motifs qui vous ont engagé à choisir Léodgard pour votre frère d'armes? Ses vertus, sa valeur, et la reconnoissance, répondit Arthur; vous savez, madame, continua-t-il, que le connétable Clisson et mon père, après avoir été étroitement unis dans leur jeunesse, divisés depuis long-temps par la perfidie et les intrigues du roi de Navarre, donnoient le spectacle affligeant d'une animosité cruelle et réciproque. Enfin, las de se haïr et de se persécuter, ils résolurent de se réconcilier. Ce fut peu de mois après le mariage de Léodgard.... Le connétable se rendit sur les frontières des états de mon père; il fut convenu que l'entrevue se feroit dans un château du duché de Bretagne; que mon père y attendroit le connétable, et qu'il lui en-

verroit des otages, afin qu'il eût toutes les sûretés désirables pour l'aller trouver. En effet, nous fûmes envoyés pour otages, le jeune Bavalan et moi. Le connétable, vivement touché de la confiance d'un ennemi qui remettoit volontairement entre ses mains son fils unique, me reçut avec attendrissement. Je ne m'attendois pas, me dit-il, à vous voir parmi les otages; mais vous allez connoître que Clisson sait récompenser aux procédés généreux; c'est vous qui me présenterez au prince vôtre père; il vous envoie comme le gage de ma sûreté; vous serez mieux encore, vous deviendrez le lien d'une réconciliation sincère. Venez, soyez mon seul guide. A ces mots, le connétable ordonne à ses gens de l'attendre; et, sans aucune escorte, sans suite, il sort avec Bavalan et moi; nous le conduisons au château de mon père, dont l'émotion et la reconnoissance furent extrêmes en apercevant le généreux Clisson ramenant ses otages. Mon père se jeta dans ses bras, et ce moment effaça sans retour le souvenir de quinze ans de guerre. Ces deux grands cœurs reprirent avec transport leurs premiers sentimens; il ne leur resta, de leur longue

querelle, qu'un douloureux et profond étonnement d'avoir pu se méconnoître et se haïr *.

On célébra cet heureux événement par des fêtes qui retinrent le connétable plus d'un mois à la cour de mon père. Le neveu chéri, l'élève de Clisson, Léodgard passa tout ce temps en Bretagne. Je le connoissois déjà par son brillant courage, nous avions combattu l'un contre l'autre durant les démêlés de nos parens. Mon amitié prévint la sienne; j'admirois le connétable avec enthousiasme, il me sembla qu'en devenant le frère d'armes de Léodgard, j'achèverois de cimenter, d'affermir l'alliance et l'amitié de Clisson et de mon père. Ce fut, ainsi que je pris l'engagement inviolable d'unir tous mes intérêts de gloire et de bonheur à ceux de votre époux..... Un mois avant votre fuite, je fus passer quelques jours dans le château de Léodgard..... Vous y étiez, madame; mais, renfermée dans votre appartement, invisible à tous les yeux, vous ne parûtes point.... J'avoue qu'un mouvement secret de curiosité me fit errer, plus d'une fois,

* Tout ce récit est historique. Voyez les *Annales de la Vertu*.

dans le parterre situé sous vos fenêtres.... Je le sais, interrompit Sophronie : cachée derrière une jalousie, je vous ai vu souvent sans être aperçue de vous..... O ciel! s'écria Arthur..... et saviez-vous qui j'étois? — Oui, je l'avois demandé. A ces mots, échappés de premier mouvement, Sophronie rougit, et les yeux d'Arthur se remplirent de larmes. Ils gardèrent l'un et l'autre le silence pendant quelques instans; ensuite, Arthur voulant changer d'entretien. Je vais partir, madame, lui dit-il, je vais bientôt revoir Léodgard et le connétable : n'avez-vous point d'ordres à me donner pour eux? Ah! seigneur, répondit Sophronie, ma conduite, dont je ne puis expliquer les motifs, m'a privée de l'amitié du connétable, de ce héros qui m'est si cher, qui fut mon tuteur, et qui me tient lieu de père!... Regretter sa tendresse est maintenant mon plus grand chagrin, lui conserver la mienne est un devoir que je remplis sans effort. Compagnon d'armes de du Guesclin *, il forma, il éleva mon âme, dès mon enfance, en me contant les ex-

* Il le fut en effet, et après la mort de du Guesclin, ce fut surtout à ce titre qu'il dut l'épée de connétable.

ploits de mon père; lui seul pouvoit en parler dignement, c'étoit retracer la plus noble partie de son histoire. Dites-lui, seigneur; que la triste Sophronie ne perdra jamais le souvenir de ses bienfaits.... Je n'ose vous prier de l'assurer de mon innocence; Léodgard m'accuse, vous refuseriez de parler en ma faveur.... — Non madame, vous justifier seroit le servir lui-même. Il gémit sans se plaindre de vous, mais c'est vous qui l'accusez quand vous l'abandonnez.... Vous n'êtes coupables ni l'un ni l'autre, c'est tout ce que je puis démêler, et c'est désormais ce que je soutiendrai au péril de mes jours.... Une explication franche, une seule entrevue suffiroit pour vous réunir.... A ces mots, Sophronie soupira, baissa les yeux, et ne répondit rien. Pendant tout le reste de cet entretien, Sophronie et le prince furent également distraits et troublés; enfin, il fallut se séparer. Arthur profondément affecté, se leva tout à coup: Adieu, madame, dit-il d'une voix tremblante; il n'osa rien ajouter de plus, et sortit avec précipitation, croyant ingénument emporter son secret. Il aimoit pour la première fois, il n'avoit que vingt-deux ans, il ne savoit pas encore que l'amour ne saurait

se cacher aux yeux de celle qui l'inspire. La coquetterie, qui souvent le suppose, le pénètre toujours; la sensibilité le reconnoît... L'amour! on peut le sacrifier, et même le vaincre; mais qui jamais a su le dissimuler?...

Après le départ de Sophronie, Arthur resta encore huit jours à la cour du duc de Bourbon; il ne pouvoit s'en arracher, quoiqu'il fût obligé de retourner en Bretagne: il n'étoit qu'à six lieues du monastère de Sophronie. Cependant son devoir le rappelant auprès de son père, il partit; mais après avoir fait cinq lieues, il laissa toute sa suite, et même son écuyer, dans un village, avec ordre de l'y attendre; et, montant à cheval, il s'enfonça dans une forêt qui conduisoit au couvent de Sophronie. Il ne s'avouoit pas l'intention de la revoir, repoussoit même l'idée qu'il pourroit la rencontrer; il ne vouloit que connoître la maison qui la renfermoit, et le site qu'elle découvroit de son appartement. Voilà ce qu'il se disoit; néanmoins son cœur palpitoit avec violence, et dès qu'il aperçut les murs du monastère, chaque objet accrut son trouble et son émotion. Sophronie pouvoit paroître à l'une de ces fenêtres, ou sortir par l'une de ces por-

tes; peut-être, au déclin d'un si beau jour, étoit-elle encore dans les promenades du dehors, peut-être alloit-elle entrer dans cette allée, ou venoit-elle d'y passer; ce sable portoit peut-être l'empreinte de ses pas.... Avec quel intérêt et quel saisissement Arthur considéroit tout ce qui l'environnoit!.... Le jour commençoit à tomber, Arthur met pied à terre, il attache son cheval au tronc d'un arbre auquel il suspend sa lance et son bouclier; ensuite il s'avance à pas précipités vers le monastère: dans ce moment, il entend le son lugubre d'une cloche qui sonnoit lentement, il voit devant lui l'église extérieure du couvent; les portes en étoient ouvertes. Il dirige sa marche de ce côté, et bientôt il arrive, il entre dans l'église; à peine y fut-il, qu'il tressaille en la voyant tendue de noir.... Il se retourne et se trouve alors en face de la grille qui séparoit cette église du chœur des religieuses, et dont les rideaux ouverts laissoient voir l'intérieur... Quels objets terribles frappent les yeux du malheureux Arthur! Sur une estrade dorée, s'élevoit au milieu du chœur un cercueil couvert d'un drap d'argent, sur lequel une broderie en relief représentoit les armes de

du Guesclin; l'écuyer et les pages de Sophronie, en longs habits de deuil, étoient à deux pas d'Arthur, et à genoux près de la grille la consternation et la douleur se peignoient sur leurs visages. Un vénérable prêtre, monté dans une chaire, achevoit un sermon; Arthur n'entendit que cette phrase: *Elle fut digne de son illustre race; le sang généreux de du Guesclin, qui couloit dans ses veines...* Arthur pousse un cri lamentable, et tombe évanoui sur la grille.

L'écuyer et les pages se retournèrent, reconnurent Arthur, et s'empressèrent de le secourir; ils prenoient tous le plus vif intérêt à ce jeune prince, dont ils avoient reçu mille témoignages de bonté, car quel est l'homme passionnément amoureux qui ne trouve pas les moyens de gagner la bienveillance de tous ceux qui entourent l'objet qu'il aime? Le bon écuyer logeoit dans les appartemens extérieurs du couvent. Aidé des jeunes pages, il transporta dans sa chambre le prince, toujours sans connoissance. Au bout d'un demi-quart d'heure, Arthur ouvre les yeux, il regarde l'écuyer d'un air égaré, et le repoussant: Laissez-moi, dit-il, je veux mourir..... L'écuyer effrayé le crut

en délire, envoya les pâges chercher le médecin et le chirurgien du couvent..... Tout à coup, Arthur se leva avec violence, l'infortuné entendoit la cloche funèbre : Sophronie ! s'écria-t-il en fondant en larmes, ô Sophronie ! sur ton cercueil, et prêt à te suivre, je n'ai plus rien à dissimuler... Quoi ! seigneur ! interrompit l'écuyer..... Oui, reprit impétueusement Arthur, je l'adorois... Eh ! seigneur, repartit l'écuyer, quelle erreur est la vôtre ! Sophronie n'a point perdu la vie.... A ce mot qui renouvelle l'existence d'Arthur, à cette parole miraculeuse qui vient de créer un prodige pour lui, et de former l'époque la plus intéressante de sa vie, il tombe aux pieds de l'écuyer ; cet homme est à ses yeux un libérateur, un ange, un être céleste, il vient de lui rendre Sophronie. Arthur embrasse ses genoux, il les serre contre sa poitrine ; tremblant, éperdu, il ne cherche point à peindre ce qu'il éprouve. Quel langage pourroit exprimer ce passage rapide, inconcevable, du désespoir à la joie la plus vive !..... Oui, seigneur, reprit l'écuyer, grâce au ciel, Sophronie existe. Le cercueil que vous avez vu, est celui de la sœur de du Guesclin ;

de la respectable Julienne, religieuse et bienfaitrice de ce couvent, et qui, par humilité, n'a jamais voulu en être l'abbesse *. Sophronie, dont elle soigna l'enfance, la regardoit comme une mère. Elle l'a veillée durant toute sa maladie, et malgré son abattement et sa douleur, elle a voulu lui rendre les derniers devoirs, en assistant à la cérémonie funèbre; mais elle s'est trouvée mal dans l'église, et l'on a été forcé de la porter dans sa chambre..... La fin de ce récit fit frémir Arthur, son âme ébranlée par la secousse affreuse qu'elle venoit de recevoir, étoit devenue susceptible des plus sinistres craintes. Ainsi donc, s'écria-t-il douloureusement, elle est malade!... L'écuyer parvint, mais non sans peine, à le rassurer. Arthur entendant les pages qui revenoient, saisit la main de l'écuyer, et la serrant dans les siennes: Mon ami, lui dit-il, vous possédez mon secret, gardez-le fidèlement, que l'univers entier, que Sophronie surtout, l'ignorent à jamais, c'est mon bonheur que je vous con-

* Julienne du Guesclin, religieuse et sœur de du Guesclin, fut de plus une héroïne qui, par son courage et sa présence d'esprit, sauva le château de Pontorson. Voyez la *Vie de du Guesclin.*

sie. Dans ce moment, les pages rentrèrent ; ils étoient suivis des médecins, dont le prince se débarrassa promptement, afin de se retrouver tête à tête avec l'écuyer, chez lequel il passa le reste de la soirée, et même la nuit entière, afin d'avoir le lendemain des nouvelles de Sophronie. Le bon Bermude (c'est le nom de l'écuyer) parut au prince l'homme le plus intéressant, et de la société la plus agréable qu'il eût encore rencontré. Il causoit si bien ! Il avoit été page de du Guesclin, il avoit vu naître Sophronie, il ne parloit que d'elle, et il contoit avec naïveté mille traits touchans de son enfance. Peut-on s'ennuyer un moment avec le premier confident d'une première passion..... Le prince veilla jusqu'à deux heures après minuit, et se leva avec le jour. Bermude aussitôt se rendit chez Sophronie, et peu de temps après, il revint dire au prince que Sophronie étoit triste et abattue, mais en bonne santé. Elle m'a fait deux ou trois questions sur vous, ajouta-t-il ; j'y ai répondu très-brièvement, parce que je voulois revenir promptement, et je lui ai dit que vous alliez partir. Cette explication ne satisfit pas entièrement Arthur, il eut l'air de conserver de l'inquié-

tude sur la santé de Sophronie. Eh bien! reprit Bermude, voulez-vous la voir? — Ah Dieu! et comment? — Sans qu'elle le sache. Elle m'a dit qu'elle alloit venir se promener dans mon jardin, je puis vous cacher dans un petit cabinet, où je serre des graines, et dont je prendrai la clef; vous la verrez par une fente qui se trouve à la porte.... — Ah! mon cher Bermude!.... — Ce cabinet, qui donne d'un côté sur le jardin, a une autre issue qui conduit à la forêt. Je vais attacher votre cheval aux arbres voisins.... — Auparavant, conduisez-moi dans le cabinet. A ces mots, Arthur sortit de la chambre, Bermude le fit entrer dans le cabinet, après avoir promis de dire à Sophronie qu'il étoit parti. Au bout d'une demi-heure, Arthur, collé sur la porte, vit arriver Sophronie, appuyée sur le bras de Bermude. Qu'elle lui parut belle et touchante! Elle étoit vêtue de noir, elle marchoit lentement, la mélancolie sied si bien à la jeunesse! Dans l'âge mûr, elle est le résultat d'une funeste expérience, tandis qu'au printemps de la vie, elle ne paroît être que le pressentiment d'une âme sensible. Cette expression intéressante étoit naturellement celle de la figure

de Sophronie; cependant l'éclat de son teint en diminuoit l'effet; mais dans ce moment ses joues n'étoient plus colorées d'un vif incarnat, et leurs nuances affoiblies formoient un nouveau genre de fraîcheur qui s'accordoit mieux avec la délicatesse de ses traits et la douceur de sa physionomie. Quelle fut l'émotion d'Arthur, en la voyant s'approcher et s'asseoir avec Bermude sur un banc qui touchoit à la porte du cabinet! Sophronie alors lui tourna le dos; mais il n'étoit séparé d'elle que par une planche entr'ouverte, il respiroit le parfum délicieux qui s'exhaloit des longues tresses flottantes de ses cheveux.... Néanmoins sa joie ne fut pas sans mélange; voir ainsi Sophronie à son insu, lorsqu'elle le croyoit parti, c'étoit la tromper.... Se cacher pour l'écouter étoit un crime.... Il fit doucement un pas pour se retirer. Dans cet instant, il entendit prononcer son nom.... Une puissance invisible, mais souverainement absolue, le retint immobile à sa place. Il recueillit le dialogue suivant:

Puisqu'il a passé la nuit chez vous, disoit Sophronie, vous l'avez sans doute questionné sur cet évanouissement, vous en a-t-il dit la cause? Cette question embarrassa le

bon écuyer, qui ne vouloit pas trahir le secret du prince, et qui avoit moins de présence d'esprit et de finesse que de discrétion. Je crois, répondit-il, que cette défaillance a été produite par le chaud qu'il faisoit dans l'église, où il y avoit tant de monde, tant de cierges allumés!.... — Le prince a dit cela? — Mais oui.... quelque chose d'approchant. — On a prétendu qu'il avoit cru que cette pompe funèbre étoit la mienne? — Point du tout, il savoit parfaitement le contraire avant d'entrer dans l'église. A ce mensonge du discret écuyer, Arthur éprouva un violent mouvement d'impatience qui lui fit connoître combien il étoit peu d'accord avec lui-même. On venoit d'assurer le secret qu'il avoit fait promettre de garder, et son dépit étoit extrême.... Cependant il continua d'écouter; Sophronie reprenoit la parole: Oui, dit-elle en soupirant, cet accident n'eut qu'une cause absolument physique.... Du moins, le prince étoit-il en parfaite santé lorsqu'il est parti ce matin?.... — Oh oui! et d'une gaieté charmante. — Il étoit gai!... — A l'excès. — Cela est singulier! — Pas trop, quand on est jeune et qu'on a le cœur libre.... — Je n'imagine pas de quoi vous pou-

viez vous entretenir tous les deux?... Que vous disoit-il donc? — Oh! mille choses.... — Mais encore?... — Il me parloit des jeunes dames de la cour du duc de Bourbon, surtout de la belle Erminie.... Je crois qu'il en est un peu amoureux.... Dans cet endroit de la conversation, Arthur eut beaucoup de peine à contenir sa colère; il alloit peut-être éclater, lorsque Sophronie pria l'écuyer de la laisser seule, parce qu'elle apercevoit le vénérable père Gérard, un prêtre qui possédoit toute sa confiance, et avec lequel elle vouloit s'entretenir sans témoins. A ces mots, Arthur s'arracha du cabinet, il sortit précipitamment par la porte dérobée, et se trouva dans la campagne. Il étoit si troublé, qu'au lieu d'aller chercher son cheval, il s'appuya contre un arbre, et resta là, plongé dans les plus tristes réflexions. Il fut tiré de sa rêverie par Bermude, qui, s'approchant de lui d'un air triomphant, lui demanda s'il avoit entendu sa conversation avec Sophronie: Votre secret est en sûreté, ajouta-t-il; j'ai bien dérouté Sophronie, qui, je crois, avoit quelques soupçons; mais j'y reviendrai encore, je vous le promets... J'abhorre le mensonge, interrompit Arthur, je vous ai

demandé un profond silence, et non de composer des fables absurdes. De grâce, ne lui parlez plus de moi. En disant ces paroles, avec un ton plein d'humeur et de colère, Arthur s'éloigna brusquement, laissant le pauvre écuyer très-étonné du mauvais succès d'un artifice qu'il avoit cru si ingénieux. Il avoit peine à reconnoître ce prince affable, affectueux et sensible qu'il avoit vu la veille embrasser ses genoux; le prince, de son côté, ne concevoit plus qu'il eût été charmé de l'entretien d'un homme qui maintenant lui paroissoit absolument dépourvu d'esprit et même de sens commun. Tels sont nos jugemens; ce ne sont pas les lumières qui nous manquent; l'étendue de nos vues est sans doute différente; mais nous avons tous de quoi bien voir de certaines distances; quand nous sommes dépouillés de préventions et de partialité. C'est surtout la droiture et le calme parfait des passions qui rendent les hommes clairvoyans; ainsi, la pénétration, la prudence et la sagesse sont les heureux résultats de la vertu.

Arthur poursuivit tristement sa route. Le château de Léodgard se trouvoit sur son chemin; il résolut de s'y arrêter. Il éprouvoit le

besoin de le voir, et de lui confier, sinon son secret, du moins qu'il avoit combattu pour Sophronie. Il lui semble que sa conscience sera soulagée quand Léodgard connoîtra le détail de sa liaison avec Sophronie. En effet, il lui rendit un compte fidèle de tout ce qui s'étoit passé à la cour du duc de Bourbon. Léodgard eut l'air d'approuver sa conduite; il se plaignit amèrement des procédés et des caprices de Sophronie. Arthur souffroit mortellement, en entendant accuser celle qu'il adoroit. Pour diminuer le ressentiment de Léodgard, il voulut lui donner l'espérance d'un raccommodement; mais Léodgard l'écouta avec un air aussi incrédule que chagrin.

Arthur s'étonna de retrouver dans le château de Léodgard, une belle et jeune personne, nommée Isène, autrefois compagne et amie de Sophronie, et qui cependant n'avoit pas voulu la suivre dans son couvent, parce que, disoit Léodgard, elle blâmoit également sa fuite et sa retraite. Je ne connois Isène, ajoutoit Léodgard, que par sa liaison avec Sophronie, qui voulut ne point s'en séparer en m'épousant. Isène a été témoin de la conduite de Sophronie, elle en

est justement indignée, et quoiqu'elle ait conservé pour elle une vive amitié, elle a refusé d'accompagner une femme qui, sans aucune raison, abandonnoit l'époux qu'elle avoit choisi et dont elle étoit adorée. Isène, jusqu'à ce moment, s'est toujours flattée que Sophronie, reprenant le sentiment de ses devoirs, reviendroit me trouver. Cette idée a retenu Isène dans ce château; mais enfin, commençant à perdre espérance, elle va bientôt me quitter et chercher un autre asile. Cette explication ne satisfit pas entièrement Arthur; la jeunesse et la beauté d'Isène rendoient peu convenable son séjour chez Léodgard, en l'absence de Sophronie. Arthur fit là-dessus beaucoup de réflexions: Quoi! se disoit-il, cette Isène seroit-elle la cause secrète de la brouillerie des deux époux? seroit-elle la rivale de Sophronie? Il est impossible que l'époux de Sophronie puisse être infidèle; mais si la jalousie abusoit Sophronie?.... et voilà peut-être ce grand secret que sa délicatesse et sa fierté cachent avec tant de soin!.... Il faut tâcher d'approfondir ce mystère, afin de rendre à Sophronie la paix et le bonheur. De ce moment, Arthur étudia attentivement Isène et Léodgard. Toutes ces

observations le confirmèrent dans la persuasion que Léodgard n'éprouvoit pour Isène que de l'indifférence ; et même, plus d'une fois, il crut remarquer qu'il avoit pour elle une sorte d'éloignement, et qu'il désiroit vivement qu'elle cherchât une autre demeure ; mais Arthur vit clairement qu'Isène aimoit passionnément Léodgard ; et sa tristesse profonde montroit assez combien ce sentiment secret la rendoit malheureuse. Après avoir fait cette découverte, Arthur, un-jour, se trouvant seul avec Isène, lui parla de Sophronie. A ce nom, Isène s'attendrit, et fit l'éloge le plus touchant de son ancienne amie. C'est une personne angélique, dit-elle, et sa vie est aussi pure que son âme est grande et belle. Ah! je le crois, reprit Arthur, mais ce langage m'étonne dans votre bouche ; Léodgard m'assure que vous blâmez la conduite de Sophronie. A ces mots, Isène rougit et parut embarrassée : Seigneur, répondit-elle, admise dans l'intérieur de Léodgard et de Sophronie.... les aimant tous deux, je ne puis ni ne dois les juger. Léodgard et Sophronie possèdent également mon estime. — Mais pourquoi n'êtes-vous pas avec une

amie si chère et si digne de l'être? — J'espérois la servir en restant ici.

Cet entretien bouleversa toutes les idées d'Arthur; Isène avoit une candeur remarquable qui ne permettoit pas de la soupçonner d'artifice; d'ailleurs, Arthur se rappela que Sophronie lui avoit parlé d'elle avec le ton du plus grand intérêt; ces deux personnes s'aimoient donc toujours; cependant il étoit évident qu'Isène avoit un sentiment passionné pour Léodgard. Il paroissoit impossible qu'une personne aussi éclairée que Sophronie ne l'eût pas pénétré, et elle avoit fui pour laisser sa rivale seule avec Léodgard. Comment expliquer une conduite si contraire à la raison et à la décence? Enfin, Sophronie ne se plaignoit pas de Léodgard, mais elle parloit de lui avec une froideur qui ressembloit au mépris, elle avouoit qu'elle ne l'aimoit plus; quels étoient donc les torts de Léodgard, qui montroit tant d'amour pour Sophronie et tant d'insensibilité pour Isène? Arthur se perdoit dans ces réflexions, et il acheva de se confirmer dans l'opinion qu'il avoit de la pureté des sentimens de Léodgard, lorsqu'il le vit laisser

Isène, et partir avec lui, en l'assurant qu'il ne reviendroit dans son château que lorsqu'Isène n'y seroit plus. Les deux frères d'armes se rendirent à la cour de Bretagne, et y passèrent ensemble quatre mois. Au bout de ce temps, ils apprirent que l'apanage du duc de Bourbon étoit livré à toutes les horreurs de la guerre, et que les Anglais dévastoient les terres de ce prince, qui combattoit pour son roi dans une autre partie de la France. Arthur trembla pour Sophronie; il en parla à Léodgard, qui répondit qu'il falloit voler à son secours et l'amener à la cour de Bretagne. Nous partirons ensemble, poursuivit Léodgard; je ne me ferai point connoître, je quitterai ma devise et mes couleurs, afin que Sophronie ne refuse point vos offres. Nous enleverons Sophronie, et lorsqu'elle sera hors de danger, je paroîtrai à ses yeux, et je ferai une dernière tentative sur son cœur. Arthur rassembla à la hâte une troupe peu nombreuse, mais déterminée, et dans laquelle se trouvoient plusieurs braves chevaliers, qui saisirent avec transport l'occasion d'aller combattre pour une femme en péril. Ils partirent, et après avoir fait quatre lieues, ils rencontrèrent un chevalier inconnu, armé

de pied en cap. La visière baissée de son casque cachoit entièrement son visage. Son armure étoit noire; on lisoit ces mots sur son bouclier : *La tristesse et le silence.* Il se joignit à la vaillante troupe, après avoir dit un mot à l'oreille d'Arthur qui répondit de lui, en invitant les autres guerriers à respecter la mystérieuse conduite de ce chevalier qui vouloit rester inconnu. Ce chevalier étoit Léodgard. On arriva sur les terres du duc de Bourbon : la guerre, dans ce moment, n'étoit point encore déclarée entre la France et le duc de Bretagne; mais ce dernier, depuis long-temps l'allié fidèle des Anglais, se préparoit à se joindre ouvertement à eux : ainsi, lorsqu'Arthur se nomma, il fut accueilli par tous les chefs; il pénétra, sans peine, jusqu'au monastère de Sophronie, qui, jusqu'alors, avoit été respecté des ennemis. Il trouva Sophronie remplie d'effroi; elle accepta avec joie l'offre d'un asile à la cour de Bretagne; elle demanda seulement d'emmener avec elle le vénérable Gérard, son chapelain, et les autres personnes qui lui étoient attachées. Sophronie, escortée par la troupe brillante commandée par Arthur, traversa sans crainte le camp des Anglais. Elle montoit un cheval

qu'Arthur avoit amené pour elle ; Arthur et le jeune Bavalan étoient à ses côtés. Arthur, rêveur et préoccupé, gardoit le silence ; de temps en temps, il tournoit la tête, en soupirant, pour regarder le mystérieux chevalier *aux armes noires*, qui, placé à l'arrière-garde, cherchoit à se cacher dans la foule. Sophronie parloit avec sensibilité de sa reconnoissance, et le prince paroissoit à peine l'écouter ; bientôt elle tomba elle-même dans une triste et profonde rêverie. On avoit déjà fait deux lieues, lorsqu'on s'aperçut qu'on étoit suivi par dix chevaliers anglais qui, mécontens de la fuite de Sophronie, vinrent proposer un défi aux chevaliers ses protecteurs. Malgré les pleurs et les craintes mortelles de la tremblante Sophronie, le défi fut accepté. Arthur, le chevalier *aux armes noires*, Bavalan, et sept autres, se détachèrent de la troupe, et se rangèrent en bataille. Sophronie, presque sans connoissance, fut déposée au pied d'un arbre, dans les bras de ses femmes. Le reste de son escorte l'entoura, après avoir reçu l'ordre de ne la point quitter, et le combat commença. Il fut opiniâtre et sanglant, plusieurs guerriers des deux partis y perdirent la vie. Au fort de la mêlée, le

cheval de Léodgard, blessé d'un coup de lance, s'élança furieux dans le rang ennemi, se cabra, et se renversa sur son maître, qui eût péri, si le prince de Bretagne n'eût volé à son secours avec une inconcevable rapidité. Le prince renverse ou disperse les ennemis qui entourent Léodgard; il est vaillamment secondé par Bavalan et par les autres chevaliers. Il a reçu une blessure au bras droit, son sang coule; mais il a tué celui qui vient de le frapper; son ennemi tombe, il saisit son cheval dont s'empare Léodgard qui a eu le temps de se relever. Les Anglais prennent la fuite, on ne songe point à les poursuivre; Arthur triomphant va rejoindre Sophronie, après avoir pris la précaution de se couvrir d'un grand manteau pour cacher sa blessure. Sophronie, en le revoyant, fondit en larmes. Elle ne parla point, elle ne remercia point Arthur, mais elle le regarda, et il tressaillit.... Elle pouvoit à peine se soutenir, Arthur la conduit vers son cheval; Sophronie alors, en frémissant, tourna les yeux sur le champ de bataille; elle vit les morts étendus sur la poussière.... O Dieu! s'écria-t-elle, et c'est pour moi.... et vous auriez pu perdre ainsi la vie!... Elle pâlit, en prononçant ces

paroles qui s'adressoient au prince.... Le saisissement d'Arthur fut inexprimable..... La rougeur n'est qu'un signe équivoque qu'on peut attribuer à l'embarras, à la pudeur, ainsi qu'au sentiment; mais une affection profonde et passionnée peut seule produire la pâleur; et quel est l'amant qui n'est pas éclairé sur ce qu'il inspire, en voyant ce nuage de mort couvrir le visage de ce qu'il aime! Arthur, éperdu, tremblant, et affoibli par la fatigue du combat, par le sang qu'il a perdu, ne peut soutenir une si violente émotion; il venoit de poser Sophronie sur son cheval, il étoit à pied; il sentit que ses forces l'abandonnoient, il appela son écuyer, et voulut s'éloigner. Dans ce moment, son manteau accroché à la housse du cheval de Sophronie, se détache, tombe; et découvre son bras ensanglanté; Sophronie pousse un cri douloureux, Arthur se rapproche d'elle, et la reçoit évanouie dans ses bras.

Heureusement que le chevalier aux *armes noires* ne fut pas témoin de cette scène. Voulant toujours se cacher aux yeux de Sophronie, il étoit à deux cents pas d'elle, au milieu d'un groupe de soldats.

Cependant Sophronie reprend l'usage de ses sens. Arthur s'empresse de la rassurer sur sa blessure, et aussitôt l'on se remit en marche, après avoir laissé sur le champ de bataille quelques écuyers pour rendre les derniers devoirs aux guerriers qui avoient péri.

Au déclin du jour, on s'arrêta dans une maison située sur le bord du chemin, pour y passer la nuit. La troupe entière campa sous des tentes, mais Sophronie, avec toute sa suite, fut logée dans la maison. Ce fut alors que Léodgard déclara au prince le projet qu'il avoit formé de s'introduire la nuit dans l'appartement de Sophronie. Arthur venoit de sauver la vie de Léodgard; cette action qu'il trouvoit lui-même naturelle et simple, diminuoit néanmoins l'amertume de ses remords; d'ailleurs, ses intentions étoient parfaitement pures, il vouloit de bonne foi tout tenter pour réunir les deux époux; mais, dans cette occasion, il crut devoir s'opposer au dessein de Léodgard, et il eut le courage de résister avec force à sa volonté. Sophronie, dit-il, s'est mise sous ma garde, je ne veux ni la tromper, ni la surprendre. Dans une demi-heure, je lui présenterai tous les chevaliers ses défenseurs, qu'elle veut remercier

encore ; quand cette visite générale sera finie, je vous y menerai seul ; mais, mon cher Léodgard, c'est moi qui dois vous introduire auprès d'elle, ensuite je vous laisserai tête à tête avec elle ; toute autre manière pourroit lui déplaire et lui donner contre moi une humeur qui rejailliroit sur vous. Léodgard fut très-mécontent de cette décision ; mais il fallut s'y soumettre.

A l'heure prescrite, avec quel trouble Arthur fit entrer Léodgard dans la maison de Sophronie ! Il le pria d'attendre un instant à la porte de la chambre..... Alors Arthur s'avançant vers Sophronie, d'un pas mal assuré : Madame, lui dit-il d'une voix tremblante, vous ne connoissez pas encore tous vos défenseurs ; celui qui, pour vous défendre, vient d'exposer sa vie avec le plus d'intrépidité..... Ah ! celui-là, interrompit vivement Sophronie, je le connois..... Dans ce moment, la porte s'ouvrit et Léodgard parut. Sophronie, effrayée, se leva, en s'écriant : Quoi ! seigneur, vous me trahissez !.... Léodgard fut se jeter aux pieds de Sophronie ; le malheureux Arthur s'éloignoit en chancelant. Arrêtez, arrêtez, au nom du ciel, lui dit Sophronie, arrêtez un seul ins-

tant, je vous en conjure, et je l'exige..... A ces mots, Arthur devint immobile, et Sophronie, se penchant vers l'oreille de Léodgard, lui dit quelques mots tout bas. Léodgard pâlit en l'écoutant, et lorsqu'elle eut cessé de parler, sans répondre un seul mot, il s'éloigna brusquement, et sortit avec la plus grande précipitation. Sophronie retomba dans son fauteuil. Arthur, pétrifié d'étonnement, garda le silence; mais après avoir écouté les reproches de Sophronie, il se justifia, en lui faisant le récit le plus sincère de tout ce qui s'étoit passé entre Léodgard et lui. Je ne crains Léodgard, reprit Sophronie, que tête à tête, mais, avec un témoin, deux mots me suffiront toujours pour l'éloigner; et je crois même qu'à l'avenir il ne fera plus de tentatives de ce genre. Cela est inconcevable, reprit Arthur; je ne vous cache pas, continua-t-il, que pour découvrir ce mystère, je vais employer auprès de Léodgard tout le crédit de l'amitié. Ce sera vainement, répondit Sophronie, soyez-en sûr. D'ailleurs vous ne pourrez, même ce soir, questionner votre ami, car non-seulement il est sorti de cette maison, mais il est parti; il voyagera la nuit entière, et par

une autre route que celle que nous suivons. Quels sont donc ces mots magiques que vous avez prononcés? dit Arthur; il faut qu'en effet ils soient surnaturels, puisqu'ils ont le pouvoir de forcer à vous fuir celui qui auroit le droit de rester près de vous

Comme Sophronie l'avoit prévu, Léodgard, en la quittant, demanda son écuyer, monta à cheval et disparut.

Le prince de Bretagne, frappé de cette aventure, tâcha inutilement de l'expliquer; il connut seulement qu'il y avoit entre Léodgard et Sophronie un secret extraordinaire que Sophronie gardoit avec fidélité, et que Léodgard craignoit mortellement qu'elle ne divulguât. C'en fut assez pour pénétrer que Léodgard étoit coupable d'un tort ignoré, qui sans doute excusoit et même motivoit la conduite de Sophronie; mais quel étoit donc ce tort que ni le repentir ni l'amour ne pouvoit expier, et qui sembloit anéantir tous les droits sacrés de l'hymen? Voilà ce qu'il étoit impossible de deviner.

Le lendemain on se remit en voyage, et l'on arriva en peu de jours à la cour de Bretagne, où Sophronie fut reçue par la duchesse de Bretagne, mère d'Arthur, avec la

plus tendre bienveillance et avec toutes les marques de distinction dues à la fille de du Guesclin et à l'épouse de Léodgard. La duchesse n'ignoroit pas que les deux époux étoient séparés depuis près d'un an, mais elle savoit aussi que Léodgard n'accusoit Sophronie que de caprice, de singularité, et qu'il avouoit que sa conduite étoit d'ailleurs irréprochable et pure. La duchesse se flatta de parvenir à rapprocher Sophronie de Léodgard, et Arthur lui laissa cet espoir. Sophronie vécut à la cour dans une profonde retraite, n'y paroissant jamais aux assemblées, ne cherchant que les promenades solitaires, et ne rencontrant presque jamais Arthur, qui s'étoit imposé le devoir pénible de la fuir. Mais comment renoncer à la voir?...

Sophronie alloit tous les matins, au lever de l'aurore, se promener dans un bois écarté. Voulant être seule, elle laissoit ses gens à l'entrée du bois, et, traversant une longue allée, elle s'arrêtoit dans un lieu charmant et découvert, au pied d'une colline, sur le haut de laquelle étoit située une chaumière isolée, habitée par une seule famille composée d'une jeune femme, de son mari et d'un petit enfant. Il sembloit que l'amour

eût placé ce couple heureux dans cette solitude dont le silence n'étoit interrompu que par les sons rustiques du flageolet du pâtre et par les bêlemens des brebis de son troupeau. Sophronie, assise sur le tronc desséché d'un vieux chêne, passoit là les plus doux momens de sa vie. Mais pourquoi tous les jours dans le même lieu et à la même heure? qui sait aimer le devinera. Par cette habitude, elle fournissoit un moyen sûr de la trouver; on évitoit sa présence, mais pouvoit-on persévérer dans ce dessein?... N'étoit-il pas possible que l'on vînt aussi s'oublier dans ce désert? Peut-être n'osoit-on s'y rendre que les soirs? Ah! qu'importe, si l'on s'asseyoit sur le tronc de l'arbre, si, les yeux attachés sur la montagne, on s'abandonnoit au charme de la même rêverie? c'étoit correspondre et s'entendre.

Une herbe haute et touffue environnoit le tronc de chêne; elle étoit foulée à la place qu'occupoit Sophronie. Un matin elle observa que cette herbe froissée et flétrie s'étendoit plus loin que ses pieds ne pouvoient aller.... Une personne d'une taille plus grande que la sienne s'étoit donc assise là..... Ce jour même elle laissa, à dessein, tomber

près de l'arbre un simple bouquet de roses sauvages, le lendemain il n'y étoit plus. Elle se garda bien de questionner le pâtre; en avoit-elle besoin, n'aimoit-elle pas mieux n'être éclairée que par son cœur?.... Elle ne pouvoit répondre qu'en devinant.

Elle regardoit la chaumière avec un intérêt qui ressembloit à un pressentiment. Les trois petites fenêtres qui formoient la façade de cette cabane se trouvoient vis-à-vis d'elle. Un matin, elle remarqua avec saisissement, à la fenêtre du milieu, un rideau blanc, d'une mousseline fine et claire.... Ses regards ne pouvoient pénétrer à travers le tissu: mais son imagination lui représenta l'objet qui se cachoit derrière; elle le vit, et ses larmes coulèrent doucement!... Sa pensée, franchissant l'intervalle qui les séparoit, s'unit à la sienne: l'un et l'autre n'en avoient qu'une.... Elle lui parla, l'écouta, l'entendit; l'écho du bois resta muet. Confident indiscret des amans vulgaires, il ne pouvoit répéter qu'un langage articulé; il étoit sourd à cet entretien mystérieux d'un amour si chaste et si pur.

Sophronie, les yeux fixés sur le rideau de mousseline, contemploit attentivement cette

draperie transparente, dont un mouvement léger varioit de temps en temps les plis; souvent elle discerna la forme d'une tête qui s'avançoit doucement hors de la fenêtre, sans doute pour mieux voir et pour respirer l'air embaumé du bois. Sophronie, alors, inclinée vers la colline, sembloit vouloir s'y élancer; mais, du moins, le soupir échappé de son sein agité ne se perdoit pas dans les airs; il atteignoit la cabane: l'amour étoit là pour le recueillir.

En quittant ce lieu, devenu si cher, Sophronie, tirant de ses cheveux l'aiguille d'or qui les rattachoit, et se penchant vers un orme antique qui s'élevoit à côté d'elle, grava ces mots sur l'écorce: *Le mystère et l'amour.* Le jour suivant, à peine le soleil levant commençoit à dorer l'horizon, que déjà Sophronie sortoit du bois, et se trouvoit au pied de la colline. Aussitôt elle jeta les yeux sur la chaumière, et, dans ce moment, une main invisible tira précipitamment le rideau blanc.... Sophronie s'approcha du tronc de l'arbre. Quelle fut sa surprise de voir le pâtre qui achevoit de se couvrir de mousse, et qui déjà l'avoit entouré de six rosiers superbes, dont presque

toutes les fleurs étoient épanouies ! Le pâtre dit à Sophronie que, l'ayant vue cueillir les roses sauvages du bois et les fleurs champêtres de la plaine, il avoit imaginé que cette attention pourroit lui plaire. Sophronie ne répondit qu'en se tournant vers la cabane, et en attachant le plus tendre regard sur la fenêtre du milieu. Le pâtre, sans ajouter un mot de plus, la quitta et remonta la colline. Sophronie cueillit une rose ; elle la considéra quelques minutes avec attendrissement. Elle laissa tomber dans le cœur de cette fleur, symbole de l'amour, une douce larme, qui s'y confondit avec les gouttes de la rosée du matin ; ensuite elle la posa sur son sein palpitant.

Sophronie remarqua que le troupeau du pâtre étoit augmenté de plus du double, il couvroit presque entièrement tout ce côté de la montagne : en outre, elle aperçut des vaches et des chèvres qu'elle n'avoit point encore vues. Il n'étoit pas difficile de deviner par quels bienfaits ce berger se trouvoit enrichi si promptement.

Sophronie, dans cette matinée, éprouva une contrariété qui lui fut insupportable. Le pâtre, comme de coutume, assis vers le mi-

lieu de la montagne, étoit placé dans la direction de la fenêtre au rideau de mousseline, entre la cabane et Sophronie. Ce *tiers*, que Sophronie avoit sous les yeux, la gênoit, comme s'il eût pu lire dans son cœur; il lui sembloit qu'il la séparoit de la chaumière et qu'il entendoit ses pensées. D'ailleurs, les sons de ses pipeaux, qu'elle avoit aimés dans les premiers jours, lui causoient maintenant la plus désagréable distraction, et l'importunoient autant que s'ils l'eussent empêchée d'*écouter* la voix chérie qui se taisoit en vain pour elle, et dont l'amour et l'imagination retraçoient à son oreille les accens enchanteurs.

Ne pouvant plus commander à son impatience, elle appela le pâtre pour le prier de se placer derrière la chaumière, sur l'autre face de la montagne. Je ne le puis, répondit-il avec embarras, il faut absolument que je sois de ce côté, mais je vais m'éloigner un peu, et je ne jouerai plus du flageolet. Sophronie réfléchit sur cette réponse. Sans doute, dit-elle, qu'il agit d'après les ordres qu'il a reçus; on lui aura dit: *Tu peux me servir sans scrupule; je veux même que tu sois témoin de la*

pureté de mes sentimens et de l'innocence de sa conduite.

Après cette réflexion, la présence du pâtre cessa d'être importune, d'autant plus qu'il se tint à l'écart, et que Sophronie pouvoit regarder la chaumière sans le voir.

En se levant pour retourner au palais, Sophronie détacha la rose qu'elle avait cueillie et portée, elle la laissa sur le siége de mousse, et elle disparut. Depuis ce jour, chaque matin elle cueillit une rose qui fut toujours déposée sur le tronc du chêne, sans que jamais aucune s'y retrouvât le lendemain.

Ces promenades, devenues des rendez-vous, se continuèrent ainsi sans interruption pendant plus de six semaines, et leur charme inexprimable fut toujours le même.

Les transports de l'amour heureux s'épuisent promptement, mais les sentimens purs et délicats ne s'usent point, surtout lorsqu'ils sont concentrés et contraints.

L'amour mutuel qui se condamne au silence, a tant de manières de se faire entendre, plus touchantes et plus expressives que la parole! la loi rigoureuse qu'il s'impose ne semble servir qu'à le rendre plus ingénieux.

Cependant la guerre étoit prête à se rallumer entre la France et la Bretagne; mais les négociations pour la paix se continuoient toujours. Le prince de Bretagne fut envoyé par son père dans la ville où se tenoient les conférences entre les seigneurs français et bretons : ce voyage devoit être de quinze jours. Arthur partit, et, en s'éloignant, il emporta avec lui tout l'enchantement de la chaumière et de la colline. Néanmoins Sophronie se rendit au bois comme de coutume, mais elle n'y trouva qu'une triste solitude dépouillée de tous ses charmes. Dans les premiers momens de l'absence, les souvenirs les plus chers ne sont que des regrets déchirans. Sophronie leva vers la cabane des yeux languissans et noyés de pleurs : la fenêtre étoit encore ouverte, mais le rideau blanc n'étoit pas fermé.... Elle regarda les roses sans intérêt; par habitude, elle en cueillit une; mais, au lieu de la poser sur son cœur, elle la laissa tomber, avec indolence et distraction, sur le siége de mousse, et ne pouvant supporter plus long-temps la vue des objets qui l'environnoient, elle se hâta de retourner au palais.

Le lendemain, Sophronie retrouva sur le gazon la rose flétrie qu'elle avoit oubliée. Cette vue lui serra le cœur; cependant une douce idée vint se mêler à cette sensation douloureuse : c'étoit une preuve de plus que toutes les autres fleurs avoient été recueillies par Arthur.... Ce jour même, Sophronie monta la colline, et, pour la première fois, elle entra dans la chaumière. Avec quel trouble elle se trouva dans la petite chambre du milieu! avec quel intérêt elle en examina tous les meubles!.... Une table surtout fixa son attention; elle y découvrit des vestiges précieux ; plusieurs taches d'encre et une plume qui avoit servi. Les pâtres ne savoient pas lire; *lui seul* pouvoit donc avoir écrit là.... Sophronie saisit la plume avec l'intention de la garder toujours; ensuite elle s'assit devant la fenêtre, dont elle ferma le rideau. Elle connut avec plaisir que l'on voyoit parfaitement à travers la mousseline. Ce rideau, extrêmement ample, et beaucoup plus long qu'il n'eût fallu pour la chambre, étoit relevé d'un côté, et formoit à l'un des coins de la fenêtre, en dehors, une draperie qui retomboit sur le mur extérieur, et

qui paroissoit cacher quelque chose. Sophronie leva ce pan de rideau, et découvrit un nid de tourterelles dont les petits, devenus forts, dit le pâtre, *avoient reçu la liberté deux jours auparavant*.... Ah! s'écria Sophronie, émue jusqu'au fond de l'âme, les oiseaux, symbole du sentiment et de la mélancolie, devoient en effet trouver un asile heureux sous cette mousseline mystérieuse. Sophronie s'empara du nid, quoique le pâtre parût peu disposé à le lui donner. De retour au palais, elle s'enferma pour le contempler à son aise; mais que devint-elle, lorsqu'en écartant doucement la mousse qui en tapissoit le fond, elle aperçut un petit morceau de vélin sur lequel ces mots étoient écrits: *Le mystère et l'amour!*.... O nid chéri! dit Sophronie en le baignant de larmes, dépositaire de son secret et de mon bonheur, tu ne me quitteras jamais, et, malgré ta fragilité, tu dureras autant que moi....

Sophronie fit enlever un des rosiers placés autour du siége de mousse, au bas de la colline; on mit cet arbuste dans une caisse. Sophronie attacha le nid sur une branche de roses; elle le couvrit d'une mousseline qui

lui avoit servi de voile, et elle broda sur le bord du voile ces paroles: *Emblème du mystère, de l'amour, et de l'espérance* *. Sophronie alloit tous les matins à sa promenade ordinaire. A mesure que le temps s'écouloit, et qu'elle voyoit l'époque du retour d'Arthur se rapprocher, elle sentoit renaître l'intérêt que la colline et la chaumière avoient eu pour elle; chaque jour les embellissoit à ses yeux; c'est surtout l'espérance qui fait le charme des souvenirs; la douce attente du bonheur qui n'est plus, rend délicieuses les images qui la retracent.

Un événement imprévu changea tout à coup la destinée de l'intéressante et malheureuse Sophronie. Depuis sa dernière entrevue avec Léodgard, ce dernier s'étoit toujours tenu caché dans son château que n'habitoit plus Isène; mais, trois jours avant l'arrivée d'Arthur, Sophronie reçut de Léodgard une lettre qui parut la plonger dans une profonde douleur. Malgré les regrets de la duchesse, elle se hâta d'aller s'enfermer dans un vieux château abandonné des ducs de Bretagne, à

* Un nid d'oiseaux est en effet l'un des symboles de *l'espérance.*

trois lieues de la cour; et là, inaccessible à tous les yeux, elle voulut se consacrer à la retraite la plus absolue.

Arthur revint. Pour arriver plus promptement, il avoit voyagé nuit et jour; mais hélas! en vain. Sophronie avoit disparu..... Inquiet, accablé, Arthur tomba dans une mélancolie dont rien ne put le distraire. Il acheva de faire la fortune des pâtres de la colline, il acheta leur chaumière qu'il embellit, en lui laissant son apparence rustique. Il conserva précieusement le rideau de mousseline, cette draperie délicate et légère qui, semblable à celle des Grâces, avoit voilé l'amour sans le cacher. Il fit un jardin sur le penchant de la colline, et qui s'étendoit jusqu'au bois, afin de renfermer dans cette enceinte le tronc desséché du vieux chêne, et surtout l'orme antique sur lequel Sophronie avoit imprimé sa devise.

Six semaines après la fuite de Sophronie, le connétable Clisson vint à la cour, où il reparoissoit pour la première fois depuis cinq mois. Il fut aussitôt trouver Arthur. Prince, lui dit-il, vous me revoyez le plus heureux des hommes; la réunion de Léodgard et de Sophronie est certaine, ou, pour mieux dire,

elle est déjà faite.... Comment! interrompit Arthur en pâlissant. Oui, reprit le connétable? l'auriez-vous soupçonné? Sophronie est devenue mère..... — Que dites-vous? — Cette femme inconcevable, qui fuyoit son mari, et qui l'a quitté depuis près de deux ans, a cependant consenti à le revoir dans le monastère où elle s'étoit retirée, et à lui rendre en secret tous les droits d'un époux..... Elle vient de mettre au jour l'heureux fruit de cette réconciliation. — Est-il possible? ô ciel!... — Rien n'est plus vrai. C'est pourquoi Sophronie a quitté la cour pour s'enfermer dans ce vieux château qui a vu naître l'enfant de Léodgard et de la fille de du Guesclin. — Grand Dieu! où est-il cet enfant?... — Chez son père, où je l'ai vu, où je l'ai serré dans mes bras. Aussitôt après sa naissance, Sophronie l'envoya secrètement dans le château de Léodgard. Cependant, par une bizarrerie incompréhensible, elle refuse encore de retourner auprès de son époux; mais puisqu'elle est mère, il sera facile maintenant de la déterminer. Je vais enfin la revoir et lui parler; venez avec moi, seigneur, venez plaider la cause de votre ami; vous avez pris part à nos peines, vous partagerez notre bonheur.

Sophronie!..... dit Arthur avec une voix concentrée..... Il faut l'entendre avant de la juger..... Oui, seigneur, je vous suivrai. Le prince et le connétable montèrent à cheval pour se rendre au château, où ils arrivèrent au déclin du jour. Le premier mouvement de Sophronie, en voyant paroître le connétable, fut d'aller se jeter dans ses bras. O ma fille! s'écria Clisson en la serrant contre son cœur, tout est préparé, puisque tu m'as donné un petit-fils de du Guesclin..... A ces mots, Sophronie frémit en regardant Arthur qui, pâle, tremblant, immobile, la considéroit d'un air morne et sévère. L'infortunée Sophronie tomba dans un fauteuil. Clisson s'assit à côté d'elle, et, après lui avoir retracé tous les devoirs d'épouse et de mère, il la conjura, avec les plus tendres expressions, de le suivre, pour aller se réunir à son époux et à son enfant. Sophronie se cacha le visage avec ses deux mains, ne répondit rien et fondit en larmes. Songez, madame, dit Arthur, que vous ne pourriez maintenant refuser de vous rendre à cette invitation, sans dégrader entièrement votre caractère..... S'il étoit possible que Léodgard eût eu des torts avec vous..... ne les avez-vous pas pardonnés?..... et depuis

votre fuite... Enfin, si le monde peut tolérer les caprices d'une épouse, il ne pardonne point l'abandon dénaturé d'une mère. A ce discours, prononcé d'une voix entrecoupée, mais d'un ton plein de sécheresse et d'amertume, Sophronie, gardant toujours le silence, joignit les mains, en levant les yeux au ciel. Le connétable la pressant vivement de répondre : O mon père ! dit-elle enfin, je ne connois point de douleur plus déchirante (même dans cet instant) que celle d'exciter votre colère....—Eh bien ! chère Sophronie, n'hésitez plus, suivez-moi..... — Je ne le puis. — Venez rejoindre un époux qui remettra votre enfant dans vos bras. — Non, s'écria Sophronie, j'aimerois mille fois mieux la mort. A ces mots, Arthur fit un geste d'indignation, et le connétable se levant avec emportement : Fille indigne du héros le plus vertueux, dit-il, si du Guesclin vivoit encore, il vous maudiroit... Je renonce à vous, ne craignez point ma colère, le mépris vous en préserve; adieu pour jamais. En disant ces paroles, le connétable sortit impétueusement. Arthur resta. Il étoit debout, il s'appuya contre une table..... Sophronie, éperdue, se jette à genoux : O Dieu, dit-elle,

soutenez mon courage, donnez-moi la force de supporter cette épreuve..... En prononçant ces paroles, elle laisse tomber ses bras et sa tête appesantie sur le fauteuil qu'elle vient de quitter.... Arthur, glacé, pétrifié, la regarde sans pouvoir articuler un seul mot. Et vous aussi, seigneur, reprit-elle, vous me condamnez?... J'abhorre la vie, répondit Arthur. Ah! s'écria Sophronie, vous me méprisez donc? Cruelle, dit Arthur, vous connoissez trop ce cœur déchiré, pour qu'il me soit possible de vous cacher ce qu'il éprouve.... Comment puis-je exister, quand Sophronie se déshonore!... du moins, donnez-moi des raisons de cette conduite incompréhensible.... de ce raccommodement secret.... fait depuis que je vous connois.... de cette dureté barbare pour l'enfant innocent que vous avez mis au jour.... Arrachez-moi la vie, ou justifiez-vous; parlez, je vous croirai. C'en est trop, s'écria Sophronie en se levant, venez. En disant ces mots, elle l'entraîne avec force dans un cabinet voisin, où l'on trouve le vénérable père Gérard seul, assis contre une table, et tenant un livre.... Sophronie s'approchant de lui: Oh! sauvez-moi, lui dit-elle, d'une affreuse tentation!... je suc-

combe sous le poids de l'ignominie la plus douloureuse..... je suis prête à parler..... Pour toute réponse, le pieux Gérard, d'un air grave et solennel, éleva sous ses yeux le livre qu'il tenoit dans ses mains. Sophronie tressaille, en disant: Oui..... je m'en souviens, je me tairai..... mais que ne puis-je mourir!... Ses sanglots lui coupèrent la parole.

La vérité porte un caractère inimitable qui frappe tous les yeux. Comment un amant passionné pourroit-il la méconnoître? Qu'il est facile de la discerner, quand elle justifie ce qu'on aime!... Arthur se rappela que depuis long-temps il avoit découvert que Sophronie cachoit un secret important pour Léodgard..... Dans ce moment il osa penser qu'un crime inouï, commis dans l'ombre du mystère, avoit brisé le nœud fatal qui lioit ces deux époux; que peut-être Sophronie étoit affranchie de sa chaîne par un décret prononcé par le chef de l'église; que, pour conserver l'honneur du coupable Léodgard, elle avoit promis un secret inviolable... Mais cette réconciliation secrète.... mais cet enfant?..... Il étoit, sans doute, le fruit de la surprise et de la violence. Toutes ces idées s'offrirent rapidement à l'imagination d'Ar-

thur, et ce fut ainsi que, sans pénétrer le profond mystère qui justifioit la vertueuse Sophronie, il trouva cependant le moyen d'expliquer sa conduite et de croire à son innocence.

Après un moment de silence, le pieux Gérard reprenant la parole: Ma fille, dit-il à Sophronie, *persévérez*; et confiez-vous à la Providence. Et vous, prince, poursuivit-il, soyez assez grand pour reconnoître la vertu, malgré le nuage qui vous en dérobe l'éclat. C'est lorsque de fausses apparences semblent déposer contre elle, qu'il est beau de lui rendre hommage. Unique dépositaire des secrets de Sophronie; seul témoin, sur la terre, de ses actions cachées, il m'est permis de dire que tous ses sentimens sont légitimes, que son âme est pure, et que sa conduite est héroïque.

Pendant ce discours, un déluge de pleurs inondoit le visage d'Arthur. Avec quelle joie il songeoit à la vertu parfaite, à la réputation de sainteté de celui qui lui parloit! Quel charme il trouvoit à le révérer! Ce grave personnage répondoit de Sophronie; il étoit le garant de son innocence, il louoit, il admiroit sa conduite.... Envoyé du ciel, s'écria le

prince avec enthousiasme, digne interprète de l'éternelle vérité, vous remplissez, dans ce moment, votre saint ministère. Vous éclairez un malheureux sur des erreurs coupables qu'il abjure avec transport; sans m'instruire de ce que je dois ignorer, vous venez d'achever de dessiller mes yeux, et pour toujours.... Oui, poursuivit-il en se précipitant aux genoux de Sophronie, je rends hommage à la vertu touchante que j'ai méconnue, outragée, mais que je n'ai jamais cessé d'adorer.... A cette action d'Arthur, le charmant visage de Sophronie s'embellit de la douce expression du calme et du bonheur, et la physionomie du respectable Gérard peignit l'attendrissement et la sérénité. Sophronie tendit une de ses mains au prince, qui reçut cette première faveur avec plus de ravissement que s'il eût été tête à tête avec elle; le tiers vénérable qui se trouvoit entre Sophronie et lui, loin de l'intimider, l'enhardissoit; il lui sembloit que sa présence assuroit son bonheur en le consacrant. Il s'oublioit aux pieds de Sophronie, et s'enivroit du plaisir de la regarder, en serrant sa main chérie dans les siennes. Enfin, le pieux Gérard les avertit qu'il falloit se séparer. Ne

revenez plus dans ce château, dit-il au prince, sachez attendre.... le ciel est juste. O mon père ! s'écria le prince en admirant Sophronie, je puis tout supporter. Je trouve dans mon enthousiasme pour elle, la force, la patience, la vertu, ma gloire et mon bonheur....

Sophronie s'appuya sur le bras d'Arthur, et sortit avec lui du cabinet. Elle le conduisit dans un salon où il n'étoit point encore entré. Le rosier et le nid mystérieux étoient posés dans cette pièce. Sophronie s'en approchant, souleva le voile, découvrit le nid, et lut ensuite la devise : *L'amour, le mystère et l'espérance.* Dieu ! *l'espérance !*..... dit Arthur. Un sentiment pur et légitime, reprit Sophronie, ne donne-t-il pas l'heureux droit d'espérer ?..... — Sophronie ! vous êtes libre, et vous me bannissez !.... — Ne cherchez point à deviner un secret impénétrable.... — Il me suffit de savoir que vous êtes libre.... — Libre.... hélas !... non, je ne le suis point. — Que dites-vous, ô ciel !.... vos liens ne sont point encore brisés ? — Ne m'interrogez pas ; je ne pourrois vous répondre ; mais soyez sans remords : nous ne devons point en avoir. Tenez, poursuivit

Sophronie, prenez ce voile que j'ai porté et dont j'ai tracé la broderie; vous m'enverrez en échange celui qui couvre votre bouclier : il sera posé sur ce nid; mais celui-ci doit cacher votre devise.

Arthur mit un genou en terre pour recevoir ce voile si précieux pour lui. Adieu, dit Sophronie. Songez que vous ne pouvez plus reparoître ici.... mais tous les soirs, à minuit, j'irai sur la plate-forme de la grande tour de ce château; ma main y allumera un flambeau que l'on pourra voir du vallon..... surtout près de la croix de pierre, placée sur le tertre de gazon, à côté des deux grands sapins.... et moi, je resterai trois quarts d'heure sur la terrasse de la tour. Promettez-moi, dit Arthur, d'y être toujours seule. En doutez-vous? répondit Sophronie. Dans ce moment on entra pour apporter de la lumière. Le jour finissoit : Arthur partit en gémissant, mais cependant le plus heureux des hommes, malgré ses craintes, sa curiosité et son incertitude sur l'avenir. Il pouvoit estimer l'objet qu'il adoroit, et il étoit certain d'être aimé.

Le lendemain matin, un inconnu se trouvant sur le passage de Sophronie, déposa

à ses pieds un petit coffre et disparut. Ce coffre d'ébène, orné d'incrustations d'or, de nacre et d'ivoire, s'ouvrit aussitôt que Sophronie en toucha la serrure. Il renfermoit l'ancien voile du bouclier d'Arthur, et, sur l'intérieur du couvercle, ces mots étoient écrits en lettres d'or : *L'amour, le mystère et la confiance.*

Enfin, cette journée, dont toutes les minutes furent comptées, s'écoula..... Tout le monde dans le château étoit profondément endormi ; l'amour seul y veilloit. L'horloge sonna minuit, et Sophronie, une lanterne sourde à la main, monta l'escalier de la tour avec toute l'émotion que peut causer un premier rendez-vous. Elle arrive sur la terrasse. La nuit étoit obscure ; mais un vase de fleurs, placé vers le couchant, lui désigna l'exposition du vallon et de la *croix de pierre*. Elle se tourne de ce côté, elle allume le flambeau qu'elle élève sur un guéridon de marbre qu'elle a fait poser là dans ce dessein. Elle tressaille en voyant la flamme brillante naître et s'étendre sous ses doigts ; elle partage, elle ressent l'impression délicieuse que le fanal de l'amour produit dans le vallon..... Elle est à un quart de lieue de son amant ; mais la

distance est rapprochée.... Une lumière surnaturelle les éclaire ; ils s'entendent : c'est se parler et se voir. Sophronie a les yeux attachés sur le flambeau ; elle sait que cet objet seul peut fixer les regards d'Arthur : avec quel soin elle en entretient la clarté ! c'est le feu sacré pour elle..... Que les trois quarts d'heure s'écoulèrent rapidement !.. Un profond soupir éteignit le phare..... Sophronie croit entendre un douloureux adieu. Cher Arthur, s'écrie-t-elle, adieu ! je reviendrai demain.... Ce nouveau moyen de correspondre, moins mystérieux que celui de la chaumière de la colline, fut encore plus doux. Les deux amans l'avoient concerté ; ils étoient enfin d'accord, ils ne devoient rien au hasard ; leur bonheur entier étoit un bienfait de l'amour ; il dura peu. Au bout de huit jours, la guerre, déclarée entre la France et la Bretagne, obligea le prince de partir avec son père. Sophronie ne monta plus sur la terrasse de la tour ; elle ne pouvoit plus y trouver qu'une nuit sombre et ténébreuse. L'absence et la tristesse venoient de dissiper les doux prestiges de l'imagination ; on ne les apercevoit plus, tous ces objets chéris que le flambeau magique de l'amour avoit rendus vi-

sibles. Un voile épais, semblable à celui de l'impénétrable avenir, couvroit maintenant le vallon, les sapins et la croix de pierre..... Cependant l'horloge ne sonnera point en vain *minuit*. Cette heure solennelle ne cessera point d'être consacrée à l'amour. Le son du timbre qui l'annoncera retentira toujours dans le cœur de Sophronie. Elle a fait vœu d'aller tous les soirs à minuit dans le vallon; ce vœu seul pourra lui faire supporter le tourment et les terreurs de l'absence, durant la guerre. Ce n'est que prosternée au pied de la croix de pierre du vallon, ce n'est qu'en invoquant le ciel pour l'objet d'une affection si pure, que ses craintes mortelles pourront se calmer. O charme consolateur d'un amour légitime!..... Sophronie peut déposer ses douleurs dans le sein de l'arbitre éternel des destinées humaines, dans le lieu même où son amant attendoit l'heureux signal qui devoit réunir leurs désirs, leurs vœux et leurs pensées; sur ce tertre de gazon, sur le socle de pierre de ce monument religieux, Sophronie a le droit d'implorer avec confiance une protection suprême..... Elle aime avec innocence, elle prie avec ferveur, avec espoir....

Malgré sa jeunesse et la timidité naturelle à son sexe, elle sortoit, sans frayeur, seule au milieu de la nuit; elle alloit remplir un devoir. L'amour et la piété, confondus dans ce cœur, guidoient ses pas et lui donnoient le double courage du sentiment et de la vertu. Avec assurance et sérénité, elle élevoit vers les cieux son âme et ses regards; elle voyoit la Divinité veiller sur elle, que pouvoit-elle craindre? Il lui sembloit que la nature entière devoit la protéger.

Deux mois s'écoulèrent ainsi. Cependant les Français, faisant des progrès effrayans, s'avançoient près des lieux qu'habitoit Sophronie. La duchesse de Bretagne la fit inviter à l'aller joindre, afin de se retirer avec elle dans la citadelle d'Auray. Sophronie fit, en pleurant, sa dernière prière à la croix du vallon; ensuite, emportant du château ce qu'elle possédoit de plus précieux, son coffre d'ébène, renfermant le voile et le nid de colombes, elle partit au point du jour. Elle se retourna plus d'une fois pour regarder le sommet de la tour, éclairé par les premiers rayons du soleil, et le plus doux souvenir fit couler ses larmes.... Elle arrive au palais, et la duchesse décide qu'on en partira le len-

demain pour se rendre à Auray. Mais, au milieu de la nuit, une troupe formidable de Français arrive inopinément, investit le palais, et massacre la foible garde qui le défendoit. La duchesse et Sophronie, au pouvoir des vainqueurs, en sont traitées avec respect. Néanmoins, le chef de la troupe, sachant qu'il est poursuivi par un détachement de l'armée bretonne, veut, sans délai, conduire ses illustres prisonnières dans un lieu plus sûr, et il les oblige à partir avec lui, deux heures avant le jour. A peine a-t-on fait une lieue, que tout à coup la troupe, marchant vers une rivière, s'arrête en se retournant. Les Bretons qui la poursuivoient, venoient de l'atteindre, et ces guerriers, qui avoient passé dans des lieux dévastés par les Français, n'ignoroient pas qu'ils alloient combattre les ravisseurs de la duchesse et de Sophronie. Le chef de la troupe française fut obligé de mettre en réserve un corps considérable pour garder les deux prisonnières; ensuite le combat s'engagea à la foible lueur du jour naissant; les deux troupes fondirent l'une sur l'autre avec impétuosité. Les deux prisonnières, environnées de soldats qui formoient autour d'elle un triple cercle, ne pouvoient

apercevoir leurs défenseurs; mais à travers ce tumulte, le cliquetis des armes et les divers cris de bataille, une voix menaçante et terrible, dominant sur toutes les autres, fait entendre distinctement ces paroles répétées par l'écho lointain du rivage : *L'amour et le mystère !*..... Ah! s'écria Sophronie, nous sommes sauvées.... En effet, qui pouvoit résister au vaillant Arthur, combattant pour délivrer sa mère et sa maîtresse ?... Les Français sont vaincus, dispersés, et bientôt l'heureux Arthur, couvert de gloire (et aux yeux de celles qu'il aime), pressé dans les bras de sa mère, voit près de lui Sophronie baignée de larmes; et l'entend l'appeler son libérateur.... Il les conduisit l'une et l'autre à Auray, la ville de Bretagne la mieux fortifiée; ensuite il fut rejoindre l'armée que commandoient son père et le connétable Clisson, qui s'étoit enfin ouvertement déclaré contre la France. Peu de temps après le départ d'Arthur, le duc de Bourbon vint assiéger Auray, qu'il prit d'assaut au bout de quelques jours. Il entra triomphant dans la ville, et, après avoir arrêté le pillage, il se rendit à la citadelle. La duchesse éplorée vint à sa rencontre, et s'écria en le voyant : Seigneur,

je suis donc votre prisonnière?.... Non, madame, reprit le duc, *nous ne faisons point la guerre aux dames;* vous êtes libre*: je vais vous donner une escorte qui vous conduira dans le camp de votre époux. En effet, ce prince généreux tint parole**. Sophronie ne se trouva point à cette entrevue du prince et de la duchesse. Le prince imagina que la fille de du Guesclin, séparée volontairement de Léodgard, préféreroit peut-être de rester avec les Français; il voulut la consulter en particulier, et dit à la duchesse qu'il lui donneroit une autre escorte, et la renverroit le lendemain. La duchesse, pressée de s'éloigner, partit seule et sur-le-champ. Sophronie, entraînée par son cœur dans le parti de Montfort, déclara, en rougissant, qu'elle désiroit rejoindre la duchesse, et aussitôt elle obtint une escorte commandée par un chevalier français, nommé Odoart. Les charmes de Sophronie ne firent que trop d'impression sur ce jeune guerrier, qui résolut de tout risquer, plutôt que de rendre aux ennemis une si belle conquête. Le duc de Bourbon s'éloignant d'Auray pour aller

* Propres paroles de ce prince.

** Tout ce détail est tiré de l'histoire.

rejoindre le gros de l'armée, rien ne s'opposoit à l'exécution des projets du téméraire Odoart. Il prit une fausse route, on s'égara, on revint sur ses pas, on se rapprocha d'Auray, et l'on se trouva, à la nuit, aux portes d'un petit château ruiné, isolé, et situé au milieu d'une vaste bruyère. Cette maison appartenoit à Léodgard, les Français s'en étoient emparés; mais ce n'étoit point celle que connoissoit Sophronie et qu'elle avoit habitée. On fut forcé de s'y arrêter pour y passer la nuit. Sophronie s'affligea de ce retard, Odoart se plaignit de ses guides, et promit d'en prendre de meilleurs à l'avenir. Sophronie, enfermée dans son appartement avec une de ses femmes qui ne l'avoit point quittée, alloit se mettre dans son lit, lorsque sa porte se rouvrit. Une jeune et belle personne entre précipitamment, et vient se jeter dans ses bras; c'étoit Isène qui, bannie de l'habitation de Léodgard, avoit été envoyée par lui dans ce vieux château, et qui, lorsque les Français s'en emparèrent, demanda à y rester sous la protection du duc de Bourbon. Elle y vivoit si solitairement, qu'Odoart ignoroit qu'elle y fût; mais il s'en applaudit quand Sophronie, le lendemain, parut désirer de se

reposer deux jours, afin de passer ce temps avec son amie. Les deux jours écoulés, Odoart trouva divers prétextes pour différer le départ : il montroit à Sophronie le plus grand respect ; mais ses soins et ses délais décelèrent enfin ses sentimens. Sophronie voulut partir, ou retourner à Auray ; alors Odoart osa déclarer sa passion. Le mépris qu'on lui montra l'irrita sans le guérir ; il se livra à des emportemens qui firent frémir les deux amies. Il étoit maître du château, et décidé à retenir Sophronie. Pour se soustraire à sa violence, il fallut feindre afin de gagner du temps. On lui donna quelques espérances : Isène lui fit entendre que la douceur et la soumission pourroient toucher son amie, et il reprit le langage, la conduite d'un amant aussi respectueux que passionné. Un jour que Sophronie se promenoit avec Isène et Odoart, sur une terrasse qui donnoit sur le grand chemin, on accourut pour avertir Odoart qu'Auray venoit d'être repris par les Bretons, et que leurs troupes victorieuses, commandées par Arthur et par le connétable Clisson, étoient en marche, et passeroient près du château. A cette nouvelle, Sophronie ne put cacher les transports de sa joie ;

Odoart furieux, la fit conduire sur-le-champ, ainsi qu'Isène, dans un donjon excessivement élevé, dans lequel on les enferma l'une et l'autre. Odoart ne pouvoit avoir le projet de défendre un château ruiné avec une poignée de soldats, contre une armée entière; mais il supposa avec raison que le prince de Bretagne qui, sans doute, n'étoit venu que pour délivrer sa mère, auroit appris avec reconnoissance la générosité du duc de Bourbon. Odoart se flattoit qu'Arthur victorieux, rassuré sur sa mère, lui accorderoit sans peine la permission de rester quinze jours dans ce château dénué de fortification. Il étoit décidé à lui demander cette grâce, en lui disant que son épouse étant malade, il ne pourroit partir avant le délai qu'il sollicitoit. Odoart pensoit bien que le prince ne s'arrêteroit que quelques heures dans le château, qu'il n'y laisseroit qu'une foible garnison, et il sentoit qu'il lui seroit facile, après le départ de l'armée, de disposer à son gré de Sophronie. Il eut la cruauté d'instruire cette dernière de ce plan de conduite; ensuite il attendit tranquillement les ennemis. L'infortunée Sophronie, pour comble de malheur, fut séparée d'Isène que l'on enferma

dans une chambre située au-dessous de celle de Sophronie. Cependant cette dernière, malgré l'excès de son désespoir, rassemble toutes ses forces, et visite avec soin sa prison ; elle sait que sa fenêtre donne sur le grand chemin, et que l'armée doit passer au pied du donjon ; mais l'élévation prodigieuse du donjon dont elle occupe le dernier étage, ne lui permet pas d'espérer que ses cris puissent se faire entendre. Un double rang de barreaux, environnant la fenêtre, ôtoit toute possibilité de se montrer, ou même de passer et d'étendre un bras hors de cette lucarne. Sophronie n'avoit ni plume, ni crayon, ni papier, nul moyen d'écrire ; d'ailleurs un billet léger, jeté dans les airs, s'y seroit perdu.... O mon Dieu ! dit Sophronie, mon Dieu ! que deviendrai-je ? Mon protecteur, mon libérateur, l'objet vertueux du plus tendre sentiment de mon cœur, Arthur va côtoyer tranquillement ces murs odieux qui me renferment, il passera près de moi sans me voir et sans entendre mes gémissemens ! c'est en vain que je l'appellerai.... j'implorerai son secours, sans l'obtenir.... Un déluge de pleurs interrompit ces tristes plaintes..... Sophronie, se levant, monta sur une escabelle

de bois, afin de regarder par la lucarne. L'impossibilité d'avancer la tête à travers les barreaux, ne lui permettoit pas de plonger l'œil perpendiculairement au-dessous de sa fenêtre, mais elle pouvoit voir en perspective une grande partie plus éloignée du grand chemin ; elle fixe là ses yeux, et au bout d'un quart d'heure, une poussière épaisse lui annonça l'approche de l'armée. Bientôt elle aperçoit les chevaux, elle voit briller l'acier des lances et l'or éclatant des cuirasses. Tout à coup un cri déchirant échappe de sa bouche. Elle reconnoît Arthur ; ce grand panache flottant dont elle ne peut distinguer la couleur, c'est le sien, il s'élève majestueusement au-dessus de tous les autres ; ah ! c'est le sien !.... L'infortunée s'attache avec désespoir aux barreaux de fer de la fenêtre, elle s'y suspend de toute sa force, comme si sa foible main pouvoit les briser. Son cœur s'échappe à travers cette barrière insurmontable, mais il s'élance sans espoir, et il semble qu'une main meurtrière le lui arrache avec la vie,... Épuisée, défaillante, elle retombe sur l'escabelle ; un sombre découragement, dernier terme du désespoir, glace ses sens et la rend immobile. Elle jette autour d'elle

de sinistres regards..... Ses yeux tombent sur le petit coffre d'ébène qu'elle avoit toujours porté avec elle... A cette vue, elle tressaille, s'attendrit et retrouve des larmes..... Elle se recueille un moment, se ranime, et tombant à genoux : Grand Dieu! dit-elle, c'est toi qui m'inspire..... Elle se relève, ouvre le coffre, en tire le nid, coupe une tresse de ses cheveux qu'elle y dépose. Elle l'enveloppe ensuite dans le voile trempé de ses larmes, et elle revole à la fenêtre. Elle distingua alors la musique guerrière des clairons, des timbales, et bientôt le bruit des chevaux. Elle calcule que ce bruit doit augmenter quand l'armée défilera sous le donjon, parce que là commence un pavé qui se prolonge jusqu'à la grande porte du premier pont levis. Ce sera pour elle le signal qui fixera l'instant où elle jettera le nid, car elle espère qu'Arthur, à la tête de l'armée, pourra voir tomber ce précieux dépôt confié par l'amour à la Providence. En effet, aussitôt qu'elle entendit sous les pieds des chevaux le retentissement du pavé, elle exécuta son dessein. Le nid, enveloppé dans son voile, pressé et froissé entre les barreaux, y passe enfin, et s'échappe de ses mains tremblantes. Ce nid

mystérieux, lancé par l'amour, atteignit son but, il tomba sur le cou du cheval d'Arthur; le prince le retient, et reconnoît, avec saisissement, l'ancien voile de son bouclier, humide encore des larmes dont on vient de l'inonder..... Arthur, éperdu, dénoue le voile. Que devint-il, en trouvant le nid contenant la devise qu'il avoit écrite, et la tresse de cheveux... Il lève la tête, voit le donjon, la fenêtre grillée : Juste ciel! s'écria-t-il, Sophronie est là..... et je la croyois avec ma mère.... Suivez-moi. A ces mots, partant avec la rapidité de l'éclair, il arrive aux portes du château. Odoart l'y attendoit et lui présente les clefs. Sophronie est ici, lui dit Arthur d'un ton terrible, je veux la voir. A ces mots, Odoart se trouble et pâlit. Qu'on arrête ce traître, reprit Arthur, et qu'on me conduise dans le donjon de ce château. On obéit, le connétable et les principaux officiers de l'armée accompagnent Arthur. On monte en tumulte le petit escalier de la tour, et le conducteur troublé s'arrêtant à l'avant-dernier étage, ouvre d'abord la prison d'Isène. Cette jeune personne se précipite vers la porte, et, remplie de joie, s'avance vers Clisson, qui, à son aspect, recule

d'un air indigné. Il étoit prévenu contre elle par Léodgard, qui, pour l'empêcher de lui donner un asile, avoit noirci le caractère et la conduite de cette infortunée qui n'avoit nul soupçon de cette fausseté. Soyez libre, lui dit Clisson, mais ne vous présentez jamais devant moi; je vous connois enfin, je sais tout.... Quoi! seigneur, dit avec une extrême surprise la tremblante Isène, *vous savez tout*.... est-il possible, grand Dieu! Oui, reprit le connétable, Léodgard m'a tout avoué.... Eh bien! seigneur, repartit Isène d'une voix entrecoupée, puisqu'il vous a confié notre secret, serez-vous sans pitié pour sa malheureuse épouse, et pour l'enfant innocent que j'ai mis au jour? Justice éternelle et suprême, s'écrie Arthur, Sophronie n'est point l'épouse de Léodgard! Sophronie est libre!... A ces mots, laissant le connétable pétrifié d'étonnement, il pressa de nouveau son conducteur de le mener dans la prison de Sophronie. Surpris de voir Isène, il s'étoit arrêté pour l'écouter, parce que les premiers mots de l'entretien annonçoient la découverte d'un mystère. Isène avoit tant de rapports avec Léodgard et Sophronie! mais Isène, abusée et croyant le

connétable instruit, venoit de trahir innocemment son secret; Arthur apprend qu'Isène étoit l'épouse de Léodgard, que lui importoit le reste? Il vole au haut du donjon, et il se trouve enfin aux pieds de Sophronie... O ma Sophronie! dit-il, vous êtes donc à moi! Isène, l'épouse de Léodgard, a parlé.... Dieu tout-puissant, s'écrie l'heureuse Sophronie, de quel poids affreux tu me délivres!.... En disant ces paroles, elle se précipite à genoux; elle se trouve, par ce mouvement, dans les bras d'Arthur, toujours à ses pieds. C'est sur le sein d'Arthur, c'est pressée contre son cœur palpitant, qu'elle remercie le ciel qui la dégage d'un serment imprudent, et qui lui rend le droit de disposer d'elle-même.... Dans ce moment, le connétable paroît, Sophronie se lève, et se jetant dans ses bras: Mon père, lui dit-elle, je n'étois point indigne de votre estime et de votre tendresse. Ah! je le sais, reprit le connétable, on vient de m'expliquer, en peu de mots, cet étrange mystère; chère et vertueuse Sophronie! que n'avez-vous pas dû souffrir!... Le bonheur de retrouver une fille telle que vous, me console de la duplicité d'un neveu ingrat et coupable.

Arthur et Sophronie, décidés à tout employer pour fléchir le connétable en faveur de Léodgard, sentirent qu'il étoit trop irrité dans cet instant pour pouvoir espérer de le toucher; ils se contentèrent de l'instruire de leur amour mutuel. Ensuite, Sophronie obtint sans peine la liberté du téméraire Odoart, auquel on permit de quitter sur-le-champ le château. Sophronie fut consoler la triste Isène, et après avoir ranimé ses espérances, elle revint auprès d'Arthur et du connétable. Comme on ne devoit partir que le lendemain, ils passèrent ensemble, tous les trois, la plus grande partie de la journée; mais Sophronie, dans la crainte d'augmenter le ressentiment du connétable contre Léodgard, ne put répondre à ses questions avec une entière sincérité. Le connétable se retira de bonne heure; alors Sophronie, suivie d'une de ses femmes, descendit dans les jardins avec Arthur. Quoiqu'on fût aux derniers jours de l'automne, le temps étoit doux et serein. Les heureux amans s'assirent sur un banc de verdure, et après un entretien plein de charmes, où les plus doux souvenirs furent rappelés avec ravissement, Sophronie voulant instruire Arthur de toutes

les particularités de sa singulière histoire, en fit un récit exact, qu'Arthur interrompit mille fois, mais dont voici le fond et les principaux détails :

« Lorsqu'une mort prématurée, dit Sophronie, termina la glorieuse carrière de mon père, j'étois déjà privée de ma mère, et je n'avois que trois ans. Mon père me laissa sous la tutelle de son frère d'armes, et dans son testament, il nomma l'époux que je devois choisir par la suite, si mon cœur n'y mettoit point d'obstacle. Il avoit passionnément désiré, dès l'instant de ma naissance, unir par cette alliance le sang de du Guesclin à celui de Clisson. J'étois l'unique héritière d'une grande fortune, et fille de du Guesclin. Le connétable Clisson n'avoit point d'enfans, il adoroit son neveu, et il attacha à cette union projetée son bonheur et sa gloire. Léodgard étoit plus âgé que moi de six ans. Nous fûmes élevés ensemble sous les yeux du connétable, qui partageoit entre nous sa tendresse et ses soins. Sachant que ma main étoit destinée à Léodgard, et qu'en la lui donnant, je remplirois le dernier vœu d'un père dont je révérois la mémoire, je m'accoutumai à penser, dès mon enfance, que

l'aimer étoit pour moi un devoir sacré : je le remplissans effort. Léodgard étoit aimable, il vouloit me plaire ; je m'attachai à lui avec toute la sincérité d'un cœur sensible et pur. J'avois treize ans lorsque nous nous séparâmes pour la première fois. Il partit avec le connétable pour aller combattre les ennemis de la France. On me mit au couvent : ce fut celui dans lequel vous m'avez vue depuis. La respectable Julienne, sœur de mon père, et religieuse dans ce monastère, y acheva mon éducation. Léodgard fit ses premières armes avec des succès éclatans, j'entendis parler de sa gloire, c'étoit la mienne ; je m'enorgueillis, et ma tendresse pour lui s'en accrut encore. Notre absence fut longue, et loin d'affoiblir mes sentimens, elle les exalta. Je me croyois aimée, je me représentois sans cesse la joie que nous éprouverions à nous revoir, et chaque jour augmentoit en moi le désir passionné d'une réunion si chère. La paix se fit au bout de trois ans et demi ; mais avant de me rejoindre, Léodgard fut à la cour, et passa quelques mois à Paris ; pendant ce temps, le connétable, chargé d'une négociation, étoit en Angleterre. Il m'écrivit qu'il alloit revenir incessamment, il m'ordonnoit

de quitter mon couvent, de me rendre à Pontorson, l'un des châteaux de mon père, et d'attendre là son retour. Il m'assuroit que sous six semaines il jouiroit du bonheur de m'y présenter Léodgard, et d'y former le lien chéri qui devoit faire trois heureux. Remplie des plus douces espérances, je partis et je fus m'établir dans le château de Pontorson. J'y étois à peine depuis trois ou quatre jours, que j'y vis arriver Léodgard; ma joie égala mon étonnement; il me dit que son impatience ne lui avoit pas permis d'attendre le connétable; je lui sus gré d'un tel empressement, et je lui laissai voir, sans aucun déguisement, toute ma sensibilité. Léodgard me témoigna la plus vive amitié; ce sentiment me parut de l'amour, et mon cœur en fut satisfait. Cependant je remarquai en lui une préoccupation qui me surprit, une mélancolie qui m'inquiéta. Je le questionnai; ses réponses obscures, en excitant ma curiosité, augmentèrent mon inquiétude; je le pressois vainement de s'expliquer, il m'écoutoit, me regardoit avec attendrissement, et s'obstinoit à se taire. Un mois s'écoula de la sorte. Cependant le connétable, de retour à Paris, y fut assassiné

par les ordres du perfide Craon *. Ses blessures furent jugées mortelles. Dans cette situation, il écrivit à Léodgard ainsi qu'à moi, pour nous mander de l'aller rejoindre sans délai à Paris; il ajoutoit que pour ne pas retarder notre hymen, et afin que je fisse avec décence un aussi grand voyage, je ne devois l'entreprendre que sous la garde d'un époux, et qu'ainsi il nous ordonnoit de nous unir l'un à l'autre par un lien indissoluble avant de partir. Il nous envoyoit tous les papiers nécessaires. J'avois pour le connétable l'attachement filial le plus tendre; je fus accablée de douleur, en pensant que je le reverrois mourant, et que peut-être même j'arriverois trop tard pour recevoir son dernier soupir. Léodgard montra, dans cette occasion, une sensibilité qui me le rendit plus cher encore. Après avoir pleuré longtemps avec moi: Chère Sophronie, me dit-il, jugez à quel point je suis malheureux! Outre cette douleur amère qui nous est commune, j'en éprouve encore une autre non moins accablante, et que je n'ose vous révéler... Il n'avoit jamais parlé si clairement; je sentis qu'il désiroit enfin me confier un

* Trait historique.

pénible secret; je le conjurai d'achever de m'ouvrir son cœur : Songez, ajoutai-je, que demain je recevrai votre foi; pouvez-vous refuser votre confiance à celle qui, dans quelques heures, sera votre épouse? Ah! reprit-il, j'ai le plus puissant intérêt à ne vous rien déguiser. Vous pourriez d'un seul mot dissiper le chagrin qui me tue. Grand Dieu! m'écriai-je, pourquoi donc n'avez-vous pas déjà parlé? — Je crains un refus. — De moi? — Ce que je vous demanderai vous coûtera. — Quand il s'agit de votre bonheur!.... Non, Léodgard, vous parlerez avec assurance, vous n'êtes point un ingrat. — Je connois votre cœur; mais cependant je ne puis me persuader que vous puissiez consentir à m'accorder la preuve extraordinaire d'affection qui pourroit m'affranchir de la peine que j'éprouve... Il n'est pas nécessaire de vous assurer que je ne vous demanderai pas une grâce qui puisse avilir votre caractère; au contraire, ce n'est que par l'action la plus généreuse que vous pourriez me rendre la tranquillité.... — Et vous hésitez à vous expliquer!.... — Il vous en coûteroit de trop grands sacrifices, je dois me taire. A ces mots, entraînée par mon cœur

et par un funeste enthousiasme, je pris sur ma table un livre d'Évangiles, je me jetai à genoux, et levant les yeux au ciel : O mon Dieu ! m'écriai-je, recevez le serment solennel que je fais avec transport sur ce livre sacré !.... Je jure de faire tous les sacrifices que Léodgard exigera pour son bonheur et sa tranquillité, et je jure de garder inviolablement son secret. Après avoir prononcé ces paroles irrévocables, j'ouvris une écritoire, je les écrivis rapidement, je les signai, et présentant ce papier à Léodgard : Ingrat ! lui dis-je, vous reste-t-il encore des doutes ?... Il prit le fatal écrit, qu'il mit dans son sein, et tombant à mes pieds, il fondit en larmes. Parlez donc maintenant, lui dis-je..... Ah ! répondit-il, laissez-moi d'abord pleurer sur la grâce même que vous m'accordez. Quel repentir et quels regrets se mêlent à ma reconnoissance !.... J'étois bien loin de comprendre le véritable sens de ces paroles. J'imaginois depuis long-temps que le chagrin secret de Léodgard n'avoit d'autre cause que le dérangement de ses affaires : il n'avoit aucune fortune personnelle ; il tenoit tout des bienfaits de son oncle. Je pensai donc qu'il avoit fait des dettes considérables

qu'il vouloit cacher au connétable, et qu'il désiroit que je m'engageasse à payer sur mes biens, dont il étoit décidé que j'aurois, en me mariant, l'entière disposition. Ces idées me donnoient une sécurité qui augmentoit le trouble de Léodgard : il serroit mes mains dans les siennes, il les arrosoit de pleurs, il me regardoit en soupirant, et pendant plus d'une demi-heure, rien ne put l'engager à rompre le silence. Enfin, cédant à mes importunités : Vous le voulez, me dit-il ; connoissez donc ma cruelle situation ; mais rappelez-vous, généreuse Sophronie, que vous n'étiez encore qu'une enfant quand nous nous séparâmes..... Vous n'aviez que treize ans ; c'est ma seule excuse.... Si j'avois pu me rappeler Sophronie telle que je la vois, j'aurois été à l'abri de toute séduction..... Eh bien ! interrompis-je avec une extrême émotion.... — Eh bien ! dans ce fatal et dernier voyage que j'ai fait à Paris, un autre objet égarant ma raison.... — Achevez. — Je suis marié..... A ce mot terrible, autant qu'inattendu, frappée d'étonnement, je restai immobile.... La surprise, la douleur et le ressentiment glaçoient ma langue et confondoient toutes mes pensées. La fierté, domi-

nant enfin sur tous ces différens mouvemens: Eh bien! dis-je, que faut-il que je fasse? Je me suis liée par un serment irrévocable; qu'exigez-vous? Que vous me préserviez, répondit-il, de la malédiction du bienfaiteur que je vais perdre; il se meurt. Nous allons le trouver expirant: s'il apprend mon secret, il me repoussera de ses bras avec colère, et ses derniers momens seront remplis d'amertume... Mais, en arrivant près de lui, daignez dire que nous avons suivi ses ordres, et que j'ai reçu votre main..... Ici, je fis un mouvement d'indignation, en disant: Nul serment ne peut m'obliger à faire un mensonge à celui que je révère et que j'aime comme un père.... Mais cet artifice, reprit Léodgard, sera si bienfaisant, si généreux!... il assurera la tranquillité de ma vie entière, il épargnera au connétable la plus mortelle douleur; enfin, il n'engagera, en apparence, votre liberté que bien peu de temps, puisque malheureusement on nous mande qu'il est impossible que le connétable puisse vivre plus de six semaines.... Il suffit, interrompis-je; en effet, je sens que je ne puis balancer, et que la sainteté de mon serment doit l'emporter sur ce scrupule. Je consens

à tout, à condition que vous vous chargerez seul des mensonges qu'il faudra faire. Je ne vous démentirai point, je garderai le silence, mais jamais ma bouche ne dira que vous êtes mon époux. Cette condition embarrassoit peu Léodgard, puisqu'il savoit bien que je ne serois jamais positivement questionnée sur une chose regardée comme certaine. Ayant obtenu ce qu'il désiroit, il voulut m'exprimer sa reconnoissance; je repoussai avec dédain ses remercîmens; ils me parurent injurieux. J'étois loin de jouir de mon bienfait; la sérénité que je remarquois sur son visage, ne fut pour moi qu'un outrage de plus. Je n'étois point encore guérie; je pouvois excuser la légèreté de sa conduite passée, mais il m'étoit impossible de lui pardonner son bonheur.

» Léodgard prépara parfaitement la fable qu'il devoit faire. Notre situation ne permettoit pas des noces éclatantes; mais il falloit du moins produire des témoins de notre prétendu mariage. Léodgard les gagna facilement sans les corrompre et sans exposer son secret, en leur faisant une fausse confidence: il leur dit que des inquiétudes particulières nous avoient engagés à nous marier secrète-

ment, l'année précédente, à l'insu du connétable, tandis que j'étois encore au couvent, et, en leur montrant les papiers envoyés par le connétable, il les engagea, sans peine, à dire que nous avions reçu la bénédiction nuptiale, sans aucune cérémonie, à minuit, la veille de notre départ de Pontorson.

» Nous partîmes pour Paris. En y arrivant, nous trouvâmes le connétable dans un état qui laissoit peu d'espoir pour sa vie. Déjà prévenu par une lettre, et me croyant l'épouse de Léodgard, il me reçut avec un ravissement qui, du moins, fut une véritable récompense de mon sacrifice, en contribuant beaucoup au rétablissement de sa santé. Peu de semaines après, les médecins répondirent de sa vie. Il nous ordonna d'aller l'attendre dans une terre qu'il donna à Léodgard. Quelle fut alors ma situation!.... obligée de suivre l'ingrat que j'aimois encore, qui m'avoit sacrifiée.... obligée de porter le titre qui me rappeloit mon malheur, le titre que son cœur avoit donné à ma rivale; enfin, me trouvant engagée seule.... assujettie aux volontés d'un amant infidèle, et tout à la fois son esclave, et délaissée par lui!....

» Nous arrivâmes dans le château de Léodgard. Vous le connoissez, il est immense; on me conduisit dans un appartement qui communiquoit à celui de Léodgard. Je fermai au verrou toutes les portes de communication, et je m'enfermai dans mon cabinet. Je réfléchissois, depuis une heure, à ma bizarre destinée, lorsque ma porte s'ouvrit doucement, et je vois paroître une jeune et belle personne, de la figure la plus intéressante, qui s'avance avec timidité.... Je me trouble.... elle approche en tremblant. Son aimable et doux visage étoit couvert de pleurs; elle se jette à mes pieds. Qui êtes-vous? lui dis-je avec la plus vive émotion. — Je suis une infortunée que vous devez haïr. — Est-ce ainsi qu'on vous a dépeint mon cœur? — Oh! non, il m'a dit, Sophronie est un ange, et je le vois.... — Pourquoi avez-vous voulu me connoître? — Pour vous aimer, vous, ma généreuse bienfaitrice..... Oh! souffrez-moi près de vous! laissez-moi respirer ici.... connue de vous seule.... admettez-moi au nombre des femmes qui vous sont attachées.... *le voir* et vous servir.... et je serai heureuse!.... A ces mots, mes larmes coulèrent avec les siennes. Quel cœur auroit pu ne pas s'atten-

drir en écoutant cette voix ingénue et touchante, en voyant cet air suppliant et cette physionomie charmante, où se peignoient la sensibilité, l'innocence et la candeur! Il ne m'a jamais parlé de vous, lui dis-je: ah! qu'il eut tort, s'il sait vous dépeindre! Mais il ne me connoît pas. Quel âge avez-vous? —Seize ans.—Quel est votre nom?—Isène.—Oui, j'aurois besoin d'une amie.... Voulez-vous l'être? Ah! Dieu! s'écria-t-elle en passant ses deux bras autour de mon cou. Je la serrai contre mon sein. L'attendrissement qu'elle m'inspiroit étoit d'une douceur inexprimable, je me savois gré de l'éprouver; je ne pouvois aimer Isène sans m'estimer davantage moi-même; et combien devient cher un sentiment naturel dont la vertu s'applaudit!

» On vint m'avertir que le souper étoit servi. Venez, dis-je, chère Isène, vous allez me connoître. Je la pris par la main, et j'entrai avec elle dans la salle à manger, remplie de nos pages et de nos domestiques. Je m'avançai vers Léodgard: Je vous présente mon amie, lui dis-je; elle me rendra ce séjour agréable, elle m'a promis d'y fixer sa demeure. Puissiez-vous avoir toujours pour

elle les sentimens qu'elle est digne d'inspirer ! A ces mots, Léodgard ému, surpris, me regarda fixement, sans pouvoir me répondre. Il avoit conseillé la démarche d'Isène, mais il n'avoit pas prévu un tel succès. Je jouissois de son étonnement et de l'avantage qu'il me donnoit sur lui. C'étoit déjà l'aimer moins. Il s'attendoit à découvrir en moi quelques nuances de jalousie ; il n'en vit point, et son amour-propre en fut piqué. Pendant tout le souper, il eut l'air contraint et préoccupé ; néanmoins, lorsque nous nous retrouvâmes seuls tous les trois, l'ingénuité, les tendres discours et la reconnoissance d'Isène dissipèrent momentanément ce dépit concentré. Isène et lui se réunirent pour m'enivrer de louanges : celles de Léodgard flattoient ma vanité ; mais les éloges si naïfs et si sincères d'Isène pénétroient jusqu'au fond de mon cœur. Ce jour produisit en moi une heureuse révolution : satisfaite de ma conduite, je fus moins mécontente de mon sort, et mon attachement pour Léodgard, affoibli déjà par un juste ressentiment et par la perte de toute espérance, cessa presque entièrement de troubler mon repos. Je repris l'égalité d'humeur que j'avois perdue ;

je pensai qu'en laissant voir de l'aigreur contre Léodgard, j'offenserois, j'affligerois Isène, et qu'en même temps je manquerois de dignité. Enfin, je formai un dessein qui me devint cher, parce qu'il étoit à la fois généreux et singulier, celui d'obtenir la tendresse de ma rivale, et de mériter l'estime et l'admiration de l'amant qui m'avoit sacrifiée sans me connoître. De ce moment, je traitai Léodgard comme un frère : il ne montra d'abord que de la surprise, ensuite il me prodigua les témoignages de sensibilité ; et j'observai dès lors un changement frappant dans son caractère. Il devint rêveur, capricieux, et je m'aperçus bientôt que la douce Isène n'étoit plus heureuse. Je m'attachois chaque jour davantage à cette femme intéressante : quoique je ne fusse plus âgée qu'elle que d'un an, le sentiment qu'elle m'inspiroit ressembloit à la tendresse maternelle ; non que je me trouvasse supérieure à elle, car elle avoit toute la raison que peut donner une belle âme, quand tous nos penchans s'accordent avec nos devoirs ; mais l'ingénuité de son caractère, la délicatesse de sa taille et de ses traits, lui conservoient toutes les grâces touchantes de l'enfance. Elle m'ai-

moit avec une vérité qui auroit attaché le cœur le moins sensible, et son bonheur devint une partie du mien. Je ne vis pas sans inquiétude la tristesse qu'elle cherchoit en vain à dissimuler. Léodgard me témoignoit une amitié si vive, que j'osai lui en parler : il me répondit avec embarras, et je connus, avec autant de surprise que d'indignation, qu'il n'aimoit plus Isène. Cette découverte m'affligea d'autant plus qu'elle m'inspira le plus profond mépris pour l'homme que j'avois aimé. Je ne trouvois plus d'excuse à sa conduite; c'étoit pour moi un malheur et une humiliation. J'étois forcée de renoncer au prix infini que j'avois attaché à son estime; je perdois une partie de la récompense de mon sacrifice; Isène seule pouvoit me dédommager, mon amitié pour elle devint mon unique consolation. Cependant je m'occupai des moyens de recouvrer ma liberté : le connétable avoit vu Isène, qui sembloit lui plaire et l'intéresser. Il ne me parut pas impossible de le disposer, avec un peu de temps, à recevoir, sinon sans chagrin, du moins sans emportement, la déclaration de notre secret : j'en parlai à Léodgard, qui rejeta vivement cet espoir. J'avoue même qu'il

ne m'en donna que de trop bonnes raisons; je ne pouvois agir sans son aveu, et je sentis, avec douleur, qu'un événement affreux pour moi (la mort du connétable) pourroit seule m'affranchir de mon funeste engagement.

» J'habitois depuis quatre mois le château de Léodgard, et je remarquois, avec une espèce d'effroi, que ses empressemens pour moi sembloient augmenter en proportion de son éloignement pour Isène..... Je repoussois vainement une idée qui me faisoit horreur, chaque jour y donnoit à mes yeux plus de vraisemblance.... Nous recevions souvent du monde; alors Léodgard, plus à son aise avec moi, prenoit des manières passionnées que j'étois obligée de réprimer par tout le dédain qu'il m'inspiroit. Ma froideur repoussante et ma colère scandalisoient beaucoup les témoins, on m'accusoit d'inconséquence et de légèreté.... et l'on citoit Léodgard comme le modèle des époux..... J'évitois, avec un soin extrême, de me trouver seule avec lui; néanmoins, après beaucoup de réflexions, je voulus avoir une explication qui me parut nécessaire. Aussitôt que nous fûmes tête à tête, Léodgard, sans me laisser le temps de parler, sans m'écouter, se précipite à mes

genoux, et avec une effrayante impétuosité, me déclare son odieuse et criminelle passion. Dans ce premier moment, je n'éprouvai que de la terreur; ma seule pensée fut celle-ci : *je suis au pouvoir d'un monstre*... Pâle et tremblante, je courus vers la porte, je m'échappai, et je fus me cacher dans mon cabinet. Là, je lui écrivis pour lui déclarer deux choses : la première, que je ne voulois plus faire les honneurs de sa maison, et qu'à l'avenir je vivrois seule dans mon appartement dont je lui défendois l'entrée; la seconde, que, s'il faisoit la moindre tentative pour me revoir tête à tête, je me croirois dégagée de mon serment, et découvrirois tout au connétable. Il m'écrivit à son tour; je lui renvoyai toutes ses lettres sans les lire. Le lendemain de cette scène, la malheureuse Isène vint seule dans mon cabinet. Sans avoir l'espoir de la tromper, je lui donnai de fausses raisons pour motiver mon absolue retraite; il m'étoit impossible de lui ouvrir mon cœur, je n'aurois pu lui parler qu'avec horreur de Léodgard; elle l'adoroit, elle étoit sa femme, je devois respecter sa situation et ses sentimens. Elle feignit de croire la fable que j'inventai. Ensuite, après quelques préambules, elle me dit

qu'elle avoit des scrupules sur la légitimité de son mariage, puisque Léodgard avoit contracté cet engagement avant sa majorité; elle ajouta, en pâlissant et en dévorant ses larmes, qu'elle étoit décidée à renoncer à tous ses droits sur lui, à se retirer dans un couvent, à y prendre le voile, enfin, à se consacrer à Dieu pour le reste de ses jours. Tandis qu'elle répétoit d'une voix tremblante ce que venoit de lui dicter le plus barbare de tous les hommes, je considérois la jeunesse, la beauté, la grâce ingénue de cette innocente et douce victime, avec un sentiment inexprimable de tendresse et de pitié, dont l'énergie ne pouvoit se comparer qu'à ma profonde haine pour son indigne époux. Je la pris dans mes bras, et la baignant de larmes: Non, mon Isène, m'écriai-je, non, tu n'accompliras point un projet insensé qui déshonoreroit celui que tu aimes; va, sois tranquille, qu'il est sacré le nœud qui t'engage!... Tu en as pour garant la religion, ton innocence et ta vertu. Isène pleura en m'embrassant avec transport. Je ne devois ces caresses qu'au plus pur sentiment de reconnoissance; car elle me remercioit sans espoir: elle avoit promis cet affreux sacrifice, elle

étoit décidée à le consommer. Aussitôt qu'elle m'eut quittée, j'écrivis à Léodgard un billet qui ne contenoit que ces mots :

« Si vous n'engagez pas promptement votre vertueuse épouse à me promettre, avec un serment aussi solennel que celui que je vous ai fait, de ne jamais renoncer aux droits sacrés qu'elle a sur vous, je découvrirai tout, et je vous dénoncerai à l'univers, comme le plus vil et le plus inhumain de tous les hommes. »

» Léodgard me répondit sur-le-champ, pour me protester qu'il n'avoit aucune part au dessein que m'avoit communiqué Isène. Je lui récrivis que je le croirois, s'il la déciloit à faire le serment que j'exigeois. Je tirai, lu moins, parti de cette aventure, pour assurer le sort et la tranquillité d'Isène. Je vouus que Léodgard fût présent à cette espèce le cérémonie. Je tins le livre d'Evangiles, ur lequel Isène, à genoux, répéta en pleuant, avec autant de saisissement que de joie, e serment que je lui dictai, tandis que Léodgard, debout, en tremblant, nous regardoit 'une et l'autre d'un air sombre et farouche. Ce moment fut pour moi un véritable triomhe; j'y goûtai le bonheur de rendre un

grand service à mon amie, et d'enchaîner l'ingrat qui nous avoit trahies toutes deux. Cet événement acheva d'exalter mon amitié pour Isène, je venois de renouer son hymen, je n'étois plus une rivale généreuse, mais sacrifiée; j'étois devenue pour elle une amie utile autant que zélée, une tendre sœur, une protectrice. Dans une situation qui l'élève, quelle âme noble ne s'agrandit pas encore?

» Dans ce temps, le connétable écrivit à Léodgard de se tenir prêt pour une expedition de guerre qui devoit avoir lieu sous trois semaines. Ah! dit Arthur en interrompant Sophronie, quelle époque!... Ce fut alors que je me rendis dans le château que vous habitiez encore; vous allez donc parler de nos sentimens..... Désormais, je ne vous interromprai plus, je ne veux pas perdre un seul mot de ce qui vous reste à dire. Mon cœur osa le deviner, et se l'est répété mille fois; mais quel bonheur d'entendre un tel détail de votre bouche!..... Il est vrai, reprit Sophronie, vous vîntes alors; je vous connoissois déjà de réputation, j'avois entendu souvent le connétable faire l'éloge du jeune et vaillant prince de Bretagne... Pour la pre-

mière fois, un mouvement de curiosité me fit regarder, à travers mes jalousies, cet étranger qui venoit d'arriver, et qui se promenoit sous mes fenêtres.... Je vous vis et je demandai votre nom..... En l'apprenant, je restai interdite: Quoi! dis-je, c'est le frère d'armes de Léodgard! Cette pensée, indépendamment de toute réflexion, m'effraya. C'étoit un instinct plutôt qu'un sentiment. Je vous revis, et je me répétois avec douleur: C'est le frère d'armes de celui qui abuse d'un serment généreux pour m'opprimer... Il est sans doute déjà prévenu contre moi, Léodgard ne lui aura parlé de moi que pour se plaindre et pour me calomnier.... Je demandai quelle étoit votre devise? quand on me l'apprit, combien elle me plut, combien je la trouvai ingénieuse! elle annonçoit un cœur libre encore.... Je vous regardai depuis avec plus d'intérêt. Je remarquai que souvent vos yeux se fixoient sur ma fenêtre..... Tous les jours je vous attendois, et vous me cherchiez..... Un attrait inconnu nous rapprochoit l'un de l'autre, un lien invisible et mystérieux se formoit déjà pour nous unir... Mille fois j'eus la tentation d'ouvrir ma fenêtre, et de me laisser voir; mais pour vous seul, cette ac-

tion si simple me parut une démarche hardie ; je n'aurois pu la faire sans rougir, il me sembloit que me montrer à vous, c'étoit parler.

» Vous partîtes, et vous emmenâtes Léodgard ; je restois avec Isène, l'unique personne que je voulusse recevoir depuis long-temps, et je me trouvai seule..... Jamais je n'avois fait d'aussi tristes réflexions sur ma situation, elle me parut affreuse ; je résolus de fuir mon tyran, et de profiter de son absence, pour m'éloigner sans retour d'une demeure odieuse, qui n'étoit pour moi qu'une prison. Avec le titre emprunté qu'on me donnoit, je ne pouvois avec décence me retirer que dans un couvent, et je m'y décidai. Je ne regrettois qu'Isène ; mais je pensai que, pour son intérêt même, je ne devois pas balancer à me séparer d'elle, espérant qu'alors il lui seroit plus facile de regagner le cœur de son infidèle époux. J'instruisis Isène de mon dessein, qu'elle combattit vainement avec autant de vivacité que de bonne foi. Je partis ; et je lui laissai une lettre pour Léodgard, dans laquelle, lui disant un éternel adieu, je lui renouvelois la promesse de garder son secret, s'il rendoit Isène heureuse, et s'il ne

faisoit aucune tentative pour m'arracher de ma retraite. Ma fuite du château de Léodgard acheva de me brouiller avec le connétable, aigri déjà par les plaintes de Léodgard qui, dans la crainte d'une indiscrétion de ma part, avoit un grand intérêt à l'éloigner entièrement de moi. Ayant tout prévu pour le bonheur d'Isène, j'avois acheté pour elle une maison charmante, voisine du château de son mari, afin qu'elle eût la possibilité de vivre avec bienséance près de lui, quand je ne serois plus avec elle; et je lui avois laissé un billet fait pour être montré, dans lequel je lui offrois ce don de l'amitié; mais Léodgard ne lui permit pas de l'accepter, il vouloit se réserver le droit cruel de l'éloigner de lui. Néanmoins, dissimulant ce noir dessein, il eut l'air de ne me refuser que par fierté; il me manda qu'il ne souffriroit pas que son épouse reçut de moi un don aussi considérable, et qu'il trouveroit d'autres moyens pour ne point se séparer d'elle. Cette réponse me satisfit, elle dissipa presque entièrement mes inquiétudes sur le sort d'Isène.

» J'entrai au couvent. Cette démarche fut universellement blâmée; ma conscience me

consola facilement des jugemens du monde, mais je pensai à vous, et mon cœur alors se sentit oppressé... Cependant je n'eus jamais la tentation de me plaindre de Léodgard; l'estime qu'il usurpoit ne m'irritoit point; je ne me souvenois de l'avoir aimé, que par l'espèce d'intérêt que je prenois encore à son honneur; je trouvois toujours qu'on ne pouvoit attaquer et noircir sa réputation, sans flétrir la mienne. Cependant je n'avois eu pour lui qu'un attachement formé par le devoir et par l'habitude. L'amour, tel que je l'éprouvai depuis, ne peut être senti qu'une fois: on dit que dans le cours de la vie, on peut aimer passionnément deux objets; mais une passion violente, impétueuse, n'est pas toujours le véritable amour, ce n'est souvent qu'une folie coupable, dont l'ardeur insensée ne sauroit s'allier avec une douce sensibilité. Les emportemens d'une telle passion peuvent se renouveler; il est possible d'avoir la fièvre plus d'une fois; mais les sentimens purs et délicats de l'amour, lorsqu'ils s'évanouissent, ne renaissent plus; ils sont comme le duvet effacé des fleurs, que le printemps et la rosée ne sauroient reproduire une seconde fois. Le véritable amour, toujours prêt à sacrifier son

propre bonheur, toujours tremblant et craintif, ne s'exprime point par les transports; son énergie est toute entière dans sa générosité; plus il est chaste et pur, plus il se plaît à s'envelopper de voiles, à se cacher sous des emblèmes; lui seul sait épuiser tous les charmes réunis du mystère, de la délicatesse et de la sensibilité.

» J'étois depuis peu de temps dans mon monastère, lorsque le duc de Bourbon institua l'ordre de l'Espérance; on publia le tournoi, et j'appris que le prince de Bretagne blâmoit hautement ma conduite!.. Comment aurois-je négligé de me défendre? une plainte éclatante me fournissoit un heureux prétexte pour vous voir et vous parler!.... Je vous accusai publiquement, afin d'avoir le bonheur de vous absoudre!... Je vous vis à mes genoux... Ce jour solennel fut le plus beau de mon existence! Mais quelle fut ensuite ma situation! Nous avions lu mutuellement dans nos cœurs, nous étions libres l'un et l'autre, et par une erreur fatale, le sentiment si pur que vous m'inspiriez devoit vous paroître une passion adultère; et vous vous reprochiez, comme un crime, celui que vous éprouviez. Vous vouliez me fuir, il m'é-

toit permis de vous retenir, et je ne le pouvois sans me déshonorer à vos yeux : rien de réel ne nous séparoit, et nous étions condamnés à nous aimer sans espérance. Je redoutois et je désirois également que vous eussiez la force de combattre la passion que je partageois : je voulois jouir du bonheur de vous admirer, mais je craignois mortellement le triomphe de votre raison ; je souhaitois qu'elle résistât toujours à l'amour, et qu'elle n'obtînt jamais la victoire, et en même temps, je sentois toutes vos peines, j'en étois accablée!... Et toujours ainsi en contradiction avec moi-même, formant sans cesse des vœux opposés, je n'avois qu'une seule consolation, (mais qu'elle étoit puissante!) celle de pouvoir me livrer sans remords au penchant le plus doux, avec la certitude d'être aimée.

» Je ne négligeai aucun des moyens qui étoient en mon pouvoir pour recouvrer ma liberté. J'écrivis à Léodgard, pour le conjurer de me rendre ma parole ; je l'estimois assez peu, pour lui offrir, à cette condition, la donation entière de mes biens. Il me répondit que cette proposition étoit un outrage ; cette tentative et toutes les autres fu-

ront infructueuses. Je gardai donc ce secret terrible, que je n'avois révélé qu'au pieux Gérard, sous le sceau sacré de la confession, puisqu'à ce tribunal auguste, je n'avois pu lui laisser croire que j'eusse épousé Léodgard. Il blâma l'imprudence de mon serment, mais il convint que je devois en respecter la sainteté.

» Quelle fut ma joie, lorsque la guerre se rallumant de nouveau, vous volâtes à mon secours! Avec quel ravissement je me trouvai sous votre seule protection!... Que mon sort me parut beau! Je n'avois que vous pour défenseur et pour appui! J'étois fière de votre générosité; j'étois heureuse de m'enchaîner publiquement à vous par la reconnoissance, c'étoit un sentiment dont je pouvois vous parler. L'apparition de Léodgard troubla mon bonheur un instant; je ne sais quel fol espoir le ramenoit près de moi. Je m'en vengeai, en lui déclarant tout bas que je vous aimois, et que j'allois révéler le secret s'il ne s'éloignoit à l'instant de moi, et pour toujours. Il disparut; et depuis, il n'a jamais cherché à me revoir.

» Je ne vous peindrai point le bonheur dont j'ai joui dans les premiers temps que je

passai à la cour de votre père, vous l'avez goûté vous-même, et vous savez s'il est possible de le décrire! Invisibles l'un à l'autre, en nous taisant, en nous cachant, nous étions, chaque matin, guidés, instruits, rapprochés et réunis par l'amour. Commerce délicieux! intelligence céleste et mystérieuse de deux âmes pures qui, confondues ensemble n'avoient plus la faculté de former des désirs, des vœux et des projets à l'insu l'une de l'autre! Nous faisions mieux que nous deviner; nous n'avions qu'une même pensée, qu'un même sentiment. Quand je me disois: Je l'aime, je n'existe que pour lui, je goûtois le double plaisir de vous parler et de vous entendre; j'exprimois ce que je ressentois, ce que vous saviez, ce que vous partagiez. Qu'il m'étoit doux de connoître toute l'étendue de mon attachement pour vous! Avec quel délice je descendois dans mon cœur pour l'interroger! C'étoit aussi, pour moi, lire dans le vôtre!... Quelle sécurité parfaite accompagne un tel amour!... Peut-on craindre l'inconstance, quand elle ne sauroit s'offrir à la pensée que sous l'image d'un bouleversement surnaturel, impossible? Et quelle situation peut affliger véritablement, quand

on aime ainsi! Quel avenir peut effrayer quand on y voit l'amour et la fidélité!

» Hélas! j'étois loin de prévoir alors à quelle mortelle douleur j'allois être livrée! Ce fut peu de jours avant votre retour de l'armée, que je reçus de Léodgard un message qui me plongea dans le désespoir. Une lettre de lui m'apprenoit qu'il alloit devenir père.... Il me disoit que si cet événement découvroit son secret, le connétable, furieux, le déshériteroit et feroit casser son mariage; qu'il ne lui pardonneroit ni cette union clandestine, ni la longue dissimulation qui en aggravoit l'imprudence et le tort, et qu'alors, tout ce que j'avois fait pour lui et pour Isène, n'auroit servi qu'à les rendre plus infortunés l'un et l'autre. Il me demandoit de me retirer dans une profonde retraite pendant six semaines, et ensuite de ne point démentir, c'est-à-dire de confirmer, par mon silence, la fable qu'il avoit inventée et dont il me rendoit compte. Cette lettre renfermoit une copie de mon serment, et un billet d'Isène, qui ne contenoit que ces mots : *Prenez pitié de votre Isène et de son enfant.* Je le relus, ce funeste serment, et je frémis en prononçant ces paroles terribles : *Je jure de faire*

tous les sacrifices que Léodgard exigera pour son bonheur et sa tranquillité. Je versai des torrens de larmes; je répétois avec égarement : Que pensera Arthur!.... Et quand il me verra refuser de retourner avec Léodgard, et abandonner l'enfant dont il me croira la mère, que pensera-t-il?.... Ah! malgré toute la force d'une trompeuse évidence, si je pouvois le voir, si mes regards rencontroient les siens, il reconnoîtroit mon innocence, j'en suis sûre.... mais paroître un seul instant à ses yeux, inconséquente, vile et dénaturée, quel poids affreux d'ignominie!.... et comment le supporter sans être anéantie!.... Mon histoire finit ici, vous savez le reste; écartons le souvenir de cette époque de douleur, s'il est possible de l'oublier; du moins, nous n'avons plus le droit de nous plaindre des maux que nous avons soufferts.

Sophronie cessa de parler, pour jouir à son tour du bonheur d'écouter Arthur; mais la nuit s'avançant, força les deux amans à se séparer. Arthur, avant de se coucher, ôta le voile qui couvroit son bouclier. Sophronie vit le lendemain qu'il avoit effacé sa devise. Maintenant, lui dit-il, j'ai l'heureux

droit d'en prendre une autre, et sans *mystère*. Je ferai graver un nid de colombes sur mon écu, avec ces mots : *L'amour et la fidélité.*

Cependant Sophronie, profitant de la tendresse extrême que lui montroit le connétable, le conjura d'approuver l'union de Léodgard et d'Isène. Elle n'eut pas de peine à dissiper ses préventions contre Isène ; mais plus elle l'intéressoit en sa faveur, et plus il étoit irrité contre Léodgard. Touché du sort de cette jeune infortunée, tandis qu'elle étoit encore avec Léodgard, il avoit voulu lui donner un asile. Léodgard frémit à cette proposition ; car Isène étoit prête à devenir mère, et il calomnia son caractère et sa conduite, afin de détourner le connétable d'un dessein dont il avoit tant de raisons de redouter les conséquences. Il envoya secrètement Isène dans le château où Sophronie la trouva. Cette malheureuse épouse y mit au jour un enfant, qui lui fut enlevé au moment de sa naissance, pour être remis entre les mains de son père ; et, en même temps, la triste Isène reçut l'ordre de rester dans cette solitude dont, quelques mois après, les Français s'emparèrent. Lorsque Sophronie vit le con-

nétable s'attendrir sur la destinée de l'intéressante Isène, elle fut la chercher, et la conduisit aux pieds du connétable, qui la reçut dans ses bras. Arthur parut alors; il parla avec autant d'énergie que de sensibilité pour son frère d'armes, et le pardon du coupable Léodgard fut enfin accordé. On partit, on se rendit au camp du duc de Bretagne, où Sophronie fut accueillie avec enthousiasme. Le duc et la duchesse se hâtèrent de former une union qui comblait tous leurs vœux. Sophronie, conduite à l'autel par le connétable, reçut la foi de l'heureux Arthur. Ce fut le pieux Gérard qui leur donna la bénédiction nuptiale. Ce couple fortuné avoit éprouvé tout ce qui exalte l'amour, tout ce qui peut en prolonger la durée. Après s'être enivrés des plus douces illusions de la vie, ils connurent enfin tout le prix d'un bonheur plus solide. L'amour ne sauroit exister long-temps avec le repos absolu de l'imagination, et la parfaite tranquillité de l'âme; mais quand il fut véritable, tant d'autres sentimens délicieux se mêloient à son ivresse; le rapport des esprits et des cœurs, la confiance intime, l'estime réciproque, la sainte et fidèle amitié!.... Arthur et Sophronie, devenus époux,

n'attachoient plus le même prix aux jouissances délicates et mystérieuses qui avoient fait jadis tout l'enchantement de leurs amours. Au sein d'une paisible félicité, leurs cœurs s'y reposoient, exempts de trouble et d'émotion. Les inventions ingénieuses ne leur étoient plus utiles; l'invincible timidité, unie à la sécurité, la réserve craintive, toutes ces grâces fugitives de l'amour n'existoient plus pour eux; mais ils ne cessèrent jamais de se les rappeler avec attendrissement, et leur commerce, leur amitié, furent embellis, jusqu'au terme de leur carrière, par le charme délicieux d'un si doux souvenir.

L'ÉPOUSE

IMPERTINENTE PAR AIR.

NOUVELLE.

L'ÉPOUSE

IMPERTINENTE PAR AIR.

NOUVELLE.

Quand les mœurs sont en général très-pures, le vice non-seulement se cache, mais se déguise; et, pour ne pas choquer, ou pour réussir, il tâche de prendre les apparences de la vertu : mais lorsque la dépravation est à peu près au comble, on rougit souvent des sentimens honnêtes, et communément on les perd en les dissimulant. Le *Tartufe* appartenoit au siècle de Louis XIV; le *Vicieux par air* est un caractère extravagant, qui parut tout à coup dans le dix-huitième siècle, et qui peint mieux le temps où nous vivons, que ne pourroient faire les critiques les plus ingénieuses. L'hypocrite se transforme, et dans un sens il a raison; le vicieux par air se renie : le premier n'a point de principes; le second, plus coupable peut-être, trahit les siens : tous les deux sont également lâches, et de plus, le dernier est insensé et

ridicule. Il est guidé, non par un intérêt solide, mais par les motifs les plus puérils; il est scandaleux de sang-froid et pour plaire à ceux qu'il méprise. Ce caractère ne peut être bien tracé que par une plume plus énergique et plus habile que la mienne : je n'en peindrai qu'une nuance, et c'est assez pour moi.

Emilie et Mathilde étoient filles d'un homme de la cour, qui durant le règne de la terreur perdit la vie sur un échafaud. Les deux sœurs, à peine sorties de l'enfance, furent confinées dans une prison rigoureuse, et elles ne durent la vie qu'aux soins bienfaisans du jeune Merville, fils d'un négociant de Bordeaux. Merville, âgé de vingt-cinq ans, avoit une physionomie agréable, des manières douces et simples, de l'esprit et une âme sensible et généreuse. Il s'attacha passionnément à la jeune Emilie, l'aînée des deux sœurs, quoiqu'elle ne fût que dans sa quinzième année; mais respectant son malheur, sa jeunesse et son innocence, il renferma ses sentimens au fond de son âme, et il ne lui montra que l'amitié d'un frère. Après la mort du tyran sanguinaire de la France, les deux sœurs recouvrèrent leur

liberté; ces malheureuses orphelines, sans parens, sans amis, sans aucun moyen de subsister, trouvèrent dans l'attachement de Merville l'appui le plus utile. Il leur procura un asile honorable chez une de ses parentes: c'étoit la veuve d'un agent de change; elle se nommoit madame Miller; sans être riche, elle jouissoit d'une aisance honnête, et elle n'avoit qu'un fils unique de l'âge à peu près de Merville. Dumond (c'étoit le nom de ce jeune homme) n'avoit ni la douceur de caractère, ni l'esprit de son cousin; ses manières étoient gauches et rustiques : cependant il n'étoit pas méchant; il avoit même un fonds de bonté et de sensibilité. Emilie et Mathilde restèrent chez madame Miller jusqu'à l'heureuse révolution du 18 brumaire 1800. Alors revint en France un oncle des deux sœurs; il s'appeloit Darnal, frère de la mère de ces jeunes orphelines : il n'étoit point noble; il avoit eu jadis une grande fortune, il en retrouva encore quelques foibles débris, et lorsqu'il eut arrangé ses affaires, il prit ses nièces chez lui. Emilie, beaucoup plus jolie que sa sœur, étoit celle qu'il aimoit le mieux: Emilie touchoit à sa vingtième année; elle avoit une figure charmante, une âme sen-

sible et reconnoissante, et le caractère le plus aimable. Interrogée par son oncle, elle lui avoua ingénument qu'elle aimoit Merville, le généreux Merville, son unique protecteur durant sa longue infortune, son bienfaiteur et celui de sa sœur. Eh bien! dit Darnal, avant la révolution, on voyoit sans cesse des filles de qualité épouser des roturiers; ce qu'elles faisoient jadis pour un vil intérêt d'argent, vous le ferez par sentiment et par reconnoissance, et dans un temps où toutes les distinctions de naissance et de rang sont abolies. D'ailleurs, Merville est un honnête homme; il a quinze mille livres de rente; c'est une fortune aujourd'hui pour vous, mon Emilie; ainsi j'approuve votre choix. Peu de jours après, Merville, au comble de ses vœux, reçut la main d'Emilie. Mathilde, encouragée par le mariage de sa sœur, confia à son oncle que la bonne madame Miller, qui avoit pris pour elle une tendresse de mère, désiroit avec passion qu'elle épousât son fils. Mais, dit Darnal, ce Dumond est bien laid. Pas trop, mon oncle, reprit Mathilde. — Il a l'air d'un sot. — Je vous assure, mon oncle, qu'il est rempli de bon sens, et qu'il a beaucoup de mérite.

— Je le crois humoriste et brutal. — Oh! point du tout, il a un excellent caractère. — Mon enfant, vous ne l'aimez pas? — Pardonnez-moi, mon oncle. — Quoi! d'amour? — Cela n'est pas nécessaire. — Non, pourvu que vous ne perdiez jamais cette sage opinion. — Oh! mon oncle, je vous promets de la conserver toujours. — Eh bien! j'y consens; vous pouvez le dire à madame Miller. Mathilde épousa Dumond trois semaines après le mariage de sa sœur, et elle fut demeurer avec son mari chez madame Miller. Emilie et son mari s'établirent dans une jolie petite maison que possédoit Merville à la Chaussée d'Antin. Ils ne se piquèrent point d'étaler du luxe; ils conformèrent leurs dépenses, non à la mode, mais à leur fortune; l'intérieur de la maison, arrangé avec élégance, n'offrit point l'assemblage curieux de ces bois rares, plus chers que la dorure; on n'y vit point cette hypocrite simplicité plus ruineuse qu'un faste éclatant, mais tout y montroit le goût, l'ordre et la sagesse.

Les deux époux vécurent là, pendant six mois, dans la plus douce union. Au bout de ce temps, les émigrés rentrant en foule, plu-

sieurs parens d'Emilie arrivèrent des pays étrangers. Ils coururent tous avec empressement chez elle et chez Mathilde; et, dans ces premiers momens, la *mésalliance*, loin d'être reprochée, fut extrêmement approuvée. Tous les fugitifs, quels que soient leur naissance et leur orgueil, sont d'une affabilité parfaite en revenant à Paris après une longue absence. Avant la radiation de la liste fatale, on a besoin de tout le monde; les gens même du caractère le plus noble et le plus généreux, dans cette situation, sont naturellement disposés à renoncer à leur fierté pour reconquérir un état ou une patrie; tous les anciens préjugés sont assoupis, on est d'une bonhomie qui gagne tous les cœurs. Merville, obligeant et sensible, fut enchanté de ses nouveaux cousins; les filles du comte de***, le petit-fils du duc de C***, le jeune Mélidor, avoient une grâce pour lui, et lui montroient une amitié dont il étoit si touché! Il employoit pour eux son crédit, ses amis; il contribua beaucoup, par son zèle, aux succès de leurs réclamations: les parens d'Emilie lui témoignèrent leur reconnoissance en venant assidûment dîner ou souper chez lui, et même ils lui amenèrent plusieurs

personnes de leurs amis, et toutes de l'ancienne classe de la noblesse. La société d'Emilie, qui n'avoit jusqu'alors été composée que de son oncle et de la famille de madame Miller, se trouva bientôt aussi nombreuse que brillante; on entraîna Emilie dans le grand monde, on lui donna en secret quelques conseils sur des usages qu'elle ignoroit, et sur son ton, que l'on trouva un peu rouillé : Elmire, une de ses cousines, se chargea de la former. Elle lui apprit d'abord à se bien mettre et à se *draper*. Emilie ne savoit pas se *dessiner;* elle montra même à cet égard beaucoup de répugnance; on se moqua de sa pudeur bourgeoise. Voulez-vous donc, lui dit-on en riant, ressembler à madame Miller? Ce trait, lancé gaiement contre la bonne madame Miller, ne fit que trop d'impression sur l'esprit d'Emilie. Cette femme respectable, qu'elle avoit aimée et révérée jusqu'à ce moment, lui parut tout à coup ridicule. Il faut avouer aussi que l'excellente madame Miller avoit des manières très-vulgaires, une confiance imperturbable, et souvent des façons de parler extrêmement triviales, surtout lorsqu'elle étoit en gaieté. C'étoit une grosse femme naturellement rieuse, aimant

à conter ; familière, parce qu'elle étoit bienveillante ; ne s'intimidant de rien, parce qu'elle n'avoit nulle espèce de prétention, et qu'elle ne craignoit ni ne comprenoit la moquerie. Le rire et le sourire, quels qu'ils fussent, n'étoient jamais pour elle que l'expression de la joie ; une épigramme n'étoit qu'une plaisanterie ; si l'on avoit des caprices, elle supposoit qu'on étoit malade, elle prévenoit le prétexte dont on couvre l'humeur. Vous souffrez, disoit-elle ; n'avez-vous pas mal à la tête ? et elle offroit de l'eau de Cologne. Si on la brusquoit, elle étoit loin de se fâcher, car elle s'inquiétoit avec attendrissement. Madame Miller n'auroit pu conserver cet heureux caractère, si elle eût vécu dans le grand monde ; et telle est cette société si élégante, si raffinée, qu'une bonté si parfaite ne peut s'y montrer sans paroître souverainement ridicule. Quand madame Miller arrivoit chez Emilie, si cette dernière étoit seule, elle la recevoit toujours avec la même tendresse ; mais si elle avoit du monde, sa présence l'embarrassoit ; madame Miller ne pouvoit se mêler de la conversation sans l'inquiéter ou sans la faire souffrir. Emilie lui répondoit brièvement ou avec sécheresse,

pour terminer l'entretien ; souvent même elle feignoit de ne pas l'entendre, et se hâtoit de parler aux autres, afin de les empêcher de fixer leur attention sur la pauvre madame Miller, qui plus d'une fois fut consignée à la porte d'Emilie. Merville l'apprit avec autant d'étonnement que de chagrin : il s'en plaignit vivement. Emilie répondit qu'il étoit impossible que madame Miller, avec son ton et ses manières, pût se plaire au milieu de sa famille. S'il est ainsi, reprit Merville, j'y suis donc déplacé moi-même? Emilie voulut bien rassurer son mari à cet égard ; cependant elle ne trouva que trop de justesse dans cette réflexion, qui plus d'une fois déjà s'étoit confusément offerte à son esprit. Les cousines d'Emilie, acquérant tous les jours plus d'ascendant sur elle, lui témoignèrent enfin combien elles la plaignoient d'avoir fait un tel mariage. Mais je suis heureuse, dit Emilie. — Cela est impossible, reprit Elmire. Pour votre sœur, à la bonne heure : entre nous, elle a si peu d'esprit et de goût, qu'elle peut fort bien s'accoutumer à la société de sa belle-mère et de son mari. Mais vous, vous!... avec la figure et les agrémens que vous avez, quel mariage

vous auriez pu faire!.... Et quand on vous voit avec ces gens-là, c'est une chose qui paroît si étrange!.... Comme ce ton-là, ces tournures-là doivent vous être insupportables!.... Ici Emilie, un peu choquée, fit avec émotion l'éloge des vertus de son mari. — Ah! oui, reprit Elmire, c'est une honnête créature, un bien bon homme; mais vous avez trop de supériorité sur lui, vous avez trop de tact pour ne pas le voir tel qu'il est à tous les yeux. En effet, dit Emilie, séduite par toutes ces louanges, en effet, je le vois sans illusion.... Pauvre petite!.... repartit Elmire, en la regardant avec l'air du monde le plus attendri, et en lui serrant la main.... Emilie, voyant son amie si touchée, le fut elle-même. On l'assuroit si positivement qu'elle étoit fort à plaindre, qu'elle commença de ce moment à le croire. Elle soupira, et garda le silence. Enfin, reprit Elmire d'un ton sentencieux, c'est votre mari; ce titre impose de grands devoirs.... — Je les remplirai tous. — Sans doute; mais tâchez donc du moins qu'il ne vous appelle pas *ma bonne amie*, et dites-lui qu'il est absolument hors d'usage de tutoyer sa femme devant le monde. Quelques jours après cet entretien,

le jeune et brillant Mélidor arrivant un soir chez Emilie, qu'il trouva seule, lui dit en entrant : Savez-vous, ma cousine, que j'ai pensé me battre tout à l'heure?—Bon Dieu! et pourquoi? — Pour vous. — Comment? — M'ordonnez-vous de vous le dire? — Assurément. — C'étoit chez madame de*** : elle m'a demandé de vos nouvelles; là-dessus on s'est mis à parler de vous, de votre grâce, du charme de vos manières, de vos malheurs, et tout à coup Bréval a prétendu que vous vous étiez mariée *par choix et par amour.* Je vous répète ses propres expressions.... *Par amour!* reprit Emilie en rougissant, et avec un sourire dédaigneux; quelle folie!..... Et qu'a-t-on dit à cela? — On a ri. Mais moi, je me suis mis en colère, dans une véritable colère.... Au reste, j'ai découvert le fond de tout ceci.... C'est une méchanceté de Morphise; c'est elle qui a composé ce *roman*, dont Bréval n'est que *l'éditeur*.... Morphise vous hait; elle seroit si heureuse, si elle pouvoit parvenir à vous donner un ridicule..... — Je me suis mariée par un motif beaucoup plus intéressant que l'amour, la reconnoissance... — Ah! la reconnoissance! Fort bien; cela se conçoit : mais véritablement *la pas-*

sion !.... Cet entretien faisoit souffrir Emilie; elle venoit de nier la vérité, et de désavouer ses sentimens; elle n'étoit pas sans trouble et sans quelques remords. Pour calmer un peu l'agitation de sa conscience, elle détailla toutes les obligations qu'elle avoit à Merville; et ce fut non-seulement avec feu, mais avec exagération. On lui permettoit la reconnoissance.... Mélidor l'écouta avec distraction, répondit froidement, et l'on parla d'autre chose.

Bien persuadée que, si elle montroit sa tendresse pour Merville, elle se couvriroit de ridicule, Emilie voulut se persuader qu'elle s'étoit abusée elle-même sur ses sentimens; elle compara l'extérieur de Merville à celui des jeunes gens à la mode, et elle trouva qu'il manquoit de grâce, d'aisance, qu'il n'avoit point de légèreté dans la conversation; elle se dit que, puisqu'il étoit moins aimable que tous les hommes de sa société, il étoit impossible qu'elle eût de l'inclination pour lui; elle en conclut qu'elle avoit pris *l'estime* pour le penchant: et cette seule idée suffiroit pour dissiper l'amour, ou du moins pour l'affoiblir. Cette nouvelle manière de penser ne devoit pas rendre Emilie aimable pour

son mari. Elle perdoit un bonheur intérieur qu'elle avoit su goûter, elle ne pouvoit s'empêcher de le regretter. Cependant, quoiqu'elle n'eût plus la même égalité d'humeur, elle étoit encore douce, obligeante et tendre avec son mari, lorsqu'elle se trouvoit tête à tête avec lui; mais dans le monde, elle devenoit absolument une autre personne; craignant pour elle, et par intérêt même pour Merville, qu'il ne dît une chose déplacée, ou qu'il ne fît une gaucherie, elle éprouvoit un malaise inexprimable; elle ne s'occupoit que du soin de l'empêcher de parler ou d'agir; elle lui coupoit brusquement la parole, ou elle lui montroit une froideur presque dédaigneuse, afin de l'éloigner d'elle; elle aimoit mieux le fâcher que le voir exposé à la moquerie des autres; elle frémissoit lorsqu'il avoit avec elle *l'air bourgeois* de la cordialité, ou qu'il lui parloit avec cette familiarité de *mauvais ton*, qui montre à tous les yeux la confiance et l'intimité. Merville, avec une extrême sensibilité et beaucoup d'esprit, étoit timide; il sentoit lui-même qu'il avoit peu l'usage du monde; enfin il adoroit sa femme; il la voyoit si recherchée, si admirée, que tant de succès lui inspiroit pour elle une extrême défé-

rence ; comptant parfaitement sur ses sentimens, lorsqu'elle le traitoit avec si peu d'égards, il comprenoit seulement qu'il avoit manqué à quelque usage, il se taisoit ou se retiroit. Cette société, composée d'anciens nobles, lui en imposoit extrêmement ; il étoit subjugué d'un côté, embarrassé de l'autre ; cette situation pénible lui donnoit une mine étonnée, un maintien contraint et farouche, qui le rendoient en effet très-déplacé au milieu de toutes ces personnes si animées, si brillantes et si parfaitement à leur aise. On pensa, avec assez de vraisemblance, que Merville étoit un sot. Emilie n'en dissuada pas, afin d'entretenir l'opinion qu'on avoit de sa prodigieuse supériorité sur lui, et même elle finit par le croire elle-même. La patience, la douceur et la modestie de Merville achevèrent de lui ôter le reste de considération qu'elle avoit pour lui. Elmire lui demanda de lui amener deux ou trois personnes qui désiroient faire connoissance avec elle, et qui étoient dans ce moment particulièrement à la mode ; on forma le projet de leur donner à déjeuner, avec l'élite de la société, et il fut décidé qu'on choisiroit un jour où Merville iroit dîner

chez madame Miller ; ce qui fut exécuté. Merville, qui n'aimoit ni les nouvelles connoissances, ni les déjeuners à l'anglaise, fut charmé qu'on eût choisi pour cette partie le jour de la semaine qu'il consacroit à madame Miller. Il partit à midi, en annonçant qu'il ne reviendroit qu'à six heures, comptant bien qu'il ne trouveroit plus personne. La société, qui devoit se rendre chez Emilie à une heure, n'arriva qu'à trois. Le déjeuner fut très-gai ; tout le monde y fut aimable : Emilie y fut charmante, et s'embellit encore de ses succès ; jamais on ne l'avoit vue si agréable, si piquante ; elle fit oublier l'heure, et elle s'en inquiéta, lorsqu'elle vit approcher celle qui devoit ramener son mari..... Tout à coup Emilie pâlit et frissonne..... Elle entendoit dans l'antichambre la voix haute et sonore de madame Miller !..... Au moment même, la porte s'ouvre, et suivie de Mathilde et de Merville, madame Miller paroît donnant le bras à Dumond. Quelle apparition ! quel coup de foudre pour Emilie au milieu de la société la plus élégante de Paris !... Madame Miller, essoufflée, crottée, suant à grosses gouttes, s'avance gaiement avec sa confiance ordinaire, en riant et contant de la porte et à tue-tête

ce qu'elle appeloit *sa mésaventure*..... Elle avoit voulu à toute force, après le dîner, venir s'informer des nouvelles d'Emilie, certaine qu'elle ne se portoit pas bien, puisqu'elle étoit restée *au logis* sans son mari..... Ils avoient tous les quatre pris un fiacre qui venoit de casser dans la rue voisine; il avoit fallu faire le reste du chemin à pied; et *puissante* comme je suis, ajouta madame Miller, c'est encore une *bonne trotte* pour moi..... Pendant ce récit, que rien ne put interrompre, Emilie fut deux ou trois fois au moment de s'évanouir; madame Miller la trouva pâle, ce qui par bonheur modéra sa gaieté; mais elle la gronda doucement de *dîner* ainsi avec des *drogues*; on lui répondit que c'étoit déjeuner, ce qui attira de sa part de nouvelles dissertations sur le régime: elle assura qu'un *bon pot au feu* étoit bien préférable à une bouilloire remplie d'eau chaude, et qu'au vrai, le thé n'étoit salutaire que dans les indigestions. Emilie étoit véritablement au supplice; pour Mathilde, quoiqu'elle eût toute la grâce et tout le bon goût qu'on admiroit dans sa sœur, elle conservoit une sérénité parfaite, et n'avoit pas l'air de remarquer le moins du

monde les petits travers qui causoient tant de trouble à la pauvre Emilie. Quand sa belle-mère lui adressoit la parole, elle lui répondoit avec tant de simplicité, de douceur et de respect, elle montroit pour elle tant d'attachement et de vénération, qu'elle déjouoit et désarmoit la moquerie. Cette profonde estime dont elle étoit pénétrée avoit quelque chose de communicatif. Il faut bien, se disoit-on, que cette madame Miller, malgré sa tournure étrange, ait des qualités admirables, puisque sa belle-fille la respecte et l'aime autant. Emilie, dans cette occasion, comparée à sa sœur, parut avoir bien de la politesse et de la puérilité, et lorsqu'on fut sorti de chez elle, les femmes surtout, sous prétexte de la plaindre, se moquèrent beaucoup plus de son trouble et de sa confusion, que du mauvais ton de madame Miller.

Le soir Emilie se trouva seule avec Mathilde, et il lui fut impossible de ne pas éclater. Comment, lui dit-elle, n'avez-vous pas empêché madame Miller de venir chez moi? vous saviez que j'avois du monde; quel plaisir trouvez-vous à la voir tourner en ridicule? —J'aurois mieux aimé qu'elle fut restée chez

elle, je n'ai pu la retenir. Cependant je ne conçois pas l'état où je vous ai vue.... — J'avoue que je ne puis supporter de voir les gens que j'aime s'exposer aux moqueries des personnes les plus distinguées de la société.... — Si l'on attaquoit leur caractère ou leur réputation, je vous comprendrois; mais pour des choses aussi frivoles.... — Ah! ces choses-là sont si importantes aux yeux des gens du monde!.... — Doivent-elles l'être aux vôtres? D'ailleurs, si vous y attachez un si grand prix, pourquoi les faire remarquer davantage par votre confusion? pourquoi dans ces occasions, si fâcheuses pour vous, condamner vous-même vos amis en montrant un tel embarras, en rougissant d'eux, en les abandonnant à la risée publique, au lieu de les soutenir, de les relever par des témoignages de respect et d'amour qui, de la part des proches parens, donnent toujours de ceux qui les reçoivent une opinion si favorable? — Pouvez-vous n'être pas déconcertée en voyant une belle-mère que vous aimez, si inférieure à toutes les femmes que l'on rencontre dans le monde? — Si inférieure! y pensez-vous Émilie? bien loin d'avoir cette idée, je suis profondément péné-

trée de sa *supériorité* sur toutes ces femmes si bien mises et de si bon air qui composent votre société.... Je suis fière de ma belle-mère, je m'enorgueillis de sa vie sans tache, de son caractère irréprochable, de sa générosité, de sa bonté parfaite, des bienfaits dont elle nous a comblées, et qui doivent donner tant d'estime pour elle....—Ah! je ne les ai point oubliés; j'aime à les détailler à qui veut m'entendre.... — Eh bien! alors pouvez-vous rougir de cette femme généreuse et sensible, qui dans notre détresse nous reçut à bras ouverts, nous adopta l'une et l'autre, nous prodigua tous les soins d'une mère, et nous donna l'exemple de toutes les vertus?.... Pour vous consoler de l'effet désagréable qu'elle peut produire sur des gens légers et malins, qui ne la voient qu'en passant, songez qu'elle sera constamment admirée par toutes les personnes estimables qui vivront avec elle; enfin soyez sûre que vous vous honorerez vous-même, en paroissant l'apprécier ce qu'elle vaut, et qu'alors on n'aura pas l'impertinence de se moquer devant vous de son ton et de ses manières, ou de vous parler d'elle peu convenablement.

Cette conversation auroit produit l'effet le plus salutaire sur l'esprit et sur le cœur d'Émilie, si à la foiblesse de laisser voir combien sa nouvelle famille lui causoit d'embarras et de honte, elle n'avoit pas joint le tort de s'arroger une excessive supériorité sur son mari, et la folie de s'en enorgueillir. Cependant Émilie, répandue dans le plus grand monde, faisoit une dépense ruineuse que Merville étoit hors d'état de soutenir; il fit à ce sujet des représentations si raisonnables, qu'Émilie n'hésita point à lui promettre de retrancher absolument les déjeuners et les dîners qu'elle donnoit à ses amis; mais elle se trouva à ce sujet dans un grand embarras, car pour excuser un peu son mariage et pour ajouter à sa considération, elle n'avoit pas manqué de dire que Merville étoit fort riche; elle ne vouloit pas avouer le contraire, et elle se détermina à sacrifier le caractère de son mari à cette puérile vanité; elle laissa entendre à ses amis qu'il étoit avare et jaloux; on l'assura qu'on s'en étoit bien aperçu, et l'on s'attendrit plus que jamais sur le sort d'Émilie. Les femmes légères de ce siècle ont des prétentions extraordinaires qui semblent contradictoires, et

qu'elles savent concilier avec un art admirable : toujours actives, se livrant avec ardeur à la dissipation, elles n'aiment que *le repos et la solitude;* c'est qu'elles sont *entraînées*, qu'elles agissent par habitude, par complaisance. Voulant porter en tous lieux la joie et la gaieté, elles vantent sans cesse le charme de la *mélancolie* qui forme toujours le fond de leur caractère (mais il est reçu que les personnes *mélancoliques* ont de fréquens accès de gaieté, et que même elles sont plus rieuses que les autres) : leur *sensibilité* est *passionnée*, inconcevable, et elles sont incapables de soigner des malades, d'assister des mourans, de consoler des affligés, parce qu'elles ne peuvent supporter le spectacle déchirant de l'infortune et de la souffrance; enfin elles veulent exciter à la fois l'admiration, l'envie et la pitié; vives et brillantes dans les cercles, elles sont plaintives dans les entretiens particuliers, et toujours gémissantes dans leurs confidences. L'épouse dévoile *dans le sein de l'amitié* les défauts et les torts de son mari : ces récits touchans sont rarement fidèles; mais l'exagération n'est-elle pas permise à la sensibilité? La jeune fille se plaint en secret de sa

mère, en assurant qu'elle ne l'en aime pas moins; *piété filiale* qui rend plus odieuse encore la mère injuste ou tyrannique. Toutes les femmes aujourd'hui ont un goût singulier pour le rôle intéressant de *victime*, elles en font un moyen de séduction; d'ailleurs, après toutes ces plaintes, si l'on se sépare d'un mari, si l'on néglige une mère, on est sans doute moins blâmée du public: voilà l'unique utilité de cette conduite. En connoît-on bien tous les inconvéniens funestes? On faisoit autrefois des calculs différens; les secrets de ménage n'étoient alors ni trahis ni divulgés; on se persuadoit que les femmes, pour leur propre gloire, pour l'intérêt de leur famille, devoient employer tous leurs soins à faire estimer et respecter les auteurs de leurs jours et leurs époux: car on pensoit que le dernier degré de la corruption et de l'absurdité, est de nuire à la réputation de ses protecteurs et de noircir ceux qu'on doit révérer.

Mathilde adoptoit sans effort ces mœurs gothiques; guidée par une âme élevée, unie à l'esprit le plus juste, loin de se plaindre des brutalités d'un mari grossier, fantasque, rempli d'humeur et dépourvu d'esprit, elle

étoit parvenue à persuader à toutes les personnes de sa connoissance que Dumond étoit un homme de mérite, d'un excellent caractère. Dumond, par bonheur, étoit taciturne et silencieux, Mathilde en faisoit un *penseur;* selon elle, son manque d'usage et ses impolitesses n'étoient que des distractions; Dumond, se taisant toujours dans le monde, parce qu'il n'avoit rien à dire, passoit, grâce à Mathilde, pour un profond observateur; on citoit même de lui des mots spirituels et piquans; on les tenoit de Mathilde, et comment les révoquer en doute? Qui pouvoit imaginer de nos jours qu'une femme n'emploie son esprit et son adresse qu'à faire valoir son mari?... Dumond, accueilli dans la société avec considération, fut étonné de ses succès; il comprit qu'il les devoit à sa femme, il lui en sut gré; la douceur et la prudence de Mathilde, la perfection de sa conduite achevèrent de le toucher; il ne devint pas aimable, mais il perdit beaucoup de sa rusticité, et il prit pour Mathilde une confiance et un attachement qui ne se démentirent jamais. Tandis que l'aimable et sage Mathilde ennoblissoit sa jeunesse de toute la considération de l'âge

mûr, et se préparoit un si doux avenir, Emilie, livrée toute entière à la société la plus frivole, croyoit n'avoir rien à se reprocher, parce qu'elle conservoit des mœurs pures; tous les jours plus impertinente en public avec son mari, elle le traitoit si légèrement, et souvent même avec un dédain si choquant, que Merville enfin se fâcha. Cette révolte trop tardive ne servit qu'à lui donner, aux yeux des amis d'Emilie, des torts de plus et de nouveaux ridicules; toute la société déclama contre le pauvre mari, et il fut décidé et reconnu que Merville étoit un homme aussi borné que malussade et d'un caractère insupportable.

Les deux sœurs étoient mariées depuis deux ans, lorsque Darnal, leur oncle, obtint une grande place extrêmement lucrative; il voulut alors prendre chez lui Emilie, sa nièce favorite, charmé de la rapprocher de lui, mais très-fâché d'être obligé de loger aussi Merville, qu'il avoit pris en aversion depuis qu'Emilie ne montroit plus de tendresse pour lui. Emilie faisoit avec grâce les honneurs d'une grande maison; Emilie, adorée de son oncle, et plus accueillie que jamais dans le monde, ne mit plus de bornes

à son impertinence avec Merville. Ce dernier, poussé à bout, osa parler en maître irrité; Emilie jeta les hauts cris, se plaignit à son oncle, lui peignit Merville comme une espèce de monstre, afin d'empêcher Darnal d'avoir une explication avec Merville, et d'écouter sa justification; ainsi, pour conserver tout son crédit, elle acheva de perdre son mari dans l'esprit de Darnal. De ce moment, l'aigreur devint extrême entre les deux époux, il y eut des scènes continuelles. Néanmoins Emilie, au fond du cœur, aimoit encore Merville; souvent elle sentoit ses torts et les réparoit (mais tête à tête) avec une extrême sensibilité. Merville avoit une grande passion. Emilie du moins ne lui donnoit pas le plus léger sujet de jalousie; elle étoit irréprochable sous ce rapport, et l'amour, sur tout le reste, a tant d'indulgence!... Malheureusement Emilie connoissoit tout son empire; elle n'étoit ni assez raisonnable, ni assez généreuse pour n'en pas abuser.

Merville ne remarquoit que trop l'espèce d'éloignement que Darnal avoit pour lui; mais se flattant d'obtenir, par le crédit de Darnal, quelque grâce importante, il comp-

toit recouvrer, de cette manière, son indépendance. Un de ses amis vint un matin l'avertir qu'une place considérable étoit vacante; aussitôt Merville conjura Emilie de parler sans délai à son oncle, afin de l'engager à faire des démarches nécessaires. Emilie le promit, et Merville sortit pour aller faire, de son côté, quelques sollicitations relatives à cette affaire. Emilie étoit priée à *un thé*, l'heure indiquée venoit de sonner; cependant, quoique avec beaucoup de regret et même d'humeur, elle consentit à voir son oncle avant de sortir; mais en faisant cet effort de raison, elle étoit bien décidée à ne dire qu'un mot à Darnal, et à ne s'arrêter chez lui qu'un demi-quart d'heure; elle se rendit à son appartement, on lui dit que Darnal étoit enfermé avec son homme d'affaires, et qu'il ne pourroit la recevoir que dans une heure. A ces mots, Emilie regarde à sa montre: Il est tard, dit-elle, je ne puis attendre, je parlerai à mon oncle ce soir, qu'on fasse avancer ma voiture. On obéit; Emilie part et vole chez Elmire; après le thé, on la retint à dîner. Elmire avoit sa loge à la Comédie-Française; on donnoit une tragédie nouvelle; Emilie s'y laisse en-

traîner. La pièce étoit mortellement ennuyeuse. Emilie, au troisième acte, se leva : Il faut, dit-elle, sacrifier ses plaisirs à ses devoirs, je veux parler ce soir à mon oncle ; il s'agit d'une affaire très-importante pour M. Merville..... On admira les principes et la raison d'Emilie, qui ne rentra chez son oncle qu'à neuf heures du soir. Darnal n'y étoit pas; cinq quarts d'heure après le départ d'Emilie, il avoit reçu la visite de Mathilde, et il étoit sorti avec elle. Emilie fut bien embarrassée lorsque Merville, supposant qu'elle avoit vu Darnal, la questionna sur ce qu'il avoit répondu. Merville, profondément blessé, soupira, sans se permettre un seul reproche; Emilie, repentante et touchée, se promit de parler à son oncle avant de se coucher ; et avec toute la chaleur et tout le zèle imaginables. Darnal rentra sur les dix heures; on se mit à table, et, après le souper, Emilie emmena son oncle dans un cabinet, pour le solliciter sans témoins; mais aussitôt qu'elle eut expliqué ce qu'elle désiroit, Darnal l'interrompant : Il n'est plus temps, dit-il. — Comment? — Non : j'ai couru toute la journée pour cette affaire; elle est faite, j'ai obtenu la place.... — Et

pour qui? — Pour votre beau-frère. — Pour M. Dumond? — Mon Dieu, oui. A peine ce matin étiez-vous sortie, que votre sœur est arrivée, et non-seulement elle m'a demandé d'agir sur-le-champ pour son mari, mais, d'autorité, elle m'a emmené dans sa voiture, m'a fait faire toutes les démarches nécessaires, n'a jamais voulu me quitter (c'est une femme étonnante pour l'activité quand il s'agit de son mari); il a fallu dîner chez elle, ensuite nous avons recommencé nos courses; je n'ai pu me dépêtrer d'elle que lorsque tout a été fini, conclu..... Assurément, je vous aime mille fois plus que Mathilde: je ne suis pas fâché d'avoir assuré la fortune de votre sœur, mais si j'en pouvois faire autant pour vous, mon Emilie, je serois le plus heureux des hommes. — Ah! mon oncle, comment, de vous-même, en cette occasion, n'avez-vous pas pensé à M. Merville?..... — Eh! mon enfant, si j'eusse demandé cette belle place pour lui, on se seroit moqué de moi.... — Mais pourquoi donc? — Il ne faut pas se flatter là-dessus; Merville a une telle réputation d'incapacité, de sottise et d'extravagance, qu'il n'obtiendra jamais rien. — Qui donc a pu le

calomnier ainsi ? — Il n'est pas question de *calomnie ;* les sots n'ont point de détracteurs..... ce sont vos amis et les miens, c'est toute notre société qui le voit ainsi. — Merville est le plus honnête des hommes..... — Je n'attaque point sa probité, mais c'est un fou..... Il vous rend si malheureuse, il est si jaloux, si intraitable, d'une avarice si sordide, d'une humeur si bizarre, il est si borné... — Quels sont les méchans qui l'ont ainsi perdu dans votre esprit ? — Encore une fois il n'a point d'ennemis. Ne me suffit-il pas, pour le juger, de voir la manière dont vous vivez ensemble, cette aigreur, ces disputes éternelles !... Vous, si douce, si obligeante, quel tort avez-vous avec lui ? Il est évident que, pour sortir ainsi de votre caractère, il faut qu'il vous soit véritablement insupportable. Enfin, rappelez-vous toutes les plaintes qui vous sont échappées..... — Jamais je n'ai dit qu'il fût *borné*, qu'il fût extravagant.... — Vous ne vous êtes pas servie de ces expressions, mais vous m'avez dit cent fois l'équivalent..... Convenez-en : c'est un vilain homme..... — Oh ! non, mon cher oncle, il a d'admirables qualités..... et M. Dumond, dont vous avez fait la fortune ; n'est

qu'un imbécile..... — Non pas, non pas : Dumond a des formes très-désagréables, mais c'est un travailleur, qui s'enferme tous les jours quatre heures dans son cabinet..... — Oui, pour y dormir.... — Ne croyez donc pas cela, c'est un homme sage, instruit, réfléchi..... — C'est ma sœur qui le dit. — On la croit, c'est tout ce qu'il faut pour obtenir des places. A ces mots, Emilie confondue, atterrée, quitta son oncle. Outrée de dépit, accablée de chagrin, elle entrevoyoit enfin l'inconséquence et la folie de sa conduite.... Mais comment annoncer cette nouvelle à Merville?... Pour se tirer d'embarras, et pour dissimuler sa honte, elle imagina de prévenir Merville et de lui faire une scène; elle lui reprocha avec emportement de n'avoir point cherché à se faire des amis. Mais, reprit Merville, à quoi sont bons les vôtres, s'ils vous refusent de me servir? — Vous aviez le plus grand intérêt à gagner l'amitié de mon oncle. — Qu'avez-vous fait pour me la procurer, et pouvois-je l'obtenir malgré vous? — Jamais vous n'avez cherché à lui plaire.... — Vous m'en ôtez tous les moyens; et d'ailleurs Dumond lui plaît-il? Dumond peut-il plaire?.... — Il a beaucoup d'amis.

— Tous ceux de sa femme, qui n'a que des liaisons utiles, honorables. — Trouvez-vous les miennes répréhensibles? — Non, mais elles sont beaucoup trop frivoles. — Ma sœur a de l'ambition, et moi je n'en ai point. — Dédaignez donc aussi le luxe, ne faites plus de dettes, renoncez à ce faste qui nous ruine, consentez à passer huit mois de l'année dans une petite terre à cinquante lieues de Paris, et alors je serai satisfait de la médiocrité de notre fortune : je ne désirois l'augmenter que pour vous.

A ces derniers reproches, Emilie garda le silence; et qu'auroit-elle pu répondre? Quelques larmes mouillèrent ses paupières, et toutes ses réflexions aggravèrent ses regrets et sa douleur.

Mathilde et Dumond changèrent de logement; ils louèrent une maison plus spacieuse et plus belle que celle de madame Miller, mais ils ne voulurent point se séparer de cette vertueuse femme, qui les suivit dans leur nouvelle demeure. Elle ne fut point reléguée dans un appartement reculé de ce grand hôtel, elle fit avec sa belle-fille les honneurs de la maison, et sa bonhomie lui gagna tous les cœurs. L'élégance et la grâce de Ma-

thilde donnoient un prix inestimable à l'espèce de culte qu'elle rendoit à madame Miller ; chacun, pour plaire aux maîtres de la maison, se piqua d'aimer *la bonne mère*, si révérée de ses enfans; s'occuper d'elle, devint une espèce de mode; et il eût été du plus mauvais goût de se permettre l'apparence d'une moquerie sur cette femme, que l'amour filial et la reconnoissance rendoient si intéressante et si respectable. Sur la fin de l'hiver de cette même année, Merville crut pouvoir renouveler ses sollicitations avec plus de succès, pour une place très-inférieure à celle que Dumond avoit obtenue; il se décida à parler lui-même à Darnal, pour lui demander son appui. Lorsque Merville entra dans le cabinet de Darnal, ce dernier étoit assis devant son bureau, et, sans quitter la plume qu'il tenoit, il invita Merville à lui dire ce qu'il désiroit; mais ce fut de ce ton peu obligeant qui annonce qu'on ne veut accorder qu'une audience de quelques minutes. Merville, déconcerté, expliqua rapidement, et en balbutiant, son affaire. Eh quoi! s'écria Darnal, encore!..... Comment, monsieur, reprit Merville, que vous ai-je donc déjà demandé? Parbleu! répondit Darnal, ne viens-je pas

d'obtenir une place pour Dumond?.... Plus on fait, et plus il faut en faire; cela est aussi trop indiscret. Je vous déclare que je ne veux plus user mon crédit et fatiguer mes amis.... d'ailleurs, on est mal disposé pour vous. Votre conduite..... — Ma conduite, monsieur!..... — Dumond rend ma nièce heureuse; j'ai dû m'intéresser à lui; mais vous, monsieur..... — Emilie se plaint-elle? — Non, mais j'ai des yeux. — Et que voyez-vous? — Le plus mauvais ménage de Paris; j'en suis excédé, il faut que cela finisse. — Vous croyez bien, monsieur, qu'après cet entretien je ne coucherai pas ce soir dans votre maison? — Ecoutez, parlons sans détour. Vous aimez l'argent, je suis riche, Emilie m'est chère, nous pouvons prendre des arrangemens qui nous rendroient tous heureux. — Je ne vous entends point. — Reprenez tout votre bien, je me charge entièrement du sort d'Emilie, je vous offre cinquante mille francs pour l'arrangement de vos affaires, et consentez au divorce. A ce mot affreux, le malheureux Merville pâlit, il resta quelques instans immobile; ensuite, sans répliquer un seul mot, il tourna brusquement le dos à Darnal, et il sortit précipitamment du cabinet et de la

maison. Il ne rentra point pour dîner, le soir on l'attendit vainement à souper. Emilie s'étonna, Darnal n'étoit pas sans inquiétude; les gens même qui ont le moins de principes, éprouvent un malaise qui ressemble au remords, lorsqu'ils ont fait sans fruit une proposition malhonnête. A minuit Emilie reçut de Merville un billet qui contenoit ces mots :

« Votre oncle m'a proposé le *divorce*, et c'est vous sans doute qui l'avez fait parler!... Mes principes ne me permettent pas de céder à vos vœux, mais vous ne me reverrez jamais. Je vous abandonne la moitié de ma fortune; mon notaire vous remettra l'acte de donation. »

Grand Dieu! s'écria Emilie en fondant en larmes, moi demander le divorce! ô Merville! as-tu pu le croire? le divorce! ah! quand je ne t'aimerois pas, cette idée me feroit horreur!... mais tu vas me connoître, tu me rendras justice. A ces mots, elle courut chez son oncle, elle lui montra le billet de Merville, et l'accabla des plus sanglans reproches; elle lui répéta avec toute la véhémence de la vérité, qu'elle révéroit, qu'elle chérissoit Merville, et que rien dans le

monde ne pourroit l'engager non-seulement à divorcer, mais à se séparer de lui. Darnal, confondu, fit des réflexions assez sensées sur l'inconséquence des femmes. Emilie se hâta de le quitter pour aller écrire à Merville, elle envoya sa lettre chez Dumond; Merville n'y étoit pas. Emilie, accablée d'inquiétudes, se jeta sur son lit, et au point du jour elle sortit pour aller elle-même chercher son mari dans tous les lieux où elle espéra pouvoir le trouver; mais toutes ses recherches furent inutiles. Alors elle imagina que Merville étoit en Champagne dans sa terre; elle y envoya un courrier, qui revint au bout de quatre jours, et lui dit qu'on n'avoit point entendu parler de Merville. Emilie, désespérée, fit encore beaucoup d'autres démarches qui furent toutes infructueuses. Quinze jours s'écoulèrent dans ces cruelles anxiétés; au bout de ce temps, Emilie reçut par la poste une lettre de Merville, datée de Brest, et à bord d'un vaisseau; Merville disoit à sa femme un dernier adieu, il partoit comme volontaire avec nos braves guerriers, il alloit à Saint-Domingue, pour y combattre les nègres révoltés... Emilie ne s'évanouit point, ne versa pas une larme. On se trouve un courage surnaturel

quand on prend une noble et grande résolution. Infortuné! dit-elle, tu pars et tu me crois coupable!... ah! je le suis en effet, j'ai sacrifié mon bonheur à la vanité la plus puérile; mes yeux sont ouverts; ô Merville! je te suivrai, tu connoîtras mon cœur et j'obtiendrai mon pardon. Aussitôt Emilie ordonne à ses gens de tout préparer pour son départ, elle écrit à sa sœur pour l'instruire de son dessein; elle passe chez son oncle, et lui donne la lettre de Merville. Darval la lit avec quelque émotion: Eh bien! dit-il, ce trait de courage lui fera honneur; il acquerra de la gloire, nous lui écrirons, il reviendra..... Non, mon oncle, reprit Emilie, je ferai mieux que lui écrire,... — Quoi donc? — J'irai le rejoindre.... — Le rejoindre!... — Je pars cette nuit, je m'embarquerai.... — Y pensez-vous, Emilie? vous exposer aux dangers d'une navigation, pour aller dans un pays livré aux horreurs de la guerre la plus meurtrière et la plus barbare, et dans un climat dangereux, dévasté déjà par des maladies contagieuses!... — Ne sait-on pas qu'une femme, sans avoir de faute à réparer, peut donner ce noble exemple de courage? et moi!.... — Votre conduite a toujours été

pure. — Suffit-il de conserver des mœurs pour n'avoir rien à se reprocher? Suis-je innocente, quand Merville désespéré va chercher tant de périls pour me fuir et pour me laisser une odieuse liberté?... Séduite par de faux airs, j'ai pu risquer de perdre son amour; mais son estime m'est plus chère mille fois que la vie, rien ne me coûtera pour la regagner. — Mais pourrez-vous supporter tant de fatigues?... — Et pourrois-je ici supporter à la fois l'inquiétude et les remords! Darnal fit encore mille objections, Emilie répondit toujours avec la même fermeté. L'arrivée de Mathilde interrompit cet entretien; Mathilde se jeta dans les bras de sa sœur en pleurant et en applaudissant à sa courageuse résolution; elle lui dit qu'elle avoit obtenu de Dumond la permission de l'accompagner jusqu'au port de mer, et de ne la quitter qu'au moment où elle s'embarqueroit. Darnal voulut encore faire des représentations, on ne l'écouta point: Laissez-la partir, dit Mathilde, tous les cœurs généreux feront des vœux pour elle; cette seule action ennoblira sa vie, et lui donnera l'unique célébrité qui puisse honorer une femme: va, chère sœur, poursuivit-elle, ne crains ni les mers, ni les

tempêtes, ni les horreurs de la guerre; le suprême protecteur de la vertu veillera sur toi, il te guidera, il te fera retrouver ton époux, il te ramenera dans ta patrie, et plus digne encore d'être aimée, tu feras les délices et la gloire de ta famille.

Darnal étoit l'homme du monde le moins susceptible d'enthousiasme; cependant, en accusant les deux sœurs d'extravagance, il ne put s'empêcher de laisser voir l'attendrissement que lui causoit cette scène : malgré tout ce qu'il put dire, les deux sœurs partirent la nuit même. Emilie, arrivée au port, attendit pendant plus de quinze jours un vent favorable; enfin elle se sépara de sa sœur, elle s'embarqua, et, après la plus heureuse navigation, elle arriva à Saint-Domingue. Mais que devint-elle, lorsqu'elle apprit que Merville, s'étant déjà trouvé à trois affaires dans lesquelles il avoit montré le plus brillant courage, avoit reçu plusieurs blessures que les chirurgiens jugeoient mortelles! La malheureuse Emilie se fit conduire dans la maison de son mari; elle le trouva à l'extrémité, et depuis trois jours sans connoissance : il étoit dans un délire continuel.... Emilie ne pouvant craindre l'effet que pro-

duiroit sur lui sa vue inopinée : du moins, dit-elle, je mourrai près de lui!.... et elle entra dans sa chambre. Merville la regarda sans la reconnoître et même sans la voir; mais il prononçoit son nom presque à chaque minute..... Emilie, pâle, anéantie, s'assit au pied de son lit, et resta immobile jusqu'au moment où les chirurgiens vinrent visiter les plaies du malade : elle aida à les panser, ne fit point de questions, et se remit ensuite à sa première place. Une garde malade s'approcha d'elle pour l'inviter à se coucher : *Jamais*, répondit Emilie; elle lui fit signe de la main de s'éloigner. La garde alluma la lampe de nuit et se retira dans la chambre voisine.

Merville, depuis une heure, ne s'agitoit plus, ne parloit plus; il avoit les yeux fermés, mais on l'entendoit respirer. Infortuné! dit Emilie, c'est moi qui t'assassine!.... Je ne fus point infidèle, je ne me séparai point de toi, je t'aimai toujours, j'ai conservé ma réputation, et cependant je suis la plus coupable de toutes les femmes, je suis la cause de ta mort!.... Sont-ce donc des penchans séducteurs, des passions violentes qui produisirent ce crime irréparable? non. Je n'im-

niolai mon bonheur et ton repos qu'à des frivolités ridicules!.... Voilà donc où peuvent conduire les petitesses de la vanité!.... O le plus noble, le plus généreux des hommes, j'ai rougi de toi!.... toi dont je connoissois l'âme, toi dont le courage et les exploits viennent d'honorer ta patrie, j'ai rougi de toi!.... L'importance que j'attachois à de puériles conventions, à l'usage, à la mode, à l'élégance, ont pu pervertir à ce point mon jugement et mon cœur!.... Oui, j'aime à m'humilier profondément dans ces momens affreux, je veux me rappeler ce qui nous a désunis, ce qui nous a perdus; c'est te venger, c'est me punir autant que je le puis!... Mon bienfaiteur, mon vertueux ami, mon époux, j'ai rougi de toi!.... oh! par quels tourmens j'expie enfin cette inconcevable et funeste démence!... Comme elle disoit ces mots, Merville en gémissant, prononça le nom d'*Emilie*.... Il ouvrit les yeux, et regardant Emilie en tressaillant, il mit ses deux mains sur son visage, en disant d'une voix étouffée: O chère et cruelle image, tu me poursuivras donc jusqu'au fond de la tombe! Emilie frémit, elle crut qu'il étoit toujours en délire; mais elle imagina que, par une

réminiscence confuse et par un mouvement machinal, sa vue le frappoit et l'agitoit; dans cette pensée, elle se cacha derrière le rideau du lit. Aussitôt qu'il fit jour, le chirurgien arriva; il fut agréablement surpris en voyant que Merville avoit repris sa connoissance. Dès que le transport au cerveau vous a quitté, dit-il, vous êtes sauvé. A ces paroles si chères, Emilie éperdue, transportée, vint se jeter aux pieds du chirurgien. Ah! s'écria Merville, je suis encore dans le délire, je vois toujours cet objet qui m'obsède!... Non, non, dit Emilie, ce n'est point une illusion, c'est ta femme, c'est Emilie!.... Ah! vois ses larmes, son repentir, son amour, et tu ne pourras plus la méconnoître! La joie est rarement funeste, celle qu'éprouva Merville acheva de le rendre à la vie; ses blessures, pansées par Emilie, se cicatrisèrent bientôt. On lui défendit de parler et de faire la moindre question pendant plusieurs jours; mais pouvoit-il avoir besoin d'explication? il voyoit Emilie, Emilie avoit passé les mers pour le rejoindre!..... Lorsque Merville fut convalescent, Emilie, en convenant de tous ses torts, en implorant le pardon de fautes si bien réparées, se plaignit doucement que

Merville eût pu croire qu'elle eût désiré le divorce. Merville répondit qu'il avoit pensé que Darnal, en cette occasion, avoit agi sans son aveu positif, mais avec la certitude qu'Emilie, au fond de l'âme, soupiroit après l'indépendance : d'ailleurs, ajouta Merville, après la scène qui s'étoit passée entre votre oncle et moi, je ne pouvois rester chez lui ; je sentois combien vous auriez de peine à quitter une maison si brillante, pour reprendre votre premier genre de vie. Je ne connoissois pas toute la grandeur d'âme, toute la sensibilité de mon Emilie, et je m'expatriai pour lui rendre la liberté qu'elle paroissoit regretter.

Merville et sa femme restèrent près de deux ans à Saint-Domingue : dans cet espace de temps, Merville se couvrit de gloire. Il revint en France avec sa fidèle compagne ; ils furent reçus avec transport par leurs parens. Emilie reparut dans le monde avec cet éclat si doux que la vertu touchante répand sur la jeunesse et la beauté. Merville, ayant acquis l'heureuse confiance que donnent la gloire et la certitude d'être aimé, fut à tous les yeux un autre homme ; on rendit justice à son mérite, il obtint une place honorable.

Émilie ne rompit point avec d'anciennes liaisons qui n'avoient plus rien de dangereux pour elle, mais elle ne donna sa confiance qu'à ses véritables amies, l'aimable Mathilde et la bonne madame Miller. Elle est devenue la plus heureuse des femmes, rien ne manque à son bonheur; elle est mère, et elle se promet bien de conter un jour son histoire à sa fille, afin de la convaincre que le travers le plus ridicule, le plus extravagant, ainsi que le plus funeste que puisse avoir une femme, est d'affoiblir par sa conduite la considération de son mari, et de le traiter en public avec *impertinence*, ou seulement avec l'air de l'insouciance et de la légèreté.

LE

SAPHIR MERVEILLEUX,

OU

LE TALISMAN DU BONHEUR,

CONTE ORIENTAL.

LE

SAPHIR MERVEILLEUX,

OU

LE TALISMAN DU BONHEUR,

CONTE ORIENTAL

Dans la ville de Bagdad, sous le règne du vertueux calife Mostanger, fils du célèbre Aaron-al-Raschid, vivoit Aladin, le plus riche marchand de l'Asie; il faisoit un commerce de pierreries et de bijoux. Un jour, deux heures avant le coucher du soleil, une dame, d'une taille haute et majestueuse, et couverte d'un long et superbe voile de cachemire, entra dans la boutique d'Aladin; elle

* Un Polonais, M. le comte de Walicki, possède une superbe collection de pierres précieuses, dans laquelle se trouve un beau saphir qui a la singulière propriété de perdre, à la lumière, sa couleur bleue, et de devenir une améthyste du violet le plus pur et le plus éclatant. Ce phénomène a donné l'idée du conte qu'on va lire.

étoit suivie de quatre esclaves magnifiquement vêtus. Elle annonça d'abord qu'elle vouloit vendre un très-beau saphir qu'elle possédoit; c'étoit une bague dont Aladin fut si charmé, qu'il consentit à en donner deux cents pièces d'or, qu'il compta sur-le-champ, et qu'il remit à la dame; ensuite il prit le saphir, le replaça dans son petit étui qu'il referma, et il le posa sous un cadre de glace dans sa boutique. Après ce marché conclu, la dame marchanda plusieurs pierreries d'un grand prix, qu'elle fit mettre à part, en disant qu'avant de retourner dans sa maison, elle avoit une visite à faire dans la même rue, mais qu'elle reviendroit sous une heure payer et reprendre les diamans qu'elle avoit choisis. Elle revint un quart d'heure après, au jour tout-à-fait tombant, et Aladin fut étrangement surpris de voir à sa suite, au lieu des esclaves qui l'avoient escortée la première fois, cinq ou six hommes de justice qui se précipitèrent brusquement dans sa boutique; il demanda l'explication d'un procédé si extraordinaire, et la dame, prenant la parole, l'accusa hardiment de lui avoir volé une bague de pierreries. Comment, malheureuse! s'écria le marchand,

Je le jure, répondit la dame, tu m'as indignement volée. — Mais comment? — Tout à l'heure j'entrai seule dans ta boutique, je te dis que je voulois vendre une belle bague, je la tirai de ma ceinture, elle étoit enfermée dans son étui, et comme j'allois te la montrer, tu m'as arraché l'étui; épouvantée de cette violence, j'ai pris la fuite. Heureusement que l'étui est fermé par un ressort dont je sais seule le secret.... — Il est vrai, reprit le marchand, je m'en suis aperçu après le départ de cette misérable femme, quand j'ai voulu regarder encore la bague que je lui ai achetée deux cents pièces d'or; mais, comme cette femme m'avoit dit qu'elle reviendroit ce soir même, j'ai voulu l'attendre, au lieu de forcer le ressort de l'étui. — Ainsi donc, dit la dame, tu prétends avoir vu la bague?... — Assurément, l'aurois-je achetée sans la voir? — Non, sans doute, et ces paroles serviront à ta propre condamnation. Qu'on apporte de la lumière. On obéit, et les esclaves d'Aladin apportent quatre flambeaux qu'ils posent sur le comptoir. Où est la bague? dit la dame inconnue. La voici, répondit le marchand, en la remettant entre les mains d'un des hommes de justice. Eh

bien ! reprit la dame en s'adressant au marchand, puisque tu as vu cette bague, nomme-nous la pierre précieuse qu'elle porte ! C'est un saphir, dit Aladin, et du plus beau bleu que j'aie jamais vu. Vous l'entendez, s'écria la dame, il dit au hasard que c'est un saphir ; et moi je déclare que c'est une superbe améthyste, du violet le plus pur et le plus décidé ; tenez, regardez tous. En disant ces paroles, elle prend l'écrin, l'ouvre, et montre en effet une bague d'améthyste. Aladin, stupéfait, reste immobile et confondu. Les gens de justice, sans hésiter, le condamnent, et veulent le mener chez le cadi ; la dame s'y oppose, en disant qu'elle se contente de la restitution de sa bague, qu'on lui remit. Les gens de justice s'en vont, la dame les laisse passer et reste dans la boutique ; elle se trouve un moment seule avec Aladin, et ce dernier, outré de rage, veut se jeter sur elle ; alors elle recule, et relevant son voile, elle montre son visage, en disant d'une voix terrible : *Reconnois Aboukar...* A cette voix d'homme, à l'aspect de ce visage, Aladin tressaille, pâlit, chancelle, et tombe évanoui sur le plancher. La prétendue dame, qui étoit en effet Aboukar

déguisé, baisse son voile, et sort précipitamment.

Aboukar rentra dans sa maison qu'il n'occupoit que depuis peu de jours, sous le nom supposé de *Sadi ;* cette maison étoit située dans le quartier d'Aladin. Aboukar se dépouille de son travestissement, mais pour en reprendre un autre. Il étoit beau, il n'avoit pas atteint sa trentième année, et il s'habilla en vieillard ; il peignit ses sourcils, se sillonna le visage avec une couleur rembrunie ; il mit une longue barbe blanche, s'appliqua un emplâtre sur l'œil gauche ; ensuite prenant un bâton, sur lequel il s'appuya en se courbant, il sortit à minuit, et fut dans un café fameux de la ville, où, durant les grandes chaleurs de l'été, plusieurs négocians alloient, suivant l'usage du pays, passer une partie de la nuit à boire du café, du sorbet, à prendre de l'opium, à fumer, et à se promener dans un délicieux jardin. Aboukar savoit qu'il y trouveroit *Nader*, un riche vieillard retiré du commerce. En effet, le premier objet qui frappa ses regards, en entrant dans le café, ce fut Nader, assis à l'écart devant une petite table, et fumant silencieusement une longue pipe de nacre, d'ivoire

et d'agate, et remplie d'herbes odoriférantes. Aboukar fut s'asseoir à côté de lui, et fixa sur lui l'attention du vieillard, en tirant de sa poche une pipe magnifique, ornée de rubis, de diamans et d'émeraudes; Nader prit une grande considération pour le possesseur d'une telle pipe, et quoiqu'il fût naturellement taciturne et dédaigneux, il entra sur-le-champ en conversation avec lui. Aboukar lui conta qu'il venoit de Damas, dans l'espoir de vendre au calife de superbes pierreries qu'il avoit apportées avec lui. Je vais, ajouta-t-il, vous en montrer un échantillon. Tenez, poursuivit-il, en lui montrant sa bague merveilleuse, connoissez-vous une améthyste comparable à celle-ci ? Nader convint qu'il n'avoit jamais vu d'améthyste aussi belle, et d'un éclat aussi éblouissant; il éprouva le désir le plus vif de l'acquérir : il avoit cent pièces d'or sur lui, il les offrit. Aboukar les accepta, et lui donna la bague, que Nader mit aussitôt à son doigt. Une demi-heure après, ils se promenèrent dans le jardin, et sur les trois heures du matin Aboukar remarquant que le jour alloit bientôt poindre, engagea Nader à sortir du café, et lui proposa de l'accompagner jusqu'à sa

maison, parce que c'étoit son chemin pour se rendre à la sienne; Nader accepta cette proposition. Ils sortirent ensemble; et comme ils marchoient très-lentement, ils n'avoient encore parcouru que deux rues, lorsqu'Aboukar, apercevant les premiers rayons du jour, se jeta brusquement sur Nader, lui arracha du doigt sa bague qu'il remit dans son étui et dans sa poche. Au moment même, Nader criant au voleur, plusieurs personnes accoururent; Aboukar et le vieillard s'accusant réciproquement de vol, les curieux qui s'étoient attroupés autour d'eux, crièrent tous qu'il falloit les conduire chez le cadi; Nader et Aboukar répondirent qu'ils ne demandoient pas mieux, et ils y furent l'un et l'autre volontairement; il faisoit grand jour. Il fallut attendre que le cadi, qu'on avoit réveillé, fût habillé: il vint enfin; il interrogea d'abord Nader, qui conta la chose comme elle s'étoit passée; ensuite Aboukar prit la parole, et dit qu'il falloit que ce vieillard fût en démence pour faire un conte si facile à démentir: Il est vrai, poursuivit-il, que j'ai causé avec lui dans ce café, et que je lui ai dit que j'avois dans ma poche une fort belle pierre précieuse; il ne m'a point demandé à

la voir, et nous avons parlé tout de suite d'autre chose; mais quand nous avons été dans la rue, il m'a questionné sur cette bague, et me demandant de quelle espèce de pierre elle étoit faite; pour toute réponse, je l'ai tirée de ma poche, renfermée dans son étui, pour la lui montrer. Aussitôt ce vieillard s'est jeté sur moi pour me l'arracher, et voyant qu'il n'en pouvoit venir à bout, il s'est mis à crier au voleur, en quoi je l'ai secondé de mon mieux ....Cet homme est fou, interrompit Nader, de soutenir que je n'ai même pas vu la bague, je vais le confondre d'un mot; la pierre précieuse que je lui ai achetée cent pièces d'or, et qu'il m'a volée, est une améthyste unique pour la beauté; qu'il la montre à l'instant. Volontiers, dit Aboukar, et l'on verra ton imposture, car cette bague que tu voulois m'arracher, sans la connoître, est un saphir. En prononçant ces mots, Aboukar tire de l'étui un superbe saphir, et le cadi, se retournant avec indignation vers Nader: Te voilà convaincu, lui dit-il, d'une action infâme; je te condamne à payer une amende de soixante pièces d'or à cet honnête vieillard. Non, seigneur, reprit Aboukar, il me suffit d'avoir pu con-

server ma bague. Le cadi loua beaucoup la générosité d'Aboukar, qui s'inclina profondément et sortit. Nader, transporté de fureur, et l'accusant de magie, le suivit; le pauvre Nader avoit perdu la tête, il marchoit sur la trace d'Aboukar, en l'accablant d'injures; ils entrèrent tous les deux dans une petite rue étroite et déserte, et tout à coup Aboukar s'arrêtant, ôta son emplâtre et sa barbe postiche, et se retournant vers Nader qui s'avançoit d'un air menaçant, il fut à sa rencontre, en lui disant d'un ton foudroyant: *Reconnois Aboukar.* Nader, pétrifié, le regarde fixement en s'appuyant sur la muraille; ses forces l'abandonnent, il glisse, et tombe sans connoissance sur le pavé. Aboukar remet promptement sa barbe et son emplâtre. Il appelle du secours, une porte s'ouvre, un esclave paroît, Aboukar lui donne une pièce d'or, en l'exhortant à secourir un vieillard qui vient de s'évanouir. L'esclave s'approche de Nader, Aboukar s'éloigne, continue son chemin et rentre dans sa maison.

Aboukar, après une absence de cinq ans, se retrouvoit à Bagdad, lieu de sa naissance; il y vivoit inconnu sous le nom de *Sadi*, et les esclaves qu'il avoit amenés de Damas

ne le connoissoient que sous ce nom supposé. Possesseur d'une grande fortune, il avoit loué une belle maison, dont le premier étage formoit un vaste magasin qu'il avoit rempli des plus riches étoffes des Indes. Parmi les esclaves nouvelles qu'il avoit achetées, il en étoit une qui fixoit particulièrement son attention. Fatime, on l'appeloit ainsi, n'étoit plus d'âge à faire naître l'amour; mais elle avoit des talens agréables, une grande gaieté, et cette confiance, cette aisance dans les manières, cette finesse de tact et d'observation qui laisse communément aux femmes spirituelles le souvenir (si vif encore à quarante-cinq ans) des succès brillans de la jeunesse. On voyoit, surtout, au maintien de Fatime qu'elle avoit jadis été jolie; elle n'avoit plus le don de charmer, mais elle en avoit l'expérience, et c'est encore une grâce, quand des prétentions ridicules ne s'y joignent pas.

Aboukar causoit avec plaisir tous les soirs avec elle; l'ayant questionnée sur les belles personnes de la ville, Fatime lui avoit vanté avec enthousiasme la beauté ravissante de Zourréa, la plus belle personne de Bagdad, après la princesse Néphélie, fille du

calife. Aboukar, montrant un grand désir de connoître Zournéa, Fatime se chargea de l'amener chez lui, sous prétexte de lui faire voir le plus beau magasin d'étoffes de Bagdad. Zournéa est libre, ajouta Fatime; quoiqu'elle n'ait que vingt-deux ans, elle a été mariée; mais elle a divorcé, et maintenant elle est maîtresse absolue de toutes ses actions, et je vous promets qu'elle viendra ici dès demain. Cette promesse satisfit tellement Aboukar, qu'il donna sur-le-champ à Fatime, une jolie pièce d'étoffe et une chaîne d'or. En vérité, seigneur, dit Fatime, vous êtes généreux comme Aboukar. Ces mots firent tressaillir Aboukar qui ne s'attendoit pas à cet éloge si peu suspect. Quel est donc cet Aboukar? demanda-t-il. Ah! seigneur, répondit Fatime, c'étoit un jeune homme dont je ne sais que trop confusément l'histoire, mais personne n'ignore dans Bagdad qu'il a péri d'une manière tragique, et qu'il étoit beau, sensible, et si libéral que sa générosité a passé en proverbe. Ce discours émut si vivement Aboukar, que, craignant de se trahir, il rompit cet entretien. Le lendemain, Fatime qui connoissoit un peu Zournéa, fut la trouver, lui

vanta son maître *Sadi*, lui parla de sa magnificence, de ses richesses, et lui inspira une curiosité si ardente, que, sans différer, Zournéa se rendit chez Aboukar. Après avoir admiré son magasin, elle monta dans les appartemens qu'elle trouva du meilleur goût; on lui servit une élégante collation, mais Aboukar ne parut point. Zournéa s'en plaignit. Est-il vrai qu'il soit aussi jeune? demanda-t-elle à Fatime. Tous ses esclaves, répondit Fatime, assurent qu'il n'a que vingt-neuf ans, et sa figure charmante est plus jeune encore que son âge. — Et il est aimable? — Plein de grâce, d'esprit et de bonté. — Doit-il se fixer à Bagdad? — Oui, son intention est de s'y marier. — Veut-il une femme riche? — Non, il la veut belle comme.... devinez. A ces mots, Zournéa sourit; elle rêva un moment, ensuite elle se leva et redescendit dans le magasin. Elle y choisit deux belles pièces d'étoffes, on les mit à part. Fatime lui en montra deux beaucoup plus riches encore; Zournéa les admira, et aussitôt on les mit avec les deux autres, en lui disant que Sadi espéroit qu'elle daigneroit accepter ces quatre pièces d'étoffes. Zournéa fit quelque résistance; mais les étoffes furent re-

mises à ses esclaves qui les emportèrent. Le jour suivant, Fatime se rendit de bonne heure chez la belle Zournéa, et lui déclara que Sadi, caché dans un cabinet, l'avoit vue la veille, et qu'il étoit décidé à l'épouser, si elle vouloit se soumettre à une épreuve qui pourroit lui paroître extravagante et bizarre... Je n'aime pas *les épreuves*, répondit Zournéa; cependant, voyons, de quoi s'agit-il? De la chose du monde la plus singulière, reprit Fatime en riant, et je n'y ai pas la moindre foi. Sadi prétend avoir un talisman qui préserve de la tromperie des femmes..... A ces mots, Zournéa éclata de rire. Ce talisman-là, dit-elle, seroit en effet merveilleux!..... mais pour en faire l'essai, il faut qu'il attende qu'il soit marié? — Point du tout, parce que ce talisman découvre infailliblement si une femme a été infidèle ou parjure. — Et comment cela? — C'est une bague de saphir, qui, mise au doigt d'une femme coupable, change de couleur au bout de deux heures, et devient une améthyste. — Quel conte! crois-tu cela? — Pas du tout; mais Sadi en est persuadé. — T'a-t-il dit qu'il en ait fait l'épreuve? — Il m'a conté qu'il avoit ainsi éprouvé deux femmes, et que la

pierre ne changea point de couleur. — Eh bien ! ces deux femmes, à son avis, étoient donc parfaitement vertueuses ? — Il n'en doute pas. — Et pourquoi ne les a-t-il pas épousées ? — C'est qu'elles étoient, par malheur, horriblement laides. On ne peut pas tout avoir. — Il te conte tout cela sérieusement ? — Avec une gravité charmante. Ne pensez-vous pas que cet aimable Sadi sera un excellent mari ? — Un mari parfait. Me voilà décidée. Dis-lui que ma conscience est trop pure pour que je puisse craindre son talisman, et que je me soumets à l'épreuve. — Dans ce cas, il faut vous rendre chez lui, deux heures avant la fin du jour. — J'y serai. — Adieu ; je vais le combler de joie. — Cela est charmant. Ecoute, Fatime, n'oublie pas de lui protester que j'ai la plus grande foi à la vertu de ce talisman. — Oh ! cela va sans dire ; je l'assurerai que vous êtes crédule comme un enfant. — Oui ; les hommes aiment tant que nous soyons crédules !... — Ils ont leurs raisons ; mais de notre côté, cela n'est-il pas réciproque ? A ces mots, Fatime sortit et retourna chez Aboukar, où l'on prépara tout pour recevoir la belle Zournéa. Cette dernière, désirant passionnément devenir l'é-

pouse du jeune et magnifique Sadi, fut exacte au rendez-vous. On la fit entrer dans un charmant salon, orné de vases superbes, pleins de fleurs odoriférantes ; on servit devant elle une table couverte de corbeilles d'or, d'un travail admirable, et contenant les fruits les plus rares. Fatime reçut Zournéa ; et lui présentant la bague de saphir : Voilà, lui dit-elle, le talisman ; mettez-le à votre doigt, et dans deux heures, je le porterai à mon maître, pour qu'il examine s'il n'a point subi la fatale métamorphose ; car il faut que vous sachiez que si cette pierre devient violette, elle gardera cette couleur sept à huit heures, même en l'ôtant du doigt de la personne coupable. Zournéa mit gravement la bague à son doigt sans répondre. Elle n'osoit se moquer, dans la crainte d'être entendue, imaginant que peut-être le possesseur du talisman étoit caché dans une pièce voisine. Sa réserve fit deviner sa pensée à Fatime, qui la mit à son aise en lui protestant que Sadi étoit enfermé à l'autre extrémité de la maison. Alors la conversation devint extrêmement gaie, et les deux heures s'écoulèrent si agréablement que la nuit seule fit apercevoir à Zournéa que le

moment de *l'épreuve* étoit arrivé. Voilà, dit-elle, l'instant décisif. Demandons de la lumière. N'avez-vous point de mauvais pressentiment? reprit Fatime en riant; la pierre sera-t-elle toujours bleue? Oui, oui, répondit Zournéa sur le même ton, j'ose en répondre. Nous allons triompher, dit Fatime, et le mariage le plus heureux, le plus brillant, sera la récompense d'une vertu à l'épreuve d'un si redoutable enchantement. Comme elle disoit ces mots, des esclaves noirs entrent dans le cabinet, et posent sur la table quatre grandes girandoles. Zournéa se lève lestement, et, s'approchant des lumières avec Fatime, elle regarde le saphir transformé en améthyste. Zournéa tressaille et frémit, ainsi que Fatime, elle se frotte les yeux, regarde encore, et saisie d'étonnement, pénétrée d'effroi, elle retombe éperdue sur le sopha. Fatime reste immobile et debout devant elle.... Après un moment de silence, elle prend la main tremblante de Zournéa, et considérant la bague: Rien n'est plus vrai, dit-elle, ce n'est plus un saphir, c'est une améthyste!.... O Fatime! reprit Zournéa d'une voix languissante, connois-tu ce prodige inouï?.... — Qui pourroit conce-

voir un prodige! Maudit soit l'enchanteur, implacable ennemi de notre sexe, qui a fait ce vilain talisman! c'étoit sûrement un méchant homme et un sot : voilà un art merveilleux bien employé!.... On n'éclairera les hommes à nos dépens, qu'en leur ôtant les plus douces illusions, en les privant de l'amour et du bonheur.... — Mais, Fatime, que ferons-nous? — Il faut que je lui reporte sa bague, et quand il verra cette odieuse améthyste.... — Si nous la brisions.... si nous disions qu'elle est perdue? — Ne devineroit-il pas la vérité? et de plus, il seroit furieux!... — Quel parti prendrons-nous? — Quand vous soutiendrez que la bague a tort, vous jugez bien qu'il n'en croiroit rien. Il vaut mieux faire quelque petit aveu.... — Oui, j'en conviens, j'ai quelque chose à me reprocher.... — Demandez à lui parler.... Faites-lui l'aveu de quelque foiblesse bien excusable.... le talisman ne vous démentira pas, il n'accuse qu'en gros, nous avons la ressource des détails.... — Tu as raison. Obtiens seulement qu'il m'écoute. — D'ailleurs, seroit-il inexorable pour une faute commise avant de le connoître?.... car n'avouez qu'une seule faute.... — *L'erreur d'un moment*.... — C'est

cela.... et je parie que vous aviez quinze ans tout au plus?.... — Je sortois à peine de l'enfance, et cet égarement fut causé par mon innocence.... — Je m'en doutois; mais souvenez-vous qu'il faut avoir été *infidèle* ou *parjure*. — J'arrangerai cela. Par ignorance, je m'engageai à quatorze ans, sans savoir ce que je promettois.... — A merveille, avec cela un ton naïf, des larmes.... il faudra des larmes! — Ne crains rien, je suis si sensible!.... — Allons, vous me ranimez. Vous ne le dissuaderez pas tout-à-fait, mais vous le séduirez. Il sera beau de remporter une telle victoire en dépit du talisman. L'enchantement le plus invincible n'est-il pas celui de la beauté?.... Dans ce moment, un esclave vint dire à Fatime que son maître la demandoit. Zournéa, en soupirant, donna la funeste bague, et Fatime se rendit dans l'appartement d'Aboukar. Fatime désiroit vivement que la noce eût lieu; elle aimoit les fêtes, et elle comptoit sur la reconnoissance de Zournéa; ainsi, elle employa toute son adresse à représenter Zournéa sous les traits les plus intéressans, et elle conjura Aboukar de lui accorder un moment d'entretien. Aboukar l'écouta tranquillement, reprit sa

bague, et dit : Allez supplier Zournéa, de ma part, de retourner chez elle; mais assurez-la que demain matin elle aura de mes nouvelles : ces derniers mots donnèrent quelque espoir à Fatime. Elle s'acquitta de sa commission, et Zournéa quitta la maison d'Aboukar avec autant de regret que d'inquiétude. Aboukar possédoit, outre une grande quantité de pierres précieuses, un rang de perles de la plus grande beauté. Ces perles, parfaites par leur grosseur et par leur forme, avoient l'agréable singularité d'être couleur de rose, et toutes exactement de la même nuance *. Aboukar, le lendemain de grand matin, appela Fatime, lui remit ces perles, et lui ordonna de les porter, de sa part, à Zournéa, avec un petit billet cacheté. Fatime ne douta point que ce superbe collier ne fût le présent de noce, et elle pensa aussi que le billet contenoit la déclaration d'amour. Elle partit précipitamment. Arrivée chez Zournéa, et seule avec elle, Fatime d'abord lui donna le collier d'un air triom-

* On a vu dans la belle collection de feu madame de Bandeville, un rang de perles fines de cette couleur, et un autre rang de perles bleues. On ignore ce que sont devenues ces précieuses perles.

phant; mais à peine Zournéa eut-elle jeté les yeux sur ces perles couleur de rose, qu'elle pâlit et devint tremblante; elle les considéra en silence, quelques larmes s'échappèrent de ses paupières.... et elle tomba dans une profonde rêverie.... Fatime la regardoit avec étonnement, et se rappelant qu'elle étoit encore chargée d'un billet, le tira de son sein, et le lui remit. Zournéa ouvrit le billet, et n'y trouva que ces mots : *Reconnois Aboukar!*.... Zournéa fit un cri perçant et s'évanouit. Fatime s'empressa de la secourir; et Zournéa, en reprenant l'usage de ses sens, fondit en pleurs. O Fatime! dit-elle, reporte à ton maître ce funeste collier.... — Pourquoi dédaigner ces perles merveilleuses? — Oh! plût à Dieu qu'elles fussent toujours restées ensevelies et cachées au fond des mers!.... Reporte-les, je t'en conjure, et dis à ton maître que Zournéa lui demande, à genoux, un moment d'entretien.... Va, cours, chère Fatime, ou plutôt, donne-moi le bras, je vais te suivre; quand je serai près de lui, il se laissera fléchir. A ces mots, Zournéa se levant, mit son voile, et sortit avec Fatime. Cette démarche fut inutile. Aboukar refusa obstinément de voir Zournéa, qui, déses-

pérée, retourna chez elle, reconduite par Fatime : cette dernière, avant de prendre congé de Zournéa, lui remit un paquet dans lequel Zournéa retrouva les perles couleur de rose, et une lettre d'Aboukar, conçue en ces termes :

« Vous n'ignorez point que je n'avois pas besoin d'un talisman pour savoir que vous avez été *parjure*.... Cependant, je n'ai point appris avec insensibilité l'attendrissement que vous a causé le souvenir que ces perles vous retraçoient. Il est doux, même après avoir été sacrifié, de penser qu'on a pu du moins exciter quelques regrets.... Ah! Zournéa, vous avez raison de pleurer.... Le vrai trésor, celui qu'il faut préférer à tous les autres, c'est l'attachement d'un cœur sensible et généreux; daignez accepter ce collier, il vous appartient, je vous l'avois promis; ce n'est point un don que je vous fais, c'est une dette que j'acquitte.

« Adieu, oubliez-moi, vivez heureuse; mais n'essayez plus de troubler mon repos, vous ne pourriez désormais y réussir. »

Aboukar, la veille, avoit fait inviter, toujours sous le nom de Sadi, les principaux négocians de la ville à venir dîner chez lui

ce même jour. On étoit curieux de connoître ce riche marchand, nouvellement établi à Bagdad, et que l'on n'avoit point encore vu; tout le monde accepta. Tous ces négocians, au nombre de vingt-cinq, se rendirent à midi chez Aboukar. Dans cette assemblée se trouvèrent Aladin et Nader; mais toute la compagnie les regarda de mauvais œil; l'histoire de la bague faisoit du bruit, on la contoit à leur désavantage, quoiqu'on ne la sût que très-confusément; d'ailleurs ces deux hommes n'étoient pas aimés; et quand ils entrèrent dans la salle du festin, on murmura, et personne ne voulut leur parler. Cependant le maître de la maison ne paroissoit point, et chacun l'attendoit avec impatience. Un jeune homme, nommé Coran, qui paroissoit être le chef des esclaves, recevoit les convives; il sortit un moment, et il revint, suivi de plusieurs esclaves qui portoient une large corbeille d'argent, remplie de bourses d'or que l'on distribua aux convives. On sait que cette magnificence orientale étoit jadis commune en Asie, et que cet usage y subsiste encore; mais on se contentoit d'offrir des bourses de cinquante ou soixante pièces d'or, et toutes celles qui

furent distribuées aux convives d'Aboukar, et contenoient trois cents, à l'exception seulement des bourses données à Nader et à Aladin ; le premier ne reçut que deux cents pièces, et l'autre que cent : c'étoient précisément les sommes qu'ils avoient données pour la bague merveilleuse qu'Aboukar ensuite leur avoit reprise. Suivant l'usage, le nombre des pièces d'or étoit indiqué par un petit écriteau attaché sur les bourses. On vit donc qu'Aladin et Nader n'étoient pas aussi bien traités que les autres, et on s'en réjouit. On s'étonna beaucoup de la magnificence du maître de la maison, et plusieurs voix s'écrièrent qu'il *étoit généreux comme Aboukar*. Presque tous ces négocians l'avoient connu, et son éloge, fait avec enthousiasme, devint le sujet de la conversation générale ; pendant ce temps, Aladin et Nader, remplis de confusion, gardoient un morne silence. Tout à coup on entendit une musique brillante ; les esclaves apportèrent les mets dans des plats de vermeil ; on mit autour des tables de riches coussins de brocaru, on parfuma la salle d'essence de roses ; alors la musique cessa, une porte s'ouvrit : Aboukar, vêtu somptueusement et

couvert de pierreries éclatantes, parut, en disant : *Mes amis, reconnoissez Aboukar.* Un cri d'étonnement et de joie [illegible] la salle, on se précipite en foule vers Aboukar; on l'entoure, on l'embrasse, on pleure, on se presse auprès de lui, on s'écrie : *Le bon, le généreux Aboukar nous est rendu!* Les esclaves, saisis du même enthousiasme, répètent mille fois le nom d'Aboukar : ces cris multipliés s'entendent de la rue; le peuple s'assemble autour de la maison, il demande Aboukar, il veut voir Aboukar; la rue se remplit, Aboukar se montre sur un balcon. Il fut applaudi avec transport; après avoir joui avec délice de l'amour de ses concitoyens, il se mit à table avec ses amis. On s'aperçut alors que, pendant ce tumulte, Aladin et Nader s'étoient évadés. On en fut charmé; mais Aboukar, sans expliquer le mystère de la bague, les justifia publiquement du vol dont on les soupçonnoit. Je conviens, dit-il, qu'ils n'ont rien fait de blâmable dans cette occasion; ils ont été la dupe d'un tour malin que je leur ai joué, pour leur faire sentir un moment combien l'injustice est amère. Ils sont cause de ma fuite et de ma longue absence, j'ai

cru pouvoir me permettre cette vengeance ; maintenant je leur pardonne : la fortune m'a bien dédommagé du mal qu'ils m'ont fait jadis, et je vous prie, mes amis, de les traiter désormais avec bienveillance, c'est ce que je ferai moi-même sans effort. Les amis d'Aboukar, après avoir passé avec lui quatre ou cinq heures, le quittèrent pour aller répandre dans toute la ville l'heureuse nouvelle de son retour. Aboukar qui savoit qu'il y avoit, ce jour même, une cérémonie solennelle à la grande mosquée, résolut de s'y rendre. Un spectacle attendrissant l'attendoit dans sa rue ; il la trouva remplie de pauvres, de vieillards et de femmes indigentes, dont il avoit pris soin jadis, et qui, sur le bruit de son retour, étoient accourus de tous les quartiers de la ville pour le revoir. O notre père! s'écrièrent ces infortunés, que nous avons souffert depuis cinq ans ! vous étiez loin de nous.... Aboukar répandit de douces larmes, en reconnoissant ces pauvres gens ; il les appeloit tous par leurs noms : oublie-t-on les visages touchans sur lesquels on a fait renaître l'expression de la joie et de la sérénité ! Aboukar retrouva là ses plus chers amis ; il les combla de bienfaits, et leur promit de les aller

voir, comme autrefois. Il poursuivit son chemin, et se rendit à la mosquée. La cérémonie venoit de finir, Aboukar vit sortir de la mosquée la jeune princesse Néphélie, fille du calife. N'ayant que peu de chemin à faire pour retourner au palais, elle étoit à pied, entourée d'un nombreux cortége d'esclaves, principalement composé de femmes, toutes parées, comme elle, de longs voiles brodés qui descendoient jusqu'à terre. Aboukar admira la grâce et la démarche de cette jeune princesse. Malgré le voile, il distinguoit parfaitement la forme élégante de sa taille; car, dans tous les siècles, les femmes qu'on a forcées de se cacher, ont su trouver l'art de se laisser entrevoir. La princesse n'étoit encore qu'à deux cents pas de la mosquée, lorsqu'au détour d'une rue, tout à coup on entend des cris affreux, et un homme armé s'élance avec furie vers la princesse, poignarde, à côté d'elle, une de ses esclaves, et s'avance vers Néphélie avec le poignard ensanglanté dont il alloit la percer elle-même, sans le secours d'Aboukar qui, se précipitant entre la princesse et le meurtrier, saisit ce dernier, le désarme et le livre aux esclaves de Néphélie, qui se réunirent autour de

l'assassin et le garottèrent, avec l'aide du peuple. Dans ce désordre affreux, Néphélie, en voulant se sauver, laissa tomber son voile et découvrit, aux yeux d'Aboukar, une beauté céleste. Le danger passé, elle reprit son voile, et s'approchant d'Aboukar, elle lui dit, avec la voix la plus touchante, qu'elle désiroit savoir le nom de son *brave libérateur..... C'est Aboukar, c'est le généreux Aboukar!* s'écrièrent au même instant une multitude de voix. La princesse parut émue, elle s'inclina devant Aboukar, et continua sa marche pour se rendre au palais. Le meurtrier n'étoit qu'un homme en démence qui s'étoit échappé d'une maison de force, après s'être saisi d'un poignard. On renferma cet infortuné, qui mourut peu de jours après.

Cependant le calife, qui avoit déjà plus d'une fois entendu parler d'Aboukar avec de grands éloges, fut extrêmement touché du récit de Néphélie; il voulut voir Aboukar, il le lui fit dire, et Aboukar se rendit au palais. Admis au pied du trône de son souverain, il lui offrit deux pierres d'une beauté unique; l'une étoit une opale herborisée, et l'autre une grande onyx, sur laquelle la na-

ture avoit représenté un palmier dessiné avec une régularité parfaite *. L'étranger admira ce magnifique présent, et après avoir témoigné combien il lui étoit agréable, il eut un long entretien avec Aboukar, et fut tellement charmé de ses sentimens et de son esprit, qu'il désira savoir son histoire. Il lui donna rendez-vous pour un autre jour. Aboukar revint au palais, et tête à tête avec le calife, il lui conta ses aventures dans ces termes :

« Je naquis à Bagdad, mon père étoit joaillier, il fit mal ses affaires, et mourut ruiné; j'avois alors dix-sept ans, je voulus payer toutes les dettes de mon père, et après avoir rempli ce devoir, je me trouvai dans une misère absolue. J'avois un ami plus âgé que moi de quelques années, il se nommoit Aladin. Il savoit que je me connoissois parfaitement en pierres précieuses, que l'on pouvoit se fier à ma bonne foi, et que je ne manquois pas d'activité. Il n'avoit aucune connoissance de cette espèce de négoce que l'on ne peut faire avec succès lorsqu'on n'est pas instruit à cet égard. Aladin avoit

* Ces deux pièces se trouvent dans la collection de M. le comte de Valicki.

une somme de mille pièces d'or; il vouloit l'employer en achat de pierreries; il me proposa de me charger de cette entreprise, de faire les voyages nécessaires, et de m'associer par moitié au profit de la vente; j'acceptai. Je ne fournissois point de fonds, mais je donnois mon temps, mes soins et mes talens. Nous fîmes ce négoce, seulement à Bagdad, pendant un an, et avec un tel succès, que les fonds furent doublés. Alors nous renouvelâmes notre convention, et, cette fois, ce fut par un écrit signé par nous en présence du cadi. Nous eûmes chacun un double de cet acte. J'allai seul en Perse, j'emportai la moitié de nos fonds. Je revins au bout de deux ans, rapportant des sommes considérables, et beaucoup de diamans. Aladin, auquel je rendis un compte fidèle, parut touché de ma probité et charmé de mon bonheur. Nous achetâmes une maison, et notre boutique devint bientôt l'une des plus brillantes de la ville. Aladin étoit dépositaire de l'argent et des bijoux. Je voyageois sans cesse, je remettois toujours la plus grande partie de mes gains à mon associé, ne me réservant que ce qu'il me falloit pour une dépense sans luxe, et pour

donner aux indigens. Toutes nos entreprises réussissoient, Aladin acheta une superbe maison de campagne, et me disoit que cette acquisition étoit pour nous deux. J'étois sans nulle défiance, je n'avois point encore réglé nos comptes de partage; Aladin se plaignoit quelquefois que je donnois trop; mais je ne voyois dans ce reproche qu'un intérêt particulier pour moi. Nous étions dans l'état le plus florissant, lorsque Bagdad fut affligée d'une disette qui fit beaucoup souffrir le peuple. Je demandai à mon associé quatre mille pièces d'or, pour les donner aux pauvres; il fit des difficultés qui m'irritèrent, je lui signifiai que je voulois régler nos comptes; pour éviter de me satisfaire à cet égard, il me livra sur-le-champ la somme que je désirois. Cette aversion de compter avec moi auroit dû me le rendre suspect; mais je ne l'attribuois qu'à la crainte que je n'eusse le projet de me séparer de lui, et ce sentiment ne pouvoit me déplaire. Depuis cette époque, Aladin me donna, sans hésiter, tout ce que je lui demandai pour les infortunés, ou pour obliger mes amis; je n'avois d'ailleurs aucun faste, et le sien étoit extrême, mais il me montroit

un grand attachement, et nous vivions ensemble dans la plus parfaite intimité. Je voyageois toujours tous les ans pour notre commerce; cependant, au bout de sept ans, je commençois à me lasser d'un genre de vie si fatigant. Nous étions dans l'état de prospérité le plus brillant, et j'eus envie de me marier. J'avois entendu vanter la beauté de la jeune Zournéa, la fille de Nader, un négociant de notre quartier; je fus trouver Nader, et je lui témoignai le désir de voir sa fille. J'étois aimé dans Bagdad, j'étois riche; Nader accueillit ma proposition; je vis Zournéa; elle est charmante. J'en devins éperdument amoureux, et elle eut l'air de partager mes sentimens. Je comptois sur l'amitié d'Aladin, je lui confiai mon amour et mes espérances, et je ne l'entretins plus que des charmes de Zournéa. Avant de solliciter le consentement de Nader, je voulus avoir celui de Zournéa, et je lui demandai si son cœur ne mettoit point d'obstacle à mes vœux. Non, Aboukar, répondit-elle, je vous aime; mais j'exige de vous une preuve d'amour qui vous paroîtra peut-être frivole, et à laquelle cependant j'attache beaucoup de prix. Je vous dispense,

si vous m'épousez, de tous les dons d'usage; toute chose qu'une autre peut avoir, quelque magnifique qu'elle puisse être, ne sauroit me tenter. Ne me donnez ni belles étoffes ni pierreries, toutes les femmes en ont, mais donnez-moi le collier de perles couleur de rose que le marchand Zébir veut vendre et que j'ai vu hier. Du moins, si par la suite vous me préférez une rivale, vous ne pourrez jamais lui faire un don semblable.

» Ce discours me déplut; néanmoins, ce désir passionné de posséder un rang de perles incomparables ne m'étonna pas; nos femmes, toujours renfermées, ont si peu d'instruction, qu'elles conservent, même dans un âge mur, toute la frivolité et toute l'ardeur impatiente des goûts de l'enfance; d'ailleurs, privées de tous les succès de société, la gloire n'est pour elles que dans l'éclat de la parure; forcées même de cacher leurs charmes, elles ne sauroient attirer les yeux que par leur magnificence; enfin, ne vivant point dans le monde avec nous, le sentiment, ainsi que la vanité, leur fait attacher une extrême importance aux dons d'un époux: ce sont les seules preuves de son amour qu'elles puissent

produire. Je fis rapidement toutes ces réflexions, elles excusoient Zournéa, surtout à l'âge qu'elle avoit alors. Je lui promis le collier de perles, elle me remercia avec une vive reconnoissance, et elle me montra autant d'amour que de joie. Elle me répéta mille fois le serment de n'être jamais qu'à moi; elle ajouta que, si ma fortune ne m'eût pas permis de faire l'acquisition des perles, elle ne les auroit pas désirées, et que de toute autre main que la mienne ce présent n'auroit aucun charme pour elle. Transporté de mon bonheur, je volai chez Nader pour lui demander sa fille; il me répondit qu'il ne consentiroit à me la donner que lorsque j'aurois définitivement réglé mes comptes avec mon associé. Comme Aladin, sachant que j'allois me marier, s'attendoit à cette proposition, je ne sentois aucun embarras à le presser à cet égard. Je retournai sans délai à notre maison, et en y entrant, je vis un mouvement extraordinaire parmi les esclaves. Je questionnai, on me répondit qu'on s'étoit aperçu, par l'odeur de la fumée, que le feu avoit pris dans l'intérieur de mon cabinet dont j'emportois toujours la clef; que, d'après les ordres d'Aladin, on venoit de for-

cer la porte, que l'on avoit trouvé le cabinet en flammes, et que, dans ce moment, on achevoit d'éteindre le feu. Ne connoissant pas comment le feu avoit pu prendre dans cette pièce, en mon absence, je montai dans mon cabinet, où je trouvai Aladin qui donnoit des ordres, et qui me dit froidement que sans doute, quelques *flammèches* de lumières mal éteintes avoient causé cet accident.... Il y a certainement, dans la nature même du méchant, quelque chose d'invinciblement opposé à la duplicité, qui, malgré tous ses efforts, se marque sur ses traits, par une expression frappante de trouble et de terreur que nulle force, nul art ne peuvent empêcher de se manifester. Tandis qu'il croit avoir triomphé de tous les scrupules, la crainte et les remords qui se peignent sur son visage, attestent toujours que le vice entraîne moins qu'il ne subjugue, que ce n'est que par un effort insensé qu'on s'y livre, et qu'il faut combattre puissamment avec soi-même pour s'abandonner aux excès qu'il produit. Je regardois fixement Aladin, et sa physionomie me découvroit ce que l'événement tout seul ne m'auroit peut-être pas fait soupçonner. Eh bien! Aladin, lui dis-je, voilà quelques

meubles consumés, le coffre de bois de cédre qui renfermoit tous mes papiers est réduit en cendres, il n'en reste que la serrure ; mais cette perte n'est pas grande. Vous avez *le double* du papier qui contient nos conventions, le reste m'importe peu. Pourquoi donc l'agitation où je vous vois ? pourquoi êtes-vous si pâle ? pourquoi tremblez-vous, Aladin ?.... A ces questions, Aladin, pour cacher son mortel embarras, feignit d'être en colère; il répondit que ma négligence auroit pu causer l'embrasement de toute la maison entière, et qu'il n'étoit pas étonnant que cette pensée lui causât de l'émotion. Je sortis, je fus m'asseoir dans une chambre voisine; j'étois indigné, j'étois glacé et si surpris que je n'avois pas la faculté de réfléchir aux suites de l'horreur que je n'entrevoyois que trop clairement ; je ne pouvois penser qu'à cette action atroce..... Cependant, quand je ne vis plus la figure d'Aladin, je commençai à douter, je m'étonnai même d'avoir pu croire si légèrement à un crime si noir; j'appelai un esclave, et je fis dire à Aladin que je voulois lui parler. Il vint. Il s'étoit armé d'intrépidité; je ne vis plus sur sa physionomie qu'une empreinte de dureté qui me parut d'un si-

nistre augure. Je lui demandai, sans préambule, la communication du papier qui contenoit nos conventions. Je l'ai perdu, me dit-il d'un ton ferme, et d'ailleurs, je n'ai point de compte à vous rendre; depuis sept ans, vous avez fait tant de folles dépenses, pour mériter le beau surnom de *Généreux*, que je suis quitte envers vous. A ces mots, je sentis mon sang bouillonner dans mes veines, mais j'eus la force de me contenir. J'ai beaucoup moins dépensé que vous, repris-je; néanmoins le registre de ma dépense est brûlé, je vous laisse tout l'argent que nous avons en caisse et celui qui nous est dû; mais nos maisons, mais notre magasin de diamans et de bijouterie.... Toutes ces choses m'appartiennent, interrompit Aladin; vous m'avez coûté un argent immense, vous n'aviez point fait de fonds et vous n'avez jamais dû vous regarder que comme mon premier commis. Scélérat! m'écriai-je, tu n'avois que mille pièces d'or, et tu ne dois qu'à mes soins, à mes talens, à mes pénibles voyages, à ma probité, cette brillante fortune faite si promptement; enfin, par nos conventions, la moitié m'en appartient. Eh bien! dit-il, citez-moi en justice, je répondrai. En disant ces

paroles, il me tourna brusquement le dos et sortit. Je restai pétrifié, mais beaucoup plus étonné qu'inquiet. Plus l'injustice qu'on éprouve est criante, et moins elle paroît être d'une conséquence fâcheuse; on se persuade que rien ne sera plus facile que d'en avoir raison, quand on est bien convaincu de la bonté de sa cause, on s'imagine que toutes les lois la soutiendront, que tous les magistrats la jugeront favorablement, et que tout le monde s'y intéressera. La seule chose qui me fit de la peine fut de ne pouvoir acheter le collier; je le connoissois; je savois que le marchand en vouloit le prix exorbitant de trois mille pièces d'or, il m'étoit impossible de donner cette somme dans le moment actuel, et le marchand devoit partir sous trois jours. Je fus retrouver Zournéa, et je lui contai tout; je la conjurai de me conserver son cœur, je l'assurai qu'avec un peu de temps, j'obtiendrois justice contre le vil Aladin; mais je convins qu'il falloit renoncer au collier, parce que mes affaires ne pourroient être terminées dans le court espace d'une semaine, et que le marchand Zébir alloit partir incessamment pour Damas. Zournéa pleura, et garda longtemps le silence; et comme je la pressois avec

inquiétude de me répondre : Aboukar, me dit-elle enfin, je vous préférerois à tout autre; mais je n'épouserai jamais que celui qui me donnera les perles couleur de rose. A ces mots elle se leva et sortit. Vous pouvez juger, seigneur, de ma surprise et de ma douleur! Je retournai chez moi, dans un état impossible à décrire.... Arrivé devant ma maison, j'en trouvai la porte fermée, et cette porte ne devoit plus se rouvrir pour moi. Aladin avoit chassé mes esclaves, et me fit dire que, n'ayant plus rien à démêler avec moi, il me prioit de chercher un autre logement. Je me retirai dans un faubourg écarté, afin de penser mûrement au parti que je devois prendre. Je restai deux jours seul et caché; le troisième jour, en cherchant dans ma petite cassette, qui contenoit quelque argent, seul bien qui me restât au monde, j'y trouvai un très-beau diamant que je ne croyois pas avoir; aussitôt je courus chez le marchand Zébir, espérant qu'il consentiroit à me donner le collier pour cette pierre; mais on me dit qu'il étoit parti pour Damas, et sans avoir vendu ses perles. En retournant tristement à mon logement, je rencontrai un beau cortége de nouveaux ma-

riés qui sortoient d'une mosquée. Par un secret pressentiment, je demandai le nom de l'époux. C'est, me dit-on, le riche Aladin qui vient d'épouser la belle Zournéa, la fille de Nader.... Prêt à m'évanouir, j'entrai dans une autre rue, et je m'assis sur une borne.... Tout ce que j'éprouvai dans cette journée est inexprimable; je la passai à méditer les plus affreux projets de vengeance; la fièvre me prit dans la nuit, et je ne voulus voir personne; je restai quatre jours dans mon lit: heureusement que dans ces premiers momens l'ardeur de la fièvre ne me permit ni de sortir ni de me lever. Je chargeai Coran, l'un de mes esclaves, dont je connoissois l'intelligence, d'aller s'informer des particularités de cet événement. Il revint me dire d'étranges choses. Aladin, pour épouser Zournéa, étoit convenu avec Nader, assez vil pour être d'accord avec un tel homme, que l'on persuaderoit à Zournéa qu'Aladin avoit acheté les perles, et qu'il les lui donneroit en sortant de la mosquée. Nader dit à sa fille qu'il avoit vu le collier dans la boutique d'Aladin. Ce fut ainsi que Zournéa, qui n'aimoit pas Aladin, se décida à l'épouser; mais après la noce, quand elle connut

qu'on l'avoit trompée, elle montra le plus violent ressentiment, et elle prit une haine implacable pour son indigne époux. Le temps n'affoiblit point cette aversion; car j'ai su depuis que, trois ans après, elle divorça. Elle ne retourna point chez son père, qui l'avoit sacrifiée à son avarice; elle fut demeurer chez une vieille veuve, sa tante, chez laquelle elle est encore. Cependant le récit de mon esclave calma toute ma fureur le perfide Aladin n'étoit point heureux, on le haïssoit; Zournéa, punie de son parjure et de sa puérile vanité, me regrettoit et se repentoit; j'étois vengé!.... et je n'eus plus le désir de poursuivre Aladin en justice. Voyant cette affaire avec plus de sang-froid, je sentis que vraisemblablement je perdrois ma cause, et qu'en entamant ce procès sans pouvoir produire des preuves positives, je ne parviendrois qu'à déshonorer l'époux de Zournéa, et cette vengeance me parut indigne de moi. Cependant, pour me consoler en quelque sorte, ou du moins pour me distraire, j'avois besoin de prendre un parti extraordinaire. Je ne voulois point implorer mes amis, c'eût été, dans ma situation, les éprouver; et, sans douter d'eux, j'aimois mieux

me passer de leur secours, afin de conserver toute entière l'opinion que j'avois de leur attachement; désirant que mes esclaves ne souffrissent point de mon malheur, au lieu de les vendre, je leur distribuai des récompenses, et je les congédiai en leur donnant la liberté, à l'exception de Coran, qui ne voulut point me quitter. Alors, je disparus de mon logement; je fus, sous le nom de *Sadi*, dans une bourgade aux environs de Bagdad, et j'envoyai Coran à la ville, avec l'ordre de dire que je m'étois noyé dans le Tigre; ensuite Coran vint me rejoindre, et nous partîmes tous les deux, au milieu de la nuit, pour Damas. Nous étions à pied, nous marchions lentement : au point du jour, je me retournai pour jeter encore un regard sur les lieux chéris que j'abandonnois; j'aperçus encore dans le lointain les minarets dorés de Bagdad : cette vue me serra le cœur. Coran s'aperçut que mes yeux se remplissoient de larmes. Mon maître, me dit-il, je laisse à Bagdad une maîtresse qui m'aimoit, et je ne pleure pas.... — C'est que tu fais une bonne action en suivant un infortuné; cette idée te soutient.... — Je n'ai pas songé à cela; mais j'ai pensé que l'attache-

ment de Coran seroit une consolation pour vous. — Tu as raison. Je réfléchis sur cet entretien ; je me demandai pourquoi cet homme me préféroit à sa maîtresse ; je vis qu'il avoit pour moi cette espèce d'attachement profond et passionné qu'un souverain, vertueux et bon, inspire à ses sujets, et je ne m'étonnai plus du sacrifice qu'il me faisoit ; car il y a sans doute une inconcevable puissance du sentiment dans l'autorité suprême, tempérée par la clémence et dirigée par la justice.

» Nous arrivâmes à Damas, et je ne songeai plus qu'à vendre mon diamant, ma seule ressource. On me dit que je pouvois m'en défaire avantageusement, en le portant à un vieillard riche et bienfaisant, nommé Timurkan, amateur des arts, et, ce qui vaut mieux, ami des infortunés. Je suivis ce conseil. Le respectable Timurkan estima que ce diamant valoit trois mille pièces d'or ; il me les donna sur-le-champ. Je lui dis que je me serois contenté de deux mille. A Dieu ne plaise, répondit-il, que j'abuse jamais du malheur pour faire ce qu'on appelle, si improprement dans ce cas, *un bon marché*! Ce procédé me toucha vivement ; je re-

journai plusieurs fois chez Timurkan; il me prit en amitié, et m'inspira tant de confiance, que je lui contai mon histoire : alors il m'offrit un asile chez lui, et je l'acceptai. Son amitié pour moi sembloit s'accroître chaque jour, et je m'attachai à lui du fond de l'âme. Il vivoit très-solitairement, d'une manière frugale, mais il faisoit des charités immenses; cependant je remarquois en lui quelques singularités qui m'étonnoient. Par exemple, sa chambre à coucher étoit remplie d'instrumens de musique, dont il ne jouoit jamais devant du monde; mais souvent il s'enfermoit, et alors on entendoit retentir tout à coup la maison (et seulement un moment) d'un bruit éclatant autant qu'harmonieux. J'entendois sans cesse ces sons mélodieux, même au milieu de la nuit; ils me réveilloient continuellement, mais ils ne duroient que quelques minutes, et ne se renouveloient jamais que deux fois, soit dans le jour, soit dans la nuit, avec des intervalles inégaux, et toujours de deux ou trois heures. Je pensois bien que cette harmonie étoit produite par l'orgue et les autres instrumens placés dans sa chambre, mais je ne concevois pas cette singulière manière de faire de la

musique; il me paroissoit bizarre de veiller, ou de se relever la nuit pour ne faire qu'un seul accord. A force de réfléchir là-dessus, j'imaginai que cette coutume n'étoit autre chose que l'accomplissement de quelque vœu religieux, semblable à ceux que font nos pieux derviches. Quand j'avois questionné le vieillard sur cette mélodie céleste et rapide, il s'étoit contenté de me répondre: C'est moi qui la produis; et je n'avois pas osé en demander davantage, d'autant plus que j'avois observé que, quoiqu'il fût rempli de droiture et de bonté, il étoit naturellement mystérieux; l'habitude de faire le bien en secret, autant qu'il le pouvoit, un fonds de mélancolie, unie cependant à une parfaite sérénité, l'avoient rendu réservé, grave et silencieux. En général, il n'aimoit pas les questions, et la curiosité lui déplaisoit. J'étois depuis près de trois ans chez ce vertueux vieillard, et je m'étois accoutumé à l'aimer, à le révérer comme un père. Je continuois toujours mon commerce de pierreries, qui alloit passablement. Mais pour soigner la vieillesse de mon bienfaiteur, je ne voyageois point, et je ne faisois que des gains modiques. Un jour, Timurkan me dit qu'il vouloit s'établir, pour

deux ou trois mois, dans l'appartement que j'habitois, qui étoit au rez de chaussée, parce qu'un mal de jambe dont il se plaignoit depuis quelque temps, l'empêchoit de monter l'escalier. Il fut convenu que durant ce temps je coucherois dans sa chambre. Mais, mon cher Aboukar, poursuivit-il, je vous demande en grâce, tant que vous resterez dans mon appartement, de ne jamais découcher; et comme j'ai la plus parfaite confiance en vous, je vais vous dire la raison qui me le fait désirer. Cette chambre tient à un caveau mystérieux que personne au monde ne connoît, et qui renferme un précieux trésor. Tenez, mon fils, je vous estime assez pour vous en confier la clef, en vous demandant avec instance de n'y point entrer. A ces mots, le vieillard me présente une clef d'or, et touchant un des panneaux de la boiserie, ce panneau rentra dans le mur, et découvrit une petite porte de marbre blanc, sur laquelle étoient écrits en grosses lettres, formées par des turquoises, ces mots: *Dieu et l'Éternité.* Voilà, mon fils, reprit le vieillard, tout ce que je puis vous confier, et c'est beaucoup, car vous êtes le seul homme auquel j'aie montré cette porte. Vous pourrez

sans crainte me désobéir, enfermé seul dans ce vaste appartement; mais je suis certain que vous saurez vaincre la curiosité naturelle à votre âge; vous justifierez la confiance d'un vieillard qui vous aime. Oui, mon père, m'écriai-je, n'en doutez pas; mais quoique je sois sûr de n'être même pas tenté, je désire que vous gardiez cette clef... Non, répondit le vieillard, je ne la trouverois pas en sûreté dans un appartement beaucoup moins bien fermé que celui-ci, gardez-la, je le veux. Je ne résistai plus, je me chargeai de répondre de la clef et du trésor. Je couchai dans cette chambre; et pendant trois mois que j'y demeurai, je n'entendis jamais les sons harmonieux qui m'avoient si souvent réveillé, ce qui me parut tout simple, puisque tous les instrumens de musique étoient restés dans ce logement, et que personne n'y touchoit. Au bout de trois mois, Timurkan revint habiter sa chambre, je lui rendis la clef d'or; il m'embrassa avec la plus tendre affection. Dites-moi, mon fils, me demanda-t-il, avez-vous éprouvé de fortes tentations d'entrer dans le caveau, afin de voir ce qu'il contient de si mystérieux? Non, mon père, répondis-je, parce que j'ai eu la raison de ne jamais arrê-

ter un seul instant ma pensée sur ce mystère. Si je me fusse livré au désir naturel de chercher à deviner un secret si extraordinaire, mon imagination frappée, exaltée, auroit pu m'entraîner à vous désobéir. Au contraire, cherchant toujours à me distraire de cette idée, la repoussant avec constance, je n'ai jamais eu qu'une curiosité vague, et j'ai pu la vaincre sans effort. Voilà, mon fils, dit le vieillard, le seul moyen de conserver la vertu. Faites toujours usage de la noble faculté d'écarter de votre imagination des idées involontaires et fugitives, et de vous arrêter à de nobles pensées; songez que si les hommes applaudissent vos discours, Dieu seul peut applaudir à vos sentimens.

» Depuis ce jour, le sensible et bon Timurkan me montra une tendresse véritablement paternelle. Il vécut encore deux ans; il avoit quatre-vingt-trois ans, lorsqu'il sentit tout à coup qu'il étoit arrivé au terme de sa vertueuse carrière. Il n'avoit point de proches héritiers, il ne devoit qu'à lui-même son immense fortune; il fit appeler des magistrats, et leur montra l'acte en bonne forme, par lequel il me léguoit sa maison et tous ses biens. Quand nous fûmes seuls, il me donna

la clef d'or. Maintenant, me dit-il, vous pouvez, mon fils, entrer dans ce caveau qui vous appartient; vous connoîtrez alors que j'ai dû savoir, avec certitude, que vous n'avez point abusé de ma confiance. Ah! mon père, m'écriai-je, puissé-je ne jamais posséder ce trésor, et vous conserver!... Mon fils, reprit le vieillard, le médecin assure que je puis encore exister quelques jours; je ne sens bien ce soir; tandis que nous sommes seuls, fermez soigneusement les portes de l'appartement, et descendez dans le caveau. Vous m'en apporterez mille pièces d'or que je veux faire distribuer à des pauvres, avant de mourir. J'obéis. Timurkan m'ordonna de prendre une lumière; ensuite, je tirai le panneau, et j'ouvris la porte de marbre; au même instant, des sons éclatans et mélodieux se firent entendre; ce bruit était causé par des sonnettes d'or, d'argent et d'acier de différentes grandeurs, disposées de manière à former la plus agréable harmonie, et que la porte, en s'ouvrant, faisoit mouvoir *. O

* J'ai entendu, auprès de Berlin, chez M. le comte de Wos, des sonnettes *harmoniques*, attachées au cou des bestiaux, qui de loin produisoient exactement l'effet d'un harmonica. C'est un moyen ingénieux et charmant d'embellir les scènes champêtres.

mon père! dis-je à Timurkan, lorsque vous me confiâtes la clef d'or, si j'eusse été un dépositaire infidèle, combien cette douce mélodie m'auroit épouvanté! elle eût décelé mon crime.... Mon fils, répondit le sage vieillard, n'oublie jamais que la vie entière n'est qu'une épreuve dont les résultats sont la honte et le désespoir, ou la gloire et le bonheur. Va, mon fils, va recueillir le prix de ta fidélité; descends dans le caveau, examine tout ce qu'il contient; je l'exige et je le l'ordonne. Je descendis; j'étois vivement ému. L'escalier n'avoit que vingt marches, au bout desquelles se trouvoit une arcade portant cette inscription: *Souvenirs et Méditation.* Je passai l'arcade, et j'entrai dans une magnifique rotonde en marbre jaune, ornée de pilastres revêtus de lapis lazuli, et de médaillons, en bas-relief, de marbre blanc, qui représentoient des têtes d'hommes et de femmes de divers âges. Je m'attendris, en pensant que c'étoient sans doute les portraits de ceux que le vieillard avoit aimés, et que tous ces personnages n'existoient plus. Hélas! dis-je, quand le ciel prolonge autant notre séjour sur la terre, voilà tout ce qui reste du bonheur produit par les plus

douces affections : des souvenirs et des regrets !..... J'avançai pour examiner un grand coffre-fort d'ébène, enrichi d'incrustations d'ivoire, d'or et de nacre, qui étoit au milieu du caveau ; on lisoit sur le couvercle ces mots : *Consolation du passé, joie du présent, confiance pour l'avenir.* Le coffre n'avoit point de serrure, je l'ouvris, et je lus sur l'intérieur du couvercle ces paroles : *Pour les indigens.* Ce coffre étoit rempli de vêtemens de toute espèce ; il contenoit, en outre, une grande bourse à moitié pleine d'or. Au-dessus du coffre, étoit suspendue, à une longue chaîne d'émeraudes, une superbe lampe enrichie de diamans. En face de l'arcade, s'en trouvoit une autre, vis-à-vis, avec cette inscription : *Espérance, immortalité.* De cette arcade, on passoit dans le dernier caveau, beaucoup plus petit que le précédent ; les murs en étoient recouverts de jaspe et de porphyre ; on y trouvoit douze lampes d'or pur, et une table de granit, sur laquelle étoit posé un écrin ouvert, contenant une collection de pierres précieuses, les plus belles de l'univers. Ce ne fut pas sans émotion que j'y revis le collier de perles couleur de rose que Timurkan avoit acheté

au marchand Zébir. Au milieu de l'écrin, je remarquai un petit étui, couvert en partie par un parchemin formant une demi-page d'écriture; je pris ce parchemin, et j'y lus ce qui suit :

« *Le Saphir merveilleux*, ou *le Talisman du bonheur*, sera toujours perdu ou volé au bout de quelques heures, lorsqu'il tombera dans les mains de l'impie et du méchant; mais il assurera toujours à l'homme juste et généreux qui le possédera, les deux biens les plus désirables dont on puisse jouir sur la terre : *l'espérance et la paix de l'âme.* »

» Après avoir lu cet écrit, j'ouvris l'étui, et je vis *le Saphir merveilleux*, ce *Talisman du bonheur*, si bien placé dans les mains bienfaisantes du vertueux Timurkan, et je me dis ; Le possesseur de ce trésor a mérité de le conserver jusqu'à la fin de sa carrière.... Comme je ne considérois ce talisman qu'à la lumière, je m'étonnai de voir une améthyste, au lieu du saphir que l'écrit annonçoit; j'appris, depuis, que le Génie qui forma cette pierre miraculeuse, lui donna la propriété de prendre tour à tour deux couleurs; l'une (le bleu), plus éblouissante, est le sym-

bole de la puissance, et fait briller la pierre durant l'éclat du jour; l'autre (le violet), plus modeste et plus doux, est l'emblème de la sensibilité, et ne colore le talisman qu'après le coucher du soleil.

» Après avoir admiré toutes ces merveilles, je retournai dans le premier caveau; je pris dans le coffre d'ébène mille pièces d'or, et je les portai à Timurkan. Ce vénérable vieillard vécut encore quelques jours, au bout desquels il expira doucement dans mes bras. Après sa mort, mon premier soin fut de distribuer aux pauvres tout ce qui restoit dans le coffre d'ébène du grand caveau, et je résolus de déposer dans ce même coffre les restes de mon respectable bienfaiteur, dans ce coffre qui renfermoit, depuis plus d'un demi-siècle, des dons destinés aux infortunés. En effet, j'y plaçai le corps embaumé de Timurkan : c'étoit là qu'il devoit reposer en paix.... Je fis porter dans une mosquée ce cercueil touchant et magnifique, si digne d'être arrosé des larmes du pauvre, et je suspendis sur ce monument la lampe de pierreries : il étoit juste que cette lampe

* On suit ici les auteurs qui ont écrit sur le blason et les couleurs emblématiques.

superbe, qui n'avoit jamais éclairé que des actions pieuses faites en secret, consacrée désormais à la mémoire de l'homme de bien, attirât tous les regards sur sa tombe révérée.

» Tous ces devoirs remplis, je ne songeai plus qu'à retourner à Bagdad. » Ici Aboukar cessa de parler; car, dans ses entretiens précédens avec le calife, il avoit conté à ce prince de quelle manière il s'étoit vengé d'Aladin, de Nader et de Zournéa. Mostanger, charmé de son récit, le congédia, en lui disant de revenir le lendemain. Le grand-visir venoit de mourir, sa place étoit encore vacante, le calife résolut de la donner à Aboukar, avec sa fille pour épouse. Néphélie, consultée par son père, avoua qu'elle s'uniroit avec joie à son libérateur; et le lendemain, l'heureux Aboukar, comblé des bienfaits de son souverain, éprouva tous les transports que peuvent inspirer la reconnoissance et l'amour, car il aimoit la belle Néphélie. Il mit un genou en terre devant le calife, lui présentant le merveilleux saphir: Seigneur, lui dit-il, je n'ai plus besoin *d'espérance*, puisque je n'ai plus de désirs à former, et vous avez assuré ma *tranquillité*, ainsi que la gloire de ma vie;

daignez accepter *le Talisman du bonheur.* La félicité des sujets ne dépend-elle pas d'un souverain tel que vous? Prospérez à jamais, Seigneur, dans vos projets et dans vos entreprises, pour que nous soyons toujours heureux et paisibles. Le calife accepta le talisman et le conserva jusqu'à sa mort. La cérémonie des noces d'Aboukar et de Néphélie se fit avec la plus grande pompe. Le peuple, qui chérissoit Aboukar, prit une part sincère à son bonheur. Aboukar fit assurer Aladin et Nader, non-seulement de leur pardon, mais de sa protection, et il leur tint parole; il récompensa l'attachement de ses amis par des grâces sagement distribuées; il fit des largesses immenses aux pauvres; enfin (et ce n'est pas la chose la moins merveilleuse de son histoire), il se montra digne de sa fortune et de son bonheur. Néphélie, aussitôt après son mariage, reçut un paquet de la part de Zournéa. Elle l'ouvrit: il contenoit le collier de perles couleur de rose, avec un papier sur lequel la repentante Zournéa avoit tracé ces mots: *L'heureuse épouse du généreux Aboukar doit seule posséder les perles couleur de rose....* Aboukar récompensa ce sacrifice par sa sensibilité et

ses bienfaits. Aboukar fut toujours heureux, parce qu'il servit toujours avec zèle et fidélité un prince éclairé, juste et reconnaissant.

Le Talisman du bonheur, depuis le siècle de Mostanger, a passé, successivement, en mille mains différentes. Il a souvent été *volé* et *perdu;* il est, depuis peu de temps, en France. On dit que le *Génie* de cette belle contrée le forma jadis pour notre félicité, et que ce fut cette fameuse bague enchantée que Charlemagne jeta dans un étang * ; que, depuis, Louis IX, Henri IV, Louis XII et Louis XIV retrouvèrent ce Talisman, qui se perdit ensuite.... et qui, revenu dans sa patrie, doit s'y fixer enfin....

* Bague, en effet, très-célébrée par les vieux romanciers. M. Caillard en a parlé dans ses notes sur l'histoire de Charlemagne.

PYGMALION ET GALATÉE

OU

LA STATUE ANIMEE

DEPUIS VINGT-QUATRE HEURES,

COMÉDIE EN UN ACTE.

ACTEURS.

PYGMALION.

GALATÉE, statue animée depuis vingt-quatre heures, femme de Pygmalion.

NIRÉE, enfant de six ou sept ans, modèle de Pygmalion.

EURINOME, vieille femme, nourrice de Pygmalion.

Un pauvre Vieillard.

EUPHROSINE, jeune coquette.

MYRINE.

LEUCIPE, jeune homme.

La scène est dans le jardin de Pygmalion.

Si l'homme naissoit grand et fort, sa taille et sa force lui seroient inutiles, jusqu'à ce qu'il eût appris à s'en servir. Elles lui seroient préjudiciables en empêchant les autres de songer à l'assister ; et abandonné à lui-même, il mourroit de misère avant d'avoir connu ses besoins. On se plaint de l'état de l'enfance ; on ne voit pas que la race humaine eût péri, si l'homme n'eût commencé par être enfant....

Émile.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

Pour offrir au Public tous les ouvrages d'imagination de Madame de Genlis, qui ont été insérés dans la *Bibliothèque des Romans*, on a dû terminer ce recueil par les deux comédies que l'on va lire, et qui n'ont jamais été imprimées que dans la *Bibliothèque des Romans*. D'ailleurs, un drame n'est autre chose qu'un roman mis en action ; et l'on a pensé que deux petites pièces d'imagination ne seroient point déplacées à la suite d'un recueil de Contes et de Nouvelles.

AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR

SUR GALATÉE.

Cette petite pièce fut composée pour être jouée en société, à la suite du Pygmalion de Rousseau. On se permit de faire au dénoûment de cette dernière pièce, un petit changement qui ajouta beaucoup à son illusion. Au lieu de placer sur le piédestal l'actrice représentant Galatée, on y mit une véritable statue, modestement drapée; et au dénoûment, lorsque Galatée va s'animer, l'Amour, sur un nuage, descendit des cieux, une partie du nuage couvrit la statue, et l'Amour agitant son flambeau dit : *Respire Galatée, vis pour aimer et pour plaire....* Ensuite le nuage se refermant, cacha l'Amour, se perdit dans les airs, et l'on vit alors l'actrice substituée à la statue, descendre du piédestal. Ce jeu de théâtre produisit l'illusion agréable d'une véritable métamorphose, et la pièce entière y gagna, car rien n'est plus absurde que le désespoir de Pygmalion, dans le cours de la pièce, sur l'*immobilité du marbre* qu'il adore, lorsqu'on voit cette prétendue statue de *marbre blanc*, avec du rouge, une robe de mousseline, respirer, remuer les yeux, et de loin ressembler beaucoup plus à un joli mannequin qu'à une belle statue grecque.

PYGMALION ET GALATÉE,

OU

LA STATUE ANIMÉE

DEPUIS VINGT-QUATRE HEURES.

SCÈNE PREMIÈRE.

GALATÉE, *seule, assise sur un banc de gazon, au bord d'une fontaine; une corbeille de fleurs est à côté d'elle sur un socle de marbre blanc. Elle achève de former une couronne de roses; on voit derrière elle un autel paré; sur l'autel est une cassolette dans laquelle brûlent des parfums. Après un silence :*

Me voilà donc seule, pour la première fois de ma vie... Mais Pygmalion reviendra bientôt, il me l'a promis.... Oh! quel mouvement j'ai senti là (*elle met la main sur son cœur*), quand il m'a dit : *Il faut que je m'éloigne pour une heure.* Une heure! c'est une partie de la journée, et la passer sans lui!... Depuis que j'existe, depuis hier, mes

yeux avoient toujours été fixés sur lui, et maintenant je le cherche en vain; en un instant, tout a changé pour moi; je regarde, et j'écoute avec indifférence, je ne puis ni le voir, ni l'entendre!... En me quittant, il m'a placée sur le bord de cette fontaine: Reste là, m'a-t-il dit; en m'attendant, regarde-toi dans cette onde pure, et en contemplant ce visage enchanteur, chef-d'œuvre de mes mains, rappelle-toi Pygmalion et l'Amour.... Je lui obéis avec plaisir, et j'aime à voir ces traits qu'il a formés, et qui le charment.... Mais en effet suis-je si belle? Pygmalion m'a dit qu'il existoit d'autres créatures humaines, d'autres femmes; il en est peut-être de plus jolies que moi... Pygmalion n'a pas vu toutes celles qui sont sur la terre, et si quelque jour il en rencontroit une qui lui parût plus aimable!... Quelle affreuse idée!... quel éternel sujet d'inquiétude!... Cependant il a promis d'aimer toujours, de n'aimer jamais que Galatée; après un tel serment, que peut-on craindre? Il a de l'expérience, Pygmalion; il n'est pas, comme moi, animée seulement depuis quelques heures, il sait tout, et lorsqu'il fait une promesse, c'est qu'il est bien certain de la pou-

voir remplir. J'ai déjà fait beaucoup de questions, Pygmalion m'a appris bien des choses; mais il n'est pas possible de tout connoître en si peu de temps; il me reste des doutes et des idées confuses, et, pour acquérir une instruction approfondie, il me faudra bien encore cinq ou six jours.

En attendant, je suis sûre d'être aimée, je suis sûre qu'il est impossible que Pygmalion puisse changer; pourrois-je cesser de l'aimer, et son cœur n'est-il pas semblable au mien? L'Amour, en nous unissant, après m'avoir donné l'existence, dictoit lui-même et recevoit nos sermens... O moment qui sera toujours présent à ma pensée, moment de ravissement et de bonheur, où j'ai passé tout à coup du néant à la vie! Oublierai-je jamais ces sons enchanteurs, les premiers sons dont mon oreille ait été frappée! C'étoit la voix de l'Amour!... *Respire, Galatée, vis pour aimer et pour plaire....* A ces accens divins, je sens mon cœur palpiter; mes yeux s'ouvrent.... le flambeau de l'Amour est la première clarté qui les frappe, et Pygmalion et l'Amour sont les premiers objets qu'ils aperçoivent... Alors, je descendis du piédestal, je me détachai de ce

marbre insensible (*elle le montre*), qui, peu d'instans avant, formoit une partie de moi-même. Pygmalion a consacré ce socle où son art ébaucha et finit ma figure; il a posé l'autel de l'Amour sur cette place dont l'Amour a su m'arracher.... Autel chéri, ma main, chaque jour, t'ornera d'une couronne de fleurs.... (*Elle se lève en tenant sa couronne de roses, elle répand les parfums sur la cassolette, met un genou en terre, et pose la couronne sur l'autel.*) O toi! qui me tiras du néant, entends ma voix, Amour, reçois mon encens et mon hommage! Jouis de mon bonheur, Dieu bienfaisant, il est inexprimable, et toi qui le causes, tu peux seul le concevoir!.... Oui, plus j'existe, et plus je sens le prix, le charme délicieux de cet enchantement qu'on appelle la vie... Mais quel bruit se fait entendre?... Ah! c'est Pygmalion, peut-être; courons.... (*Elle se lève... elle aperçoit Nirée.*) Que vois-je! quelle charmante petite créature!...

SCÈNE SECONDE.

GALATÉE, NIRÉE, *dans le fond du théâtre.*

GALATÉE.

Que mon cœur est ému!.... seroit-ce l'Amour? Il en a la taille et les traits; mais il n'a point de flambeau, il n'a point d'ailes.... O ciel! il me sourit, il me tend les bras; c'est l'Amour!.. (*Elle se met à genoux.*)

NIRÉE.

Eurinome ne me suit pas; je m'en vais bien jouer....

GALATÉE.

Ce n'est pas sa voix.... Amour.... (*Elle se lève et s'avance vers lui.*)

NIRÉE.

Est-ce moi que vous appelez?

GALATÉE.

Vous êtes donc l'Amour?

NIRÉE.

Sûrement; je suis le petit Amour de Pygmalion: voulez-vous voir comment je me tiens? tenez, regardez.... (*Il se met en attitude.*)

GALATÉE.

Quel langage!.... Il n'a ni ses discours, ni sa voix, ni son regard.... ce n'est pas lui.

NIRÉE.

N'est-ce pas que je me tiens bien?

GALATÉE.

Mais, qui êtes-vous?

NIRÉE.

Je suis Nirée.

GALATÉE.

Nirée!.... Quel être singulier!.... Ce n'est pas là un homme; ce n'est pas une femme.... Je m'y perds.

NIRÉE.

Mais je suis un enfant.

GALATÉE.

Un enfant! ah! c'est une espèce que je ne connois pas. Il faut que je l'examine et que je le questionne. (*Elle lui prend la main.*) Quelle petite main! mais elle est faite à peu près comme les nôtres.... Dites-moi, votre espèce est-elle fort étendue; y a-t-il beaucoup d'enfans sur la terre?

NIRÉE.

Nous ne sommes à présent que douze à l'école....

GALATÉE.

D'école? c'est votre pays?

NIRÉE.

Et votre maître si grondeur, si grondeur!.

GALATÉE.

Comment, votre maître? nous n'en avons point d'autres que les dieux.

NIRÉE.

Oh! nous avons encore Straton.

GALATÉE.

Straton! est-ce un enfant comme vous?

NIRÉE, *riant.*

Un enfant maître d'école! vous badinez. Straton est grand, grand comme ça. (*Il lève le bras.*)

GALATÉE.

C'est donc un homme?

NIRÉE.

Sûrement, c'est un homme. Il a une grosse voix qui fait peur. *Nirée, savez-vous bien*

votre leçon, aujourd'hui? Voilà comme il parle.

GALATÉE.

Et pourquoi avez-vous un maître?

NIRÉE.

C'est parce que je suis petit.

GALATÉE.

O ciel! qu'est-ce que j'entrevois!... auroit-on la cruauté d'asservir ces pauvres petites créatures parce qu'elles sont foibles!.... Ecoutez, Nirée, restez avec moi, vous serez libre, vous ferez tout ce que vous voudrez....

NIRÉE, *lui baisant les mains.*

Oh! je le veux bien, car je vous aime déjà....

GALATÉE, *l'embrassant.*

Et moi aussi.... Il m'attendrit! comme cela est doux et touchant, un enfant!....

NIRÉE, *sautant de joie.*

Je n'irai plus à l'école, je jouerai toute la journée.... mon maître ne pourra plus m'empêcher de manger, de sauter, de courir, de grimper sur les arbres.... Voulez-vous voir comment je grimpe au haut d'un arbre; te-

nez, regardez.... (*Il grimpe au haut d'un arbre.*)

GALATÉE.

Ah! que c'est joli! vous m'apprendrez cela, n'est-ce pas?

NIRÉE, *au haut de l'arbre.*

Venez tout de suite; c'est bien aisé....

GALATÉE, *s'approchant de l'arbre.*

Comment faut-il faire?

NIRÉE.

Mettez comme ça vos deux mains, et puis enlevez-vous; allons, bon!....

GALATÉE, *essayant.*

L'écorce est bien dure.... je ne peux pas... (*Elle retombe.*) Aye!.... mes mains ont glissé.... j'ai éprouvé je ne sais quoi de terrible, d'inexprimable..... une sensation qui m'est toute nouvelle et qui est affreuse.

NIRÉE, *descendu de l'arbre.*

Êtes-vous blessée?

GALATÉE, *avec effroi.*

Ah! Nirée, Nirée, l'étrange chose! O ciel! regardez ma main, dans quel état elle est!....

NIRÉE.

Eh bien! c'est une écorchure.

GALATÉE, *s'appuyant sur Nirée.*

Conduisez-moi sur le siége de gazon; j'ai perdu toute ma force.

NIRÉE.

Mais je m'écorche comme ça presque tous les jours, moi....

GALATÉE, *s'asseyant.*

Ah! je n'avois pas d'idée de ces cruels accidens; vous y êtes sujets comme nous, je vous plains : oh! Nirée, ne montez plus sur les arbres, je vous en prie.

NIRÉE.

Eh bien! vous voilà déjà comme mon maître et comme Eurinome.... (*Il aperçoit les fleurs sur le siége de gazon.*) Ah! des fleurs!... Voulez-vous m'en donner?

GALATÉE.

Prenez....

NIRÉE.

Je voudrois des roses.... Ah! en voilà. Mais elles sont toutes fanées.

GALATÉE.

Comment, fanées?

NIRÉE.

Oui, regardez.

GALATÉE.

Quel changement! elles étoient si belles ce matin!

NIRÉE.

Cela ne dure pas, une rose.

GALATÉE.

Quelle beauté fragile! Si la nôtre, avec un peu plus de temps, se flétrissoit ainsi!.... Nirée, ôtez-moi ces fleurs, elles me font de la peine à regarder; elles m'inspirent je ne sais quelles idées, extravagantes, sans doute, mais qui me troublent malgré moi.... Et Pygmalion ne revient pas....

NIRÉE.

Voulez-vous qu'Eurinome l'aille chercher?

GALATÉE.

Qu'est-ce qu'Eurinome?

NIRÉE.

C'est la nourrice de Pygmalion.

GALATÉE.

Une nourrice!.... Est-ce une femme?

NIRÉE.

Mais oui, Eurinome est une femme.

GALATÉE.

Que m'apprenez-vous là? Elle est bien belle?

NIRÉE.

Oh! Pygmalion l'aime bien.

GALATÉE.

Il l'aime.... Mais il m'aime de préférence à tout, il me l'a dit; ne dois-je pas être tranquille, satisfaite?.... Toutes les créatures humaines qui se connoissent, sont unies entre elles, s'aiment.... cela est naturel; mais on n'aime passionnément qu'un mari, qu'une épouse.

NIRÉE.

Paix donc.... Ecoutez.... je crois qu'il tonne.

GALATÉE.

Il tonne? que signifie cela?

NIRÉE.

Il fait du tonnerre.... entendez-vous?

GALATÉE.

Quoi, j'entends du bruit.... C'est là haut, dans ces nuages.

NIRÉE, *se mettant sur les genoux de Galatée.*

Oh! c'est que j'ai peur du tonnerre.

GALATÉE.

Je ne vous comprends pas.... ce bruit vous fait de la peine? il est beau pourtant.

NIRÉE.

Oui, mais il tue.

GALATÉE.

Comment, il tue! qu'est-ce que cela?

NIRÉE.

Ah!... un éclair....

GALATÉE.

Quel trait brillant de lumière.... Oh! la belle chose!

NIRÉE.

Mais quand je vous dis que cela tombe, et que cela fait mourir.... Ah! quel coup!.... Je vais rentrer dans la maison. (*Il se sauve.*)

SCÈNE TROISIÈME

GALATÉE, *seule.*

Cela tombe et cela fait mourir !... Que signifie cet étrange discours ? rien, je crois... Un enfant, autant que je puis m'y connoître, n'est pas une créature bien raisonnable, cette espèce est certainement bien inférieure à la nôtre.... Ce qu'il m'a dit de cette Eurinome me revient à l'esprit malgré moi... Ah ! Pygmalion, que de questions je vais vous faire !... Mais, hélas ! quand reviendra-t-il ? Je ne puis résister davantage à mon impatience, allons le chercher.... (*Elle marche vers le fond du théâtre.*)

SCÈNE QUATRIÈME.

GALATÉE, EURINOME (*paroissant de l'autre côté*).

EURINOME.

Pygmalion m'a dit de l'arrêter, si elle vouloit quitter ce lieu, et je crois qu'elle cherche à s'éloigner.

GALATÉE.

Quel chemin prendre ? je n'en découvre point....

EURINOME, *l'observant.*

Elle s'approche de la rivière....

GALATÉE.

Voilà de l'eau, il faut la passer pour gagner ce [illegible] que je vois là-bas; allons, je vais la traverser.

EURINOME, *criant en s'avançant vers elle.*

O ciel!.... Galatée! Galatée!....

GALATÉE.

Quelle voix inconnue m'appelle?

EURINOME, *la saisissant par le bras.*

Vous alliez vous noyer.... Oh! quelle peur elle m'a fait!...

GALATÉE.

Dieux! quelle étonnante figure!

EURINOME.

Heureusement que, cachée dans ce bosquet, j'avois les yeux sur vous, et que je ne vous ai pas perdue de vue un seul moment.

GALATÉE, *l'examinant toujours.*

Je ne reviens pas de ma surprise....

EURINOME.

Allons, retournez sur votre banc de gazon.

GALATÉE.

Mais, je vous en prie, dites-moi de quelle espèce vous êtes

EURINOME.

Comment donc?... vous me prenez peut-être pour un homme?

GALATÉE.

Oh! non, car vous ne ressemblez pas du tout à Pygmalion; vous ne ressemblez pas davantage à l'amour, ainsi je vois bien que vous n'êtes pas un enfant; mais....

EURINOME.

Vous ne trouvez pas non plus qu'il y ait beaucoup de rapport entre vous et moi?...

GALATÉE, *riant.*

En effet....

EURINOME.

Eh bien! je suis cependant une femme tout comme vous.

GALATÉE, *riant.*

Une femme! vous êtes une femme!... Ah! si toutes les femmes sont faites comme vous!...

EURINOME.

Vous ne serez point jalouse n'est-ce pas?

GALATÉE.

[illegible]êtes [illegible]e femme! Réellement j'en suis ch[illegible]etit [illegible]ais n'êtes-vous pas bien fâchée d'avoir u[illegible]travmblable figure?

EURINOME.

Point [illegible]u tout, j'ai eu le temps de m'y accoutumer. [illegible]t je suis très-satisfaite, très-heureuse.

GALATÉE.

Quelle démarche! quelle taille! comme elle est courbée!.... Asseyez-vous avec moi sur ce banc, je veux voir dans cette fontaine mon visage à côté du vôtre. (*Elle regarde dans la fontaine.*) Oh! la singulière chose... (*Elle rit.*)

EURINOME.

Pour une jeune personne d'un jour, elle a un petit amour-propre qui n'est pas mal formé... Savez-vous, Galatée, qu'on doit du respect à la vieillesse?

GALATÉE.

Vous vous appelez *la Vieillesse*?

EURINOME.

Je m'appelle Eurinome, et....

GALATÉE.

Eurinome !... Vous êtes [illegible] cette Eurinome qu'au fond de l'âme [illegible]gnois tant, et que je croyois si belle ! Embrassez-moi, ma chère Eurinome, je sais que Pygmalion vous aime, et je partage ses sentimens.

EURINOME.

Allons, je vous pardonne; vous êtes [illegible] d'hier, vous n'ayez pas encore eu le te[illegible] d'apprendre à vivre.

GALATÉE.

Au premier coup d'œil, elle m'a causé un sentiment triste, mêlé d'une crainte singulière; je n'osois l'approcher, et maintenant, au contraire, sa voix, son visage, tout en elle m'inspire je ne sais quel mouvement que je ne puis définir, et que je n'avois point encore éprouvé.

EURINOME.

Je vous parois ridicule, vous êtes fort étonnée de voir une femme avec une peau ridée et des cheveux blancs, tout cela vous fait rire; mais vous n'en rirez pas toujours.

GALATÉE.

Ce que je fais en vous regardant, c'est donc le [illegible]?

EURINOME.

[illegible]sement.

GALATÉE.

Je ne connoissois pas cela : mais c'est fort joli, le rire....

EURINOME.

Eh bien! je parie que vous connoissez déjà les pleurs?

GALATÉE.

Oh! oui, j'ai pleuré en quittant Pygmalion.

EURINOME.

Je m'en doutois, que vous aviez versé des larmes; c'est toujours ainsi que commence la vie.

GALATÉE.

Savez-vous que j'ai déjà vu un enfant?

EURINOME.

Oui, le petit Nirée, le modèle de Pygmalion.

GALATÉE.

Comment! le modèle?

EURINOME.

Vous n'ignorez pas que Pygmalion est sculpteur.

GALATÉE.

Je dois en effet le savoir.

EURINOME.

Galatée fut sa plus belle statue; mais il en a fait beaucoup d'autres; vous avez reçu le jour dans son atelier, vous avez vu là des Vénus, des nymphes, et un certain petit Amour....

GALATÉE.

Qui étoit vis-à-vis mon piédestal.

EURINOME.

Eh bien! ne trouvez-vous pas que Nirée ressemble à ce petit Amour?

GALATÉE.

Ah! je devine! Nirée est cette même statue qui, ainsi que moi, vient d'être animée...

EURINOME.

Point du tout; Nirée, seulement, a servi de modèle, c'est-à-dire que Pygmalion, voulant faire une figure d'Amour, a copié celle de Nirée.

GALATÉE.

Mais, est-ce ainsi qu'il fait toutes ses statues?

EURINOME.

[redacted]nt.

GALATÉE.

O ciel! quoi! il existe une femme d'après laquelle il m'a formée? je ne suis qu'une copie?... et si l'original venoit me disputer son cœur, elle en auroit le droit!

EURINOME.

Rassurez-vous.

GALATÉE.

Je ne le puis, cette découverte m'accable. Hélas! je croyois devoir ma figure à son génie, je croyois qu'il m'avoit créée, et je ne suis qu'une imitation, il a trouvé dans une autre les traits qui pouvoient lui plaire.

EURINOME.

Oh! pour vos traits, il ne les a trouvés que dans son imagination.

GALATÉE.

Il a inventé mon visage?

EURINOME.

Entièrement.... et le visage seul forme la

ressemblance; ainsi vous ne devez pas craindre la rivalité d'un modèle

GALATÉE.

Ah! je respire, vous m'aviez oppression....

EURINOME.

Pour le reste de votre figure, il ne s'est pas contenté d'un seul modèle, il en a pris cinq ou six; vous avez les pieds de la petite Aglaure, les bras de la jeune Céphise, et, ce qui pourra vous surprendre, vous avez mes mains et ma taille....

GALATÉE, *éclatant de rire.*

Vos mains et votre taille!...

EURINOME.

Rien n'est plus vrai.

GALATÉE.

Mais comment se peut-il?...

EURINOME.

Avez-vous remarqué dans l'atelier de Pygmalion, une Flore qui étoit à droite de votre statue?

GALATÉE.

Oui, elle est charmante, elle m'a frappée,

et Pygmalion m'a dit qu'elle représentoit la déesse des fleurs...

EURINOME.

[redacted]! cette figure qui a tant d'élégance [redacted] taille et un si joli visage.... c'est moi.

GALATÉE, *riant toujours.*

C'est vous?...

EURINOME.

C'est moi-même, et voici comment: le père de Pygmalion étoit sculpteur aussi; j'étois esclave de sa femme, et fort jeune, fort jolie alors; il me trouva une tournure de Flore; il fit cette statue, et je servis de modèle. Pygmalion, par tendresse pour son père, et par amitié pour moi, a toujours conservé cette statue dans son atelier, et lorsqu'il commença sa Galatée, il y a deux ans, il copia ma taille et mes mains....

GALATÉE.

Vous me dites-là des choses incompréhensibles. Expliquez-moi d'abord ce que c'est qu'être *esclave?* si j'entendois ce mot, je comprendrois peut-être un peu le reste.

EURINOME.

Une esclave, c'est une malheureuse créa-

ture qui, privée des dons de la fortune, est obligée de servir et de se vouer, sans réserve, aux volontés des autres. J'appartenois à la mère de Pygmalion, de telle sorte que je ne pouvois, sans son ordre, sortir de [illegible] ou prendre le moindre engagement. Il m'étoit impossible de disposer de ma personne ou de mon cœur.

GALATÉE.

Je vous comprends moins que jamais... Est-ce qu'il existe sur la terre des créatures malheureuses?

EURINOME.

Oui, parce qu'il existe des méchans....

GALATÉE.

Vous me faites frémir.... Et ces méchans sont ceux qui veulent avoir des esclaves?

EURINOME.

L'orgueil et l'injustice ont, en effet, produit les premiers tyrans.... et l'usage et les préjugés ont autorisé, depuis, cet étrange abus de la force.

GALATÉE.

Eurinome!.... vous bouleversez toutes mes idées, vous me jetez dans un trouble inexpri-

rnable; vous excitez en moi la plus vive curiosité, et cependant je n'ose vous questionner encore.... je crains vos réponses, et je [redacted] m'instruire.... Ah! je le sens, je [redacted] bientôt avec amertume l'heureuse ignorance des premiers instans de ma vie.... O malheureuse Eurinome! vous avez été belle, dites-vous.... Les peines de l'âme et la servitude détruisent-elles la beauté? une esclave ne peut-elle conserver ses charmes?...

EURINOME.

Non, Galatée, j'ai subi seulement un sort commun à tous les êtres....

GALATÉE.

Arrêtez! ô ciel! quelle idée funeste!.... Eh quoi! semblables à ces roses que j'ai vues se flétrir, ne devons-nous briller qu'un instant?... Vous vous taisez! il est donc vrai, grands dieux!...

EURINOME.

En effet, Galatée, la beauté n'est qu'une fleur passagère, elle ne dure qu'un moment... J'ai été jeune comme vous, et.... vous deviendrez vieille comme moi.

GALATÉE.

La beauté ne dure qu'un moment... En me parlant ainsi, vos regards exp[illegible] la compassion.... Eurinome.... Hé[illegible]dez-moi.... mon visage [illegible] suis-je déjà vieille? (*Elle se jette dans les bras d'Eurinome.*)

EURINOME.

Calmez-vous, Galatée, et pour dissiper votre effroi, regardez-vous dans cette onde...

GALATÉE.

Je n'ose....

EURINOME.

Vous le pouvez, vous n'avez point encore un visage à faire peur.

GALATÉE, *en regardant dans la fontaine.*

Dieux !.... Mais voyez donc comme déjà je suis changée ! quelle pâleur affreuse !

EURINOME.

Ce changement n'est causé que par l'émotion que vous éprouvez; il se dissipera avec le trouble qui le produit. Ecoutez-moi, Galatée, vous ne pouvez savoir ce que c'est qu'une année, vous n'avez pas l'idée d'un jour; mais sachez qu'il faut beaucoup de

jours pour former une année, et que vous ne commencerez à vieillir que lorsque vous aurez vu s'écouler un grand nombre d'années.

GALATÉE.

Et les hommes vieillissent-ils aussi ?

EURINOME.

Oui, car heureusement pour nous, ils n'ont fait que les lois humaines, et ils ne peuvent rien sur celles de la nature. Pygmalion, plus âgé que vous, doit par conséquent vieillir avant vous.

GALATÉE.

Ah ! je suis bien sûre de le chérir toujours; mais quand je serai vieille, m'aimera-t-il encore ?

EURINOME.

N'en doutez pas, et même le sentiment qu'il aura pour vous alors, sera plus profond et plus solide.

GALATÉE.

Vous me consolez; cependant je ne dois les sentimens de Pygmalion qu'à cette figure, ouvrage de ses mains; s'il n'eût pas adoré la beauté qu'il avoit créée, auroit-il obtenu le prodige qui m'a donné la vie ?

EURINOME.

Les hommes peuvent bien être séduits un moment par la seule beauté; mais ne sont fixés que par la vertu et [redacted] mes de l'esprit....

GALATÉE.

Quelle nouvelle inquiétude vous me donnez! Vous qui savez tout, dites-moi, ma chère Eurinome, ai-je de l'esprit et de la vertu?

EURINOME.

Si j'en puis juger, je crois que vous aurez beaucoup d'esprit.

GALATÉE.

Mais, je le vois, je n'ai pas de vertu?

EURINOME.

La vertu consiste dans l'amour de nos devoirs.

GALATÉE.

Et quels sont nos devoirs?

EURINOME.

De respecter les dieux, d'aimer, de secourir nos semblables, et de remplir avec fidélité tous nos engagemens....

GALATÉE.

Vous me détaillez-là tous les sentimens de mon cœur.

EURINOME.

Galatée, cette âme sensible et pure, elle vous causera bien des peines; mais en même temps elle vous fera jouir du seul bonheur que l'on puisse trouver sur la terre.

GALATÉE.

Hélas! quelles douces erreurs j'ai déjà perdues! Je sais qu'il existe des esclaves, des méchans, et qu'il faut vieillir... Du moins, Eurinome, m'avez-vous tout dit, n'avez-vous plus rien à m'apprendre?

EURINOME.

C'est assez pour un jour....

GALATÉE.

Que dites-vous? est-il encore d'autres maux?

EURINOME.

L'expérience seule peut achever de vous instruire.

GALATÉE.

Vous ajoutez de nouvelles craintes à la tristesse qui m'accable, Eurinome...

SCÈNE CINQUIÈME.

GALATÉE, EURINOME, un pauvre Vieillard.

GALATÉE, *apercevant le vieillard.*

Mais que vois-je? quel est ce nouvel objet?

EURINOME.

C'est un mendiant qui, ayant trouvé les portes ouvertes, est entré dans ce jardin.

GALATÉE.

Sa démarche ressemble à la vôtre, c'est une vieille femme?

EURINOME.

Non, c'est un homme, un vieillard.

GALATÉE.

Un homme!... Ah! je devine : pauvre Eurinome, c'est sans doute votre Pygmalion, votre époux?

EURINOME.

Point du tout, il ne m'est rien.

GALATÉE.

Vous paroissez pourtant tous les deux si

Bien faits l'un pour l'autre... Il s'avance avec peine, je vais lui donner le bras....

EURINOME, *à part.*

Laissons-la faire; voyons l'impression que produira sur son cœur l'entretien de ce pauvre vieillard.

GALATÉE.

Venez, vieillard, donnez-moi la main...

LE VIEILLARD.

Oh! je n'oserois....

GALATÉE.

Donnez... Comme il paroît fatigué! Eurinome, il est encore plus courbé que vous!..

EURINOME.

C'est qu'il est plus vieux.

GALATÉE, *au vieillard.*

Venez vous asseoir sur ce banc de gazon.

LE VIEILLARD.

Qui? moi! vous vous moquez! pourrois-je m'asseoir devant vous?

GALATÉE.

Eh! pourquoi pas?

LE VIEILLARD.

Le respect.

GALATÉE.

Que veut-il dire?

EURINOME.

Votre présence l'intimide.

GALATÉE.

Cela m'afflige. Quoi! je lui fais peur! Je ne suis pas vieille pourtant. Il me croit donc méchante?

EURINOME

Non, mais il se trouve inférieur à vous....

GALATÉE.

Il a tort; puisqu'il a vécu plus long-temps, il doit être plus éclairé... Il peut m'instruire, et moi je ne puis rien faire pour lui,... Asseyez-vous donc, bon vieillard.

EURINOME, *au vieillard.*

Obéissez, puisque Galatée le veut,
(*Le vieillard s'assied.*)

GALATÉE.

Comme il est mal vêtu! ses habits sont vieillis comme lui.... Ils sont tout déchirés. Pourquoi donc portez-vous des vêtemens si sales?...

LE VIEILLARD.

C'est que je n'en ai point d'autres.

GALATÉE.

Oh bien! Pygmalion vous dira où l'on en trouve, il en a tant, et de si beaux!... Eurinome, allez chercher ce grand manteau de pourpre brodé d'or que Pygmalion a laissé dans ma chambre, nous le donnerons à ce vieillard.

LE VIEILLARD.

Pourquoi vous moquer ainsi de ma misère? si vous ne voulez pas me donner quelques secours, du moins ne me retenez pas.

GALATÉE.

Que signifie ce discours?.... quel secours demande-t-il donc?

LE VIEILLARD.

J'ai quatre petits enfans, et nous manquons de tout; nous n'avons ni nourriture, ni logement, ni vêtemens....

GALATÉE.

Et pourquoi?

LE VIEILLARD.

Vous êtes riche, ayez pitié des pauvres.

GALATÉE.

Qu'est-ce donc qu'être riche?

LE VIEILLARD.

C'est avoir de l'or....

GALATÉE.

Cet or qui sert à ma parure?

EURINOME.

Oui, Galatée, ce même métal qui forme votre collier et vos bracelets, est nécessaire au soutien de la vie, du moins chez les peuples réunis en sociétés nombreuses; sans or, on ne peut avoir une maison, des habits et des alimens....

GALATÉE.

Et cet homme n'a point d'or?

EURINOME.

Hélas!... non.... il en est privé depuis qu'il existe.

GALATÉE.

Comment a-t-il donc oublié de le dire?

EURINOME.

Il passe sa vie à en demander; mais on le refuse, ou bien on lui donne si peu, qu'il

n'a pas la possibilité d'acquérir les choses qui lui sont nécessaires....

GALATÉE.

Qu'entends-je!... Non, de tout ce que vous m'avez appris, voilà ce qui me paroît le plus incompréhensible.... (*Elle détache sa chaîne d'or, et la passe au cou du vieillard.*) O cher et bon vieillard! en voilà de l'or; il est à vous, et ceci encore....

(*Elle lui donne ses bracelets.*)

LE VIEILLARD.

Que faites-vous? je ne puis croire....

GALATÉE.

C'est tout ce que j'en ai: peut-être n'est-ce pas assez; mais si cela ne peut vous procurer une maison, restez ici; je vous logerai, je vous nourrirai, et Pygmalion, j'en suis sûre, vous donnera de beaux habits.

LE VIEILLARD.

Reprenez ces bijoux, et donnez-moi quelques pièces de monnoie....

EURINOME, *tirant de sa poche quelques pièces d'or.*

L'or, sous cette forme, lui sera plus utile.

GALATÉE.

Pourquoi donc ne lui donniez-vous pas sur-le-champ ?

LE VIEILLARD, *prenant l'argent d'Eurinome, et posant les bijoux de Galatée sur le siége de gazon.*

Oh ! que Jupiter exauce tous vos vœux....

GALATÉE.

Etes-vous satisfait?

LE VIEILLARD.

Ce jour est le plus heureux de ma vie.... Je vais retrouver mes petits enfans....

GALATÉE.

Maintenant vous avez donc assez d'or?

LE VIEILLARD.

J'ai reçu mille fois plus que je n'ai demandé. Adieu, puisse le ciel vous récompenser de vos bienfaits!

GALATÉE.

Ecoutez.... d'après tout ce que je viens d'entendre, je ne vois que trop que vous n'êtes pas, sur la terre, la seule créature qui manquiez d'or; si vous en connoissez quel-

que autre, envoyez-la-moi, je vous en prie; me le promettez-vous?

LE VIEILLARD.

Ma voisine Crithéis est presque aussi pauvre que moi.

GALATÉE.

Eurinome, entendez-vous?

EURINOME.

Eh bien! donnez cela à votre voisine Crithéis. (*Elle lui donne deux pièces d'or.*)

LE VIEILLARD.

Oh! comme je vais la rendre heureuse! Adieu! souffrez que j'aille la trouver sans délai. (*Il sort.*)

SCÈNE SIXIÈME.

GALATEE, EURINOME.

GALATÉE *suit des yeux le vieillard, en gardant le silence. Elle paroît accablée et se jette sur le banc de gazon. Après un long silence.*

Non, je n'ose me livrer aux nouvelles réflexions qui viennent m'assaillir.... Il existe des infortunés qui manquent de tout!... ils

vivent au milieu de nous, et nous les laissons dans cet état!... Ah! j'en suis certaine, Pygmalion ne les connoît pas!... mais je consacrerai ma vie au soin de les découvrir; je les irai chercher...

EURINOME.

Pygmalion est bienfaisant et sensible, il se plaît à secourir les pauvres....

GALATÉE.

Et pourtant ce pauvre vieillard et cette Crithéis manquoient d'or!... Ainsi, l'on peut bien penser qu'il y en a quelques autres qui sont dans la même situation. Cette idée est affreuse!... Mais, Eurinome, n'avez-vous rien à vous reprocher? ne connoissiez-vous point ce vieillard, vous qui avez si bien dépeint son malheur?

EURINOME.

Non, je ne l'avois jamais vu; son extérieur m'a fait deviner son infortune.

GALATÉE.

Comment se peut-il que ces petits morceaux d'or que vous lui avez donnés soient nécessaires au bonheur? et si ce métal est si précieux, comment ne l'a-t-on pas partagé également entre tous les hommes?

EURINOME.

C'est la faute des hommes, et non des dieux.

GALATÉE.

Puisqu'il y a des hommes qui manquent de cet or si utile, c'est donc un crime d'en avoir en trop grande abondance ? Dès qu'il existe des pauvres, les riches sont donc inhumains ?

EURINOME.

Pour vous répondre, il faudroit vous instruire de mille choses qu'il est impossible de vous apprendre en un jour.

GALATÉE.

Ah ! malgré mon ignorance, que d'horreurs j'entrevois ... Pygmalion pourroit seul éclairer mes doutes, et répondre à toutes mes questions.... Il ne revient point; par pitié, conduisez-moi vers lui.

EURINOME.

Je ne le puis; je dois rester ici....

GALATÉE.

Eh bien! je vais, sans vous, l'aller chercher....

EURINOME.

Où irez-vous ?

GALATÉE.

Je ne sais; mais je parcourrai toute la terre, et je le trouverai.

EURINOME.

Voilà une grande entreprise.

GALATÉE.

Vous riez.... cela est cruel!...

EURINOME.

Et me suis-je fâchée quand ma figure vous a fait rire?

GALATÉE.

Je ne vous voyois pas affligée.... Vous m'assuriez au contraire que vous étiez heureuse et satisfaite.

EURINOME.

Restez ici, ma chère Galatée.

GALATÉE.

Non, cessez de me retenir.

EURINOME.

Il m'est impossible de vous laisser sortir de ce lieu....

GALATÉE.

Comment donc! quel droit avez-vous de

me traiter ainsi : voulez-vous que je sois votre esclave ?... je n'y consentirai jamais....

EURINOME.

Pour la première fois de votre vie, vous voilà en colère. Mais écoutez-moi : je ne vous retiens que par amitié pour vous ; si vous alliez ainsi seule hors de cette maison, vous vous exposeriez à mille affreux dangers.

GALATÉE.

Justes dieux ! et Pygmalion est sorti seul ; il est donc exposé à ces dangers ?

EURINOME.

Non, son expérience l'en préserve. Par exemple, vous voudriez sans doute courir, vous n'êtes point encore exercée à la course, vous pourriez tomber et vous blesser mortellement.

GALATÉE.

Comme lorsqu'on veut monter, pour la première fois, au haut d'un arbre ? O ciel ! de combien de périls n'est-on pas environné !

EURINOME.

Il en est d'autres qui sont particuliers aux femmes. Vous êtes jeune et jolie ; si des méchans vous rencontroient seule sur les che-

mins, ils vous enleveroient, et vous raviroient pour toujours à Pygmalion.

GALATÉE.

Quelle horreur !

EURINOME.

Enfin, je vous ai vue au moment de vous jeter dans une rivière, et.... il faut bien que vous sachiez que si vous y tombiez.... vous n'en sortiriez jamais.

GALATÉE.

Et que deviendrois-je là ?

EURINOME.

Vous cesseriez d'exister....

GALATÉE.

Je cesserois d'exister !... Eurinome, la vie peut donc se perdre ?

EURINOME.

Vous m'arrachez cette triste vérité.... j'aurois voulu pouvoir vous la cacher encore....

GALATÉE.

La vie peut se perdre !... et peut-être devons-nous même nécessairement la perdre ?... Vous ne répondez point. Ah ! je n'entends que

trop ce terrible silence!... Ainsi donc nous ne naissons que pour finir....

EURINOME, *soutenant Galatée.*

Elle pâlit.... ses yeux se ferment.... l'effroi, le saisissement, la surprise lui ravissent l'usage de ses sens....

GALATÉE.

C'en est fait.... je sens.... que je reprends le froid mortel et l'immobilité du marbre dont je fus formée..... le jour disparoît à mes yeux.... et je retombe dans les ténèbres, dans le néant.... Ah! Pygmalion....

EURINOME.

Ranimez-vous, Galatée, la terreur vous abuse....

GALATÉE.

Dieux!.... je revois encore la clarté des cieux! Eurinome!....

EURINOME.

J'ai dû vous apprendre qu'il est des dangers qu'on ne peut braver impunément mais, avec de la prudence, il est facile de les éviter, et suivant le cours ordinaire de la nature, vous devez vivre et jouir du bonheur d'aimer et de plaire pendant une longue suite

d'années. L'idée de la mort vous glace et vous épouvante, et vous n'êtes encore qu'aux premiers pas de votre carrière, tandis que moi, paisible et résignée, je touche aux bornes de la vie; car la vieillesse précède et présage la mort.

GALATÉE.

Hélas! s'il est ainsi, vous êtes sans doute plus à plaindre que moi; j'admire votre courage sublime, et je ne puis le concevoir.

EURINOME.

Vous vous désespérez, Galatée; [illegible] comblée de tous les dons de la nature et de la fortune, vous êtes cependant la plus heureuse de toutes les femmes; mais telle est la vie, que, malgré tant d'avantages réunis, on ne peut goûter le bonheur en naissant, comme vous, avec toute sa raison et un cœur sensible. La sagesse des dieux nous a donné l'enfance et les premières années de la jeunesse, pour accoutumer, par degrés, notre imagination et nos sens à des idées qui seroient accablantes si nous les recevions dans l'âge du sentiment et de la réflexion.

GALATÉE.

Ah ! comment s'attacher à la vie, lorsqu'on sait qu'il faut nécessairement la perdre ! Quoi ! je cesserai d'exister ! ce cœur si sensible cessera d'aimer ! Non, je ne puis le croire.... Ce souffle divin qui m'a tirée du néant, m'a donné ce qui ne peut périr, l'intelligence et le sentiment. J'ai vu des animaux, j'ai vu des oiseaux et le chien qui suit Pygmalion ; ces créatures imparfaites, privées de la raison et de la parole, sont incapables de connoître et de respecter les dieux, elles pourront s'anéantir entièrement ; mais les dieux m'ont formée pour les servir, l'hommage qu'ils exigent de moi m'assure de la dignité de mon être : je vieillirai, je changerai de figure et de forme, peut-être ; mais je ne mourrai point....

EURINOME.

Vous l'avez devinée, cette grande, cette immuable vérité, l'effroi des méchans et le plus doux espoir de l'innocence. Oui, Galatée, votre âme ne périra jamais ; affranchie un jour des liens de la vie et de sa dépouille mortelle, elle ira dans le sein

des dieux jouir des récompenses destinées à la vertu.

GALATÉE.

Je disparoîtrai de la terre! et pour toujours! et Pygmalion..... est moins jeune que moi; s'il devoit m'y laisser après lui!... O pensée accablante! insupportable!..... Et tant de dangers peuvent, dites-vous, prêter la vie!.... et il ne revient point.... Mais quel bruit! quel tumulte!..... (*On entend un bruit de cors de chasse.*)

SCÈNE SEPTIÈME.

LES MÊMES, NIRÉE, *accourant.*

NIRÉE.

Eurinome, Galatée, venez, venez voir passer la plus belle chasse....

GALATÉE.

Qu'est-ce donc?

NIRÉE.

Ils ont tué une biche..... Il y a une quantité de chasseurs : oh! c'est beau, c'est beau!....

GALATÉE.

Comment, *tué*, ôté la vie?

NIRÉE.

Mais, oui, la biche est morte; c'est Leucipe qui l'a tuée : oh ! il est bien content !.....

GALATÉE.

Une biche ! n'est-ce pas cet animal si doux et si joli que j'ai vu ce matin dans le bois ?

NIRÉE.

Sûrement : c'est bien joli une biche, et puis cela court ! Ils ont eu bien de la peine à l'attraper....

GALATÉE.

Mais pourquoi vouloient-ils la tuer ?

NIRÉE.

Pour s'amuser. Ils en tuent comme cela tous les jours.

GALATÉE.

Ah ! les monstres !..... quelle incroyable cruauté !..... Eurinome, sauvons-nous, cachons-nous; si ces méchans alloient venir ici !.....

EURINOMÉ.

Ne craignez rien, ma chère Galatée.

GALATÉE.

Mais comment ne partagez-vous pas mon effroi ?

EURINOME.

Cet effroi n'est pas fondé.

GALATÉE.

Cependant...

NIRÉE.

Puisque vous ne voulez pas venir, adieu donc. (*Il sort en courant.*)

SCÈNE HUITIÈME.

GALATÉE, EURINOME.

GALATÉE.

Je tremble.... Eurinome, au nom du ciel, cachez-moi !....

EURINOME.

Encore une fois, vous craignez un danger imaginaire; Leucipe est un jeune homme rempli de douceur et de vertus.....

GALATÉE.

De douceur ! lorsqu'il est capable de tuer cet innocent animal, et pour s'amuser !....

EURINOME.

L'usage, et un usage universel, autorise cette action qui vous paroît si cruelle. Tous les hommes aiment la chasse.

GALATÉE.

Tous les hommes sont donc des barbares ?

EURINOME, *à part.*

Malheureuse et innocente Galatée !..... Que deviendra-t-elle quand elle apprendra ce que c'est qu'un guerrier, un héros, un conquérant ? quand elle entendra louer, admirer tous les forfaits produits par l'ambition !..... Vous pleurez, Galatée !....

GALATÉE.

Oh ! dites-moi que Pygmalion n'aime pas la chasse, et qu'il n'a jamais tué de biche.

EURINOME.

Je puis vous donner cette satisfaction. Pygmalion n'a, je crois, chassé qu'une seule fois dans sa vie, et c'étoit pour faire une action bienfaisante.

GALATÉE.

Comment ?

EURINOME.

Oui, pour tuer un sanglier effroyable qui désoloit ce canton.

GALATÉE.

Ainsi donc il existe des animaux méchans et féroces !..... Voilà encore une calamité que j'ignorois.

SCÈNE NEUVIÈME.

Les mêmes, NIRÉE.

NIRÉE, *revenant en courant.*

La chasse est tout-à-fait finie, presque tous les chasseurs sont partis; mais voilà Leucipe qui vient se promener ici avec Euphrosine et Myrine, qu'il a rencontrées dans le petit bois, où elles ont vu la fin de la chasse.

GALATÉE.

Euphrosine et Myrine, sont-ce des femmes ?

NIRÉE.

Oui, des femmes, et bien jolies, je vous assure. Euphrosine est bien parée.... elle a un beau collier si brillant !.....

et une belle robe !..... Tenez, les voyez-vous là-bas ? (*Il va les rejoindre, et disparoît.*)

EURINOME.

Leucipe est l'ami de Pygmalion ; vous devez le recevoir, Galatée.

GALATÉE.

Quoiqu'il ait tué cette pauvre petite biche ?

EURINOME.

Pygmalion seroit fâché que Leucipe fût mal reçu chez lui.

GALATÉE.

Et ces deux femmes, faut-il aussi les bien recevoir pour plaire à Pygmalion ?

EURINOME.

Il les connoît très-peu et ne les aime point du tout; mais puisqu'elles viennent chez vous, vous devez être polie avec elles.

GALATÉE.

Polie ? qu'est-ce qu'être polie ?

EURINOME.

Les voici, avancez-vous vers elles.

GALATÉE.

Je n'ose..... Je n'ai jamais vu de jeunes femmes, cela m'interdit; et ce Leucipe, ce cruel chasseur.... Tout cela m'intimide et m'effraie.

EURINOME.

Eh bien! voulez-vous rentrer?

GALATÉE.

Non; car, malgré ma frayeur, j'ai une extrême curiosité de voir ces jeunes personnes.

SCÈNE DIXIÈME.

LES MÊMES, EUPHROSINE, *très-parée avec beaucoup de diamans*, MYRINE, *vêtue simplement*, LEUCIPE.

EURINOME.

Approchons-nous.....

GALATÉE.

Oh! non, je ne puis; laissez-moi me cacher derrière vous. (*Elle se cache derrière Eurinome.*)

EUPHROSINE.

Oui, ce jardin est ravissant.

LEUCIPE, *à Eurinome.*

Bonjour, bonne Eurinome, Pygmalion n'est point ici? (*Apercevant Galatée qui se cache le visage.*) Mais..... que vois-je là, derrière vous?..... une jeune personne..... une taille de nymphe.... (*Il prend Galatée par le bras; elle se couvre le visage avec ses mains.*)

EUPHROSINE.

C'est sans doute un des modèles de Pygmalion; mais je parie que son visage n'a pas la beauté de sa taille.....

MYRINE.

J'en serois fâchée, cette timidité siéroit si bien à un joli visage!

LEUCIPE.

Il est impossible que la nature n'ait pas formé un visage parfait pour cette taille-là..... De grâce, daignez nous regarder. (*Il prend une de ses mains, Eurinome prend l'autre; Galatée baisse les yeux et garde le silence.*) Eh bien! ne le disois je pas? (*Se tournant vers Myrine.*) Quelle céleste figure!

MYRINE.

Et quelle expression de sentiment et de modestie !.....

LEUCIPE.

Mais comme elle est tremblante!...

EURINOME.

Rassurez-vous donc, Galatée.

LEUCIPE.

Elle s'appelle Galatée? le joli nom !....

GALATÉE, *regardant Leucipe.*

Je crains..... il est vrai..... Cependant vous n'avez pas l'air méchant.... Promettez-moi de ne pas m'enlever.....

LEUCIPE.

Comment?....

EUPHROSINE, *riant dédaigneusement.*

La crainte est modeste !....

MYRINE.

Elle n'est que naïve.....

EURINOME.

Excusez son ingénuité,.... elle est si jeune, elle a si peu d'expérience!

LEUCIPE.

C'est un charme de plus.

MYRINE.

Et le plus touchant de tous.

LEUCIPE, *à Galatée.*

Ne craignez rien, belle Galatée, le sentiment que vous inspirez réprimera toujours les pensées et les desseins qui pourroient vous déplaire.

GALATÉE, *à Eurinome.*

Comme il est bon! je ne l'aurois pas cru.

EUPHROSINE, *avec ironie.*

Poursuivez, Leucipe; malgré son extrême innocence, ce langage ne l'effarouche pas.

LEUCIPE.

Seroit-il vrai, Galatée, que j'eusse le bonheur de ne pas vous déplaire?

GALATÉE.

Vous, me déplaire? au contraire, je vous assure, vous me plaisez beaucoup.

EUPHROSINE, *riant toujours.*

A merveille.....

LEUCIPE.

Ah! si cela étoit, vous ne le diriez pas si franchement.

GALATÉE.

Pourquoi donc?

LEUCIPE.

Mais savez-vous que ce seroit me permettre de vous aimer passionnément?

GALATÉE.

Cela est impossible..... Quoi! vous n'avez point d'engagement avec une autre femme?....

LEUCIPE.

On oublie tout auprès de vous.

GALATÉE.

Vous n'aimez donc pas? Je vous plains! Pour moi, j'ai donné mon cœur et ma foi; je suis l'épouse de Pygmalion.

LEUCIPE.

Son épouse!

GALATÉE.

Oui; rien n'est plus vrai.

LEUCIPE.

Qu'il est heureux!

EUPHROSINE.

Voilà un dialogue tout-à-fait galant pour nous ! Qu'en pensez-vous Myrine ?

MYRINE.

Je vous avoue que je trouve Leucipe très-excusable.

EUPHROSINE.

Cette petite personne vous paroît donc d'une incomparable beauté ?

MYRINE.

Oh ! oui, incomparable.

EUPHROSINE, *avec dépit.*

Incomparable !... Et vous, Leucipe, êtes-vous de cette opinion ?

GALATÉE, *vivement, à Leucipe.*

Dites que oui, je vous en prie.

LEUCIPE, *en riant.*

Comment vous refuser ! Oui, Galatée, vous êtes incomparable !...

GALATÉE.

Ah ! j'en suis charmée.

EUPHROSINE.

Et voilà ce qu'on appelle une touchante

ingénuité! Je suis bien aise de voir que la parfaite innocence n'est autre chose qu'une coquetterie bien grossière.

MYRINE.

Je ne crois pas cela... Ecoutez-moi, Galatée, pourquoi seriez-vous fâchée que nous fussions plus belle que vous?

GALATÉE.

C'est que j'attends Pygmalion et qu'il peut vous rencontrer.

MYRINE.

Eh bien! Euphrosine, est-ce là de la coquetterie?... Embrassez-moi, ma chère Galatée....

GALATÉE.

Ah! volontiers.... car je vous trouve charmante. (*Elle l'embrasse.*)

EUPHROSINE.

Enfin, Galatée, je suis la seule que vous traitiez mal. Savez-vous que je suis jalouse?

LEUCIPE, *à part.*

C'est-à-dire, envieuse comme une coquette humiliée.

GALATÉE.

Jalouse!... vous m'aimez donc?... Cela est singulier!...

EUPHROSINE.

Pourquoi?

GALATÉE.

C'est que je ne vous aime pas du tout. (*Tout le monde rit, à l'exception d'Euphrosine.*)

EURINOME.

Galatée, que dites-vous donc là?

GALATÉE.

Je dis la vérité.

EUPHROSINE.

L'aveu est sincère.

GALATÉE.

Et j'aurois cru que je vous déplaisois....

EUPHROSINE.

Point du tout, au contraire, vous m'amusez infiniment.

GALATÉE.

Il y a quelque chose de si extraordinaire dans vos regards, dans le son de votre voix, et qui s'accorde si peu avec vos discours, cela est si bizarre... Est-ce qu'il seroit possible de

penser d'une manière et de parler d'une autre ?... Vous me donnez cette idée : oui, je le crois ; mais cela doit être bien difficile et bien fatigant.

LEUCIPE.

Non, Galatée, il y a dans ce genre des talens si naturels !

GALATÉE.

Comment ! elle est ainsi sans effort ! sans le faire exprès ! il faut donc la plaindre : pauvre Euphrosine ! je ne suis plus fâchée contre vous.

EUPHROSINE, *à part.*

L'impertinente petite créature ! Contraignons-nous. (*Haut.*) Ma figure vous choque, n'est-ce pas ? elle a déjà eu le malheur de m'attirer l'inimitié de plus d'une femme.

GALATÉE.

Eh bien ! point du tout, je ne vous trouve pas laide.

EUPHROSINE, *avec ironie.*

Réellement ?...

GALATÉE.

Je crois même que vous êtes belle.

EUPHROSINE.

Bon !

GALATÉE.

J'en pourrois mieux juger, si vous aviez les habits moins bizarres...

EUPHROSINE.

Comment ?

GALATÉE.

Oui, vos oreilles, votre cou, votre tête, sont si chargés de mille petites choses brillantes, que, dans tout cela, ce qui frappe le moins les yeux, c'est votre visage.

EUPHROSINE.

En vérité, Galatée, j'admire votre esprit; vous avez des saillies tout-à-fait nouvelles...

GALATÉE.

Encore! vous le dites comme si vous ne le pensiez pas; mais vous avez tort, car j'ai de l'esprit; Eurinome, qui ne trompe point, me l'a dit.

LEUCIPE.

Elle est adorable !

GALATÉE, *à Euphrosine.*

Entendez-vous? il le pense, je vois cela.

LEUCIPE, *à Myrine.*

Quel discernement pourroit valoir l'instinct qui l'éclaire ?

MYRINE.

C'est celui de la nature que rien encore n'a pu corrompre.

EUPHROSINE, *ironiquement.*

Avec de telles manières, Galatée aura de grands succès dans le monde.

MYRINE.

Oui, cet instinct sublime d'un esprit juste et d'un cœur parfaitement pur, la préservera toujours de mille illusions qui nous abusent sans cesse. Nous sommes plus raffinées qu'elle, mais elle est plus clairvoyante que nous; on ne trompera jamais le cœur de Galatée, jamais elle ne sera la dupe d'une fausse louange, enfin elle déjouera toujours les artifices de la coquetterie; on rira de sa simplicité, mais on adorera sa candeur; et près d'elle, l'envie même sera forcée de s'avouer en secret, que, pour plaire d'une manière flatteuse et durable, il faudroit lui ressembler.

GALATÉE, *à Myrine.*

Vous parlez bien. Je ne comprends pas

tout ce discours, mais vous ne dites pas un mot qui ne me plaise. Vous qui savez tant de choses, expliquez-moi donc pourquoi, dès le premier instant où j'ai jeté les yeux sur vous, j'ai trouvé tant de plaisir à vous regarder.

LEUCIPE.

Savez-vous, Galatée, ce que c'est que la sympathie ?

GALATÉE.

Non.

LEUCIPE.

Eh bien ! c'est ce que vous éprouvez pour Myrine.

MYRINE.

Et avec un peu de temps, cette sympathie deviendra de l'amitié.

EUPHROSINE, *à Galatée.*

Pour achever de vous instruire, il faut vous dire encore, Galatée, que ce que nous éprouvons réciproquement l'une pour l'autre, c'est de l'antipathie.

GALATÉE.

C'est donc le contraire de la sympathie ?

EUPHROSINE.

Précisément. Adieu, Galatée, je veux

imiter cette franchise qui doit vous procurer de si brillans succès; ainsi, en vous quittant, je vous dirai naïvement que vous me paroissez la plus ridicule petite personne du monde; qu'il faut n'avoir ni goût, ni politesse, ni esprit, pour vous trouver supportable; que je n'oublierai point vos impertinences, et que je ne laisserai échapper aucune occasion de m'en venger. (*Elle sort.*)

SCÈNE ONZIÈME.

LES MÊMES, EURINOME.

GALATÉE.

Elle me fait peine!.... je voudrois la rappeler.

LEUCIPE.

Non, laissez-la, croyez-moi, vous ne pourriez l'adoucir.

GALATÉE.

Comme elle étoit rouge!.... elle souffroit... Je suis fâchée de lui avoir parlé... Eh quoi! l'on peut donc se reprocher d'avoir dit la vérité?...

MYRINE.

Aimable enfant !...

GALATÉE.

Une autrefois, quand j'aurai de l'antipathie.... je me tairai.

MYRINE.

On doit applaudir le motif de cette résolution; mais ce premier effort vous conduira bientôt à la dissimulation; hélas! c'est ainsi que toutes les vertus sociales tiennent à des vices! Ma chère Galatée, on s'oublie facilement près de vous; cependant je suis forcée de vous quitter....

GALATÉE.

Tant mieux, ma chère Myrine, car j'allois vous prier de vous en aller.... J'attends Pygmalion, je serai bien aise qu'il vous connoisse; mais dans ce moment je voudrois le voir seul.... ainsi, allez-vous-en, et promettez-moi de revenir.

MYRINE, *à Leucipe.*

Cela ne vaut-il pas mieux que des complimens? (*A Galatée.*) Adieu donc; mais avant de nous séparer satisfaites ma curiosité : vous n'avez pas reçu une éducation or-

dinaire, beaucoup de gens y trouveront une infinité de choses à critiquer; pour moi, j'admire du fond de l'âme celle qui a eu le bonheur de vous élever. Est-ce Eurinome?

EURINOME.

Non.

MYRINE.

Et qui donc?

EURINOME.

La seule nature.

MYRINE.

S'il est ainsi, c'est la meilleure de toutes les institutrices; Galatée le prouvera.

LEUCIPE.

Assurément; et l'art ne pourra que gâter un ouvrage si parfait.

MYRINE.

Adieu, charmante Galatée..

GALATÉE.

Adieu, mon aimable et chère Myrine; je vous promets une éternelle *sympathie*....

MYRINE.

Et moi la plus sincère amitié.

GALATÉE.

Ah! si *l'amitié* est plus tendre que la sympathie, c'est ce que j'ai pour vous....

LEUCIPE.

Allons, Myrine, ne perdez plus de temps; le ciel s'obscurcit, l'orage va nous surprendre....

MYRINE.

Allons, je vous suis....

GALATÉE.

Auparavant, embrassez-moi. (*Elles s'embrassent.*)

LEUCIPE, *en s'en allant avec Myrine.*

Combien on doit envier le bonheur de Pygmalion!

MYRINE, *à Galatée.*

Adieu!

GALATÉE.

Adieu.... (*Leucipe et Myrine sortent.*)

SCÈNE DOUZIÈME.

GALATÉE, EURINOME.

GALATÉE.

Cette jolie Myrine!... comme elle est douce

et sensible!... que je l'aime!... elle a su me distraire pendant quelques instans de mes chagrins....

EURINOME.

Vous avez été fort aimable pour elle; mais je ne puis vous cacher qu'Euphrosine a dû être bien mécontente de vous.

GALATÉE.

Et moi, je le suis d'elle aussi....

EURINOMI

Mais c'est vous qui avez commencé à lui dire des choses désagréables.

GALATÉE.

C'est ce qu'elle m'inspiroit.

EURINOME.

La politesse nous fait un devoir de dissimuler avec soin ces impressions fâcheuses.

GALATÉE.

Que dites-vous là?... quoi!... voudriez-vous que je ressemblasse à Euphrosine..... et que mes discours ne s'accordassent plus avec mes sentimens?

EURINOME.

Non, pas tout-à-fait; mais....

GALATÉE.

Pas tout-à-fait !... Vous convenez donc qu'il est condamnable de trahir la vérité ?

EURINOME.

Assurément.

GALATÉE.

Et vous me conseillez de la cacher un peu ! Non, Eurinome, je n'aurai jamais cette politesse que vous me vantez.... jamais; je la méprise.... Mais, Eurinome, concevez-vous cette longue absence de Pygmalion ? au nom du ciel, conduisez-moi vers lui. Il ne revient point, et la plus affreuse inquiétude me dévore.

EURINOME.

Venez l'attendre dans la maison : l'orage, qui s'étoit dissipé, recommence de nouveau; venez.... (*On entend le tonnerre.*)

GALATÉE.

Ce bruit.... est celui du tonnerre.... Le tonnerre ! ô ciel ! je me rappelle.... Nirée m'a dit que ce bruit pouvoit tuer.... Pygmalion, peut-être.... Ah ! je succombe à ma frayeur mortelle....

EURINOME.

Rentrons.

GALATÉE.

Non, je veux l'aller chercher; je ne crains rien pour moi, mais je crains tout pour lui; le tonnerre, les méchans, les rivières.... tous ces dangers menacent la vie; au moment où nous parlons, il en est peut-être la victime.... Peut-être Pygmalion n'existe plus.... Eurinome, ma chère Eurinome, j'embrasse vos genoux; guidez-moi : allons le chercher....

EURINOME.

Mais je ne le puis; je n'ai pas, comme vous, le libre usage de mes jambes; la vieillesse a glacé mon sang, je ne marche qu'avec une peine extrême.

GALATÉE.

La vieillesse nous ravit donc nos facultés. Vous ne dites pas un mot qui ne m'apprenne un malheur de plus.... Dieux!... Eurinome! j'entends la voix de Pygmalion....

EURINOME.

Vous ne vous trompez point, c'est lui-même; adieu : puisse-t-il dissiper vos alarmes! (*Elle sort.*)

SCÈNE TREIZIÈME et dernière.

GALATEE, PYGMALION

GALATÉE, *courant se jeter dans les bras de Pygmalion.*

Pygmalion !

PYGMALION.

Ma chère Galatée!... Mais dans quel état je te revois!... tremblante, éperdue, baignée de larmes....

GALATÉE.

Je te retrouve, enfin tu m'es rendu !... Mais il n'est plus pour Galatée de bonheur pur et sans mélange. O Pygmalion ! je sais tout..., je sais que nous vieillirons, que nous devons mourir, que mille dangers nous environnent; l'affreuse inquiétude et les craintes mortelles troublent et déchirent mon cœur; désormais, l'amour ne sera plus pour moi qu'une source inépuisable de terreurs. Oh ! quel présent funeste que la vie, puisque tant de maux en sont inséparables ! Les dieux devoient-ils nous donner la raison et la prévoyance ?

PYGMALION.

Ô ma Galatée! l'expérience te fera connaître qu'en même temps les dieux nous ont accordé des sentimens consolateurs qui peuvent adoucir toutes les peines de la vie.

(*On entend un grand coup de tonnerre.*

GALATÉE.

Ciel! juste ciel! quel affreux coup de tonnerre! ce bruit terrible va peut-être nous donner la mort; mais du moins nous périrons ensemble.

PYGMALION.

O dieux! prenez pitié de son effroi; rendez la paix et le bonheur à cette âme si pure et trop sensible!... Mais quel calme profond succède tout à coup à l'orage!... quelle lumière éclatante! quelle harmonie céleste!

(*On entend un harmonica.*)

GALATÉE.

Ces accens touchans suspendent mes peines cruelles: quelles sont donc ces divinités propices qui parlent à mon cœur, et qui ranimeut mon courage? (*Un nuage brillant descend du ciel dans le fond du théâtre.*)

PYGMALION.

O prodige nouveau! (*Le nuage s'ouvre, et laisse voir la Vertu assise, et l'Espérance, debout à côté d'elle, appuyée sur son ancre.*) Galatée, les dieux daignent nous envoyer les déités bienfaisantes, qui peuvent seules nous consoler et nous faire supporter les amertumes de la vie! Prosternez-vous, c'est la Vertu, c'est l'Espérance qui s'offrent à nos regards.

GALATÉE.

La Vertu, qu'elle est belle et touchante! ah! qui pourroit la voir sans l'adorer!

LA VERTU.

Nous sommes les compagnes fidèles de l'Innocence : Galatée, viens dans nos bras, et tu ne gémiras plus sur ton sort.

GALATÉE, *courant se jeter dans les bras de la Vertu.*

Ah! je m'attache à toi pour la vie!

PYGMALION.

Et vous, divine enchanteresse, douce et séduisante Espérance, ne la quittez jamais.

(*La toile se baisse.*)

LA CLOISON

COMÉDIE EN UN ACTE.

AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR.

J'ai fait imprimer, il y a vingt-un ans, une comédie qui a pour titre *la Cloison*, dont on a donné au théâtre plus d'une imitation, entre autres, *le Mur mitoyen*. Sur cette même idée, j'ai fait une autre comédie qui fut jouée en société, il y a quatorze ans, et la voici. Elle n'a rien de commun avec la première, que l'idée de la scène de *la cloison;* mais l'intrigue de celle-ci est tout-à-fait différente; ces deux pièces, d'ailleurs, n'ont entre elles aucune espèce de ressemblance.

ACTEURS.

LA MARQUISE.
LA COMTESSE.
LE CHEVALIER DE BLANCÉ.
SOPHIE, nièce de la comtesse.
DUPRÉ, valet de chambre de la comtesse.

La scène est à Paris, chez la comtesse.

Le théâtre représente un salon.

LA CLOISON.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MARQUISE, DUPRÉ.

DUPRÉ.

Si vous voulez bien, madame, attendre dans ce salon...?

LA MARQUISE.

Mais, Dupré, où me conduisez-vous? Ce n'est point ici l'appartement de la comtesse?

DUPRÉ.

Non, madame, c'est celui de sa nièce, et madame vous prie de l'y attendre.

LA MARQUISE.

Après six mois d'absence, j'ai une impatience de la revoir! Il me semble qu'elle ne la partage guère...

DUPRÉ.

Oh! tout au contraire, je vous assure: elle a tant de choses à vous conter! Mais, ce

soir, elle a donné à souper, elle est au milieu de quarante personnes; aussitôt qu'elle pourra s'échapper, elle se rendra ici, et, en attendant, elle m'a chargé de vous mettre au fait, si vous le désirez....

LA MARQUISE.

Comment au fait?

DUPRÉ.

Eh! oui, du tour qu'elle prépare.

LA MARQUISE.

Quel tour?....

DUPRÉ.

Oh! un tour excellent, unique.

LA MARQUISE.

Qu'est-ce que c'est donc?

DUPRÉ.

Une niche aussi drôle!

LA MARQUISE.

Venons au détail.

DUPRÉ.

Il faut prendre les choses de plus haut....

LA MARQUISE.

Allons, je vais m'asseoir, car je me sou-

viens que Dupré a de l'esprit, qu'il parle fort bien, mais qu'il n'est rien moins que laconique.

DUPRÉ.

D'abord, je dois commencer par vous faire le portrait de madame.

LA MARQUISE.

Comme il y a quinze ans que je suis son amie, il me semble que vous pouvez vous épargner cette peine.

DUPRÉ.

Comme il y a dix-sept ans que je suis son valet de chambre, et, j'ose le dire, valet de chambre de confiance, je crois qu'il n'y a aucune de ses amies qui puisse la connoître aussi bien que moi. Au reste, il m'est permis de la dépeindre fidèlement, car je n'ai que du bien à en dire; elle est si bonne, si généreuse, si facile à servir!..... Voilà l'essentiel; avec cela de la vertu, des principes, une honnêteté irréprochable... et puis si aimable, tant de talens et de grâces!..... Il ne tiendroit bien qu'à elle de cacher son âge: qui pourroit croire, en la voyant, qu'elle a trente-quatre ou trente-cinq ans!...

LA MARQUISE.

Trente-quatre ou trente-cinq ans !..... A-t-elle autant que cela ?

DUPRÉ.

Oh ! oui : vous voyez bien que voilà déjà une chose que vous ne saviez pas précisément; quant à ses défauts, je ne lui en connois qu'un ; elle est trop gaie.

LA MARQUISE.

Vous êtes bien austère, Dupré ; sa gaieté est si aimable, et la rend si piquante !...

DUPRÉ.

Elle est trop gaie, madame, je le lui ai dit souvent avec douleur; c'est la gaieté et l'envie de s'amuser qui seules ont causé toutes les petites étourderies qu'on a pu lui reprocher. Vous souvenez-vous comme feu monsieur l'a rendue malheureuse ? Elle ne le trompoit pas, mais elle se moquoit de lui, et ils étoient toujours en querelle... Eh bien ! elle est toujours de même, rieuse, espiègle et malicieuse comme à quinze ans. Cela est terrible.

LA MARQUISE.

Terrible, en effet, est le mot; mais, en

core une fois, venons au fait, mon cher Dupré, quel est donc ce *tour excellent* qu'elle prépare ?...

DUPRÉ.

Un peu de patience; avant d'en venir là, il faut que je vous fasse encore deux portraits....

LA MARQUISE.

Ah ! de grâce....

DUPRÉ.

Mais, madame, je vais vous parler de deux personnes que vous n'avez jamais vues ; d'abord, de M. le chevalier de Blancé....

LA MARQUISE.

Je le connois.

DUPRÉ.

Madame le recevoit-elle déjà avant votre départ ?

LA MARQUISE.

Oui; quand je suis partie, il venoit assez souvent ici, depuis trois ou quatre mois.

DUPRÉ.

Il a vingt-huit ans, et la réputation d'un étourdi. Madame s'étoit fait la loi de ne point recevoir de jeunes gens; mais elle le rencon-

tra je ne sais où, il lui parut drôle, il la fit rire, et la porte lui fut ouverte. Le voilà donc ici, jouant des proverbes avec madame, contant des histoires, faisant de la musique, et puis amoureux de madame. A tout cela, madame rioit de tout son cœur, et moi je répétois mon refrein: *Madame, vous êtes trop gaie.* Mais écoutez le rabat-joie; il faut que vous sachiez que madame avoit une sœur en province....

LA MARQUISE.

Je le sais; et que cette sœur avoit une fille mariée aussi en province, il y a, je crois, deux ans.

DUPRÉ.

Cette jeune personne appelée Sophie, au bout d'un an de mariage, devint veuve, et perdit, dans la même année, son mari et sa mère....

LA MARQUISE.

La comtesse m'a mandé tout cela, et que de plus, cette jeune personne se trouvoit sans aucune fortune....

DUPRÉ.

Madame a formé le projet de l'adopter; au reste, cette enfant est sa propre nièce.... Ma-

dame l'a fait venir; elle est ici depuis quatorze mois, et cet appartement est le sien.

LA MARQUISE.

On dit qu'elle est jolie, cette petite Sophie?

DUPRÉ.

Jolie? c'est un ange! une figure, une taille, une fraîcheur, une ingénuité, et puis dix-sept ans! A son arrivée, madame s'est plu à la dérouiller; tout de suite un maître à danser, un maître de chant, et puis des plumes, des pompons, des chiffons, c'étoit la poupée de madame. La petite a fort bien profité de tout cela; elle est gentille, douce, agréable; elle n'est pas gaie, elle, c'est tout autre chose; mais elle est sensible!... Madame a déclaré qu'elle vouloit la remarier et la doter....

LA MARQUISE.

A tout cela je reconnois son excellent cœur.

DUPRÉ.

Oui; mais le petit cœur de la nièce a choisi sans demander l'avis de personne. Nous voulions la marier à un homme mûr et raisonnable; point du tout, elle s'est dé-

LA MARQUISE.

Pour le chevalier de Blancé ?

DUPRÉ.

Justement.

LA MARQUISE.

Et le chevalier en est devenu amoureux ?

DUPRÉ.

Oh ! je vous en réponds, il l'aime comme un fou ; mais il est accoutumé, de longue main, à conduire plus d'une intrigue à la fois. Il a toujours la même galanterie pour madame, et sa passion pour la nièce ne l'empêche pas de conserver son goût pour la tante.

LA MARQUISE.

Mais cela est extravagant, qu'espère-t-il de cette conduite ?

DUPRÉ.

Est-ce que les mauvaises têtes savent raisonner ! Madame l'amuse, le pique, et lui plaît ; Sophie le charme et le touche : il se livre tour à tour à ces différentes impressions ; d'ailleurs, il n'a pas, je crois, une médiocre opinion de son mérite, il est persuadé que madame a pour lui une grande

passion ; d'une part, il en est flatté ; de l'autre, il pense qu'il doit la ménager, et ne pas risquer de la rendre son ennemie, en lui laissant découvrir l'amour qu'il a pour sa nièce ; aussi lui cache-t-il avec soin cet amour ; il espère que le temps et la raison l'amèneront, par degrés, aux sentimens qu'il lui désire. En attendant, il aime, il est aimé, il s'amuse, il jouit du bonheur de plaire, de la gloire d'occuper et de tromper deux femmes charmantes qui intéressent tour à tour son cœur, son esprit et son amour-propre.

LA MARQUISE.

Et la comtesse a-t-elle découvert ses vrais sentimens ?

DUPRÉ.

C'est moi qui lui ai appris tout cela ; voici comment : Je remarquai que le chevalier me faisoit des politesses, des complimens..... *Mon cher Dupré, mon bon Dupré !*..... Et puis, de temps en temps, de petits présens. Oh ! je me doutois qu'il y avoit quelque chose là-dessous. J'en parlai à madame ; elle en rit beaucoup : elle pensoit que cela avoit rapport à elle, et elle m'ordonna de faire causer le chevalier. En conséquence,

je lui donnai l'occasion de s'ouvrir à moi, et il commença par me confier son amour pour Sophie.

LA MARQUISE.

Et qu'attendoit-il de vous?

DUPRÉ.

Ah! vous ne le devineriez jamais; vous voyez bien, madame, cette fausse porte?

LA MARQUISE.

Eh bien?

DUPRÉ.

C'est une cloison qui sépare ce salon de la chambre où je couche; ce salon appartient à Sophie; elle ne vouloit pas recevoir le chevalier chez elle: on se cachoit de la tante; d'ailleurs, la décence..... Enfin, on imagina de se parler les soirs après souper, à travers cette cloison, Sophie dans ce salon, et le chevalier dans ma chambre, qui n'a nulle communication avec cet appartement; car l'escalier qui y conduit donne dans une petite basse-cour.

LA MARQUISE.

Voilà une singulière idée.....

DUPRÉ.

Le chevalier m'offrit trente louis, et me

conjura de lui prêter ma chambre de temps en temps, pour entretenir Sophie à travers ce mur. Je demandai vingt-quatre heures pour réfléchir à cette proposition, et je contai le tout à madame.

LA MARQUISE.

Fut-elle bien surprise?

DUPRÉ.

A l'excès; et, pour cette fois, je ne fus pas obligé de lui dire: *Madame, vous êtes trop gaie.* Elle essaya bien de rire; mais, entre nous, ce fut du bout des lèvres. Oh! elle étoit piquée, piquée au vif; cependant elle me dit de prendre les trente louis, et de prêter ma chambre, et surtout de leur bien cacher qu'elle fût instruite. J'obéis. Nos deux amans se sont déjà parlé de cette manière huit ou dix fois depuis six semaines. Enfin, madame s'est décidée généreusement à donner sa nièce à celui qu'elle a choisi; mais auparavant elle veut les tourmenter deux ou trois heures, afin de se venger, dit-elle, de la fatuité du chevalier et de la dissimulation de Sophie.

LA MARQUISE.

Et qu'a-t-elle imaginé pour cela ?

DUPRÉ.

Il faut que vous sachiez que Sophie, qui a quelque ressemblance avec sa tante, a encore reçu de la nature le même son de voix ; mais un son de voix si exactement semblable à celui de madame, qu'il est impossible de ne pas s'y tromper, nous y sommes attrapés toute la journée, et moi-même, d'une chambre à l'autre, ou les yeux fermés, je ne pourrois distinguer quelle est celle des deux qui parle.

LA MARQUISE.

Je devine le reste. La comtesse prendra dans ce salon la place de Sophie....

DUPRÉ.

Voilà le tour qui doit s'exécuter tout à l'heure. Le chevalier doit venir ce soir au rendez-vous dans ma chambre, et madame, sous le nom de sa nièce, l'écoutera et lui répondra.

LA MARQUISE.

Le tour est, en effet, plaisant et nouveau ; mais j'avoue que je crains cet entretien. Le chevalier, croyant parler à Sophie, dira

peut-être des choses imprudentes qui déplairont à la comtesse.

DUPRÉ.

Il en est bien capable ; mais madame est si bonne, si généreuse! D'ailleurs, elle n'est plus piquée ; son dépit n'a duré qu'un moment. A présent tout ceci l'amuse, la divertit : au lieu de se fâcher, elle rira ; du moins elle pardonnera, j'en suis certain. Mais j'entends du bruit, c'est elle sûrement....

LA MARQUISE.

Oui, j'entends sa voix....

DUPRÉ.

Voyons, si ce n'est pas Sophie.... Non, c'est madame elle-même.... La voici.

SCÈNE SECONDE.

LES MÊMES, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Où est-elle?.... Ah! la voilà. (*Elles s'embrassent.*) Ma chère amie, que je suis aise de vous revoir!

LA MARQUISE.

Savez-vous qu'il y a une heure que je suis ici ?

LA COMTESSE.

Mon Dieu, j'étois sur les épines..... mais un monde énorme, un souper qui ne finissoit pas..... Imaginez que nous sortons de table..... Que je vous regarde donc..... vous avez un visage excellent..... Pour moi, je suis maigrie, n'est-ce pas ?.... Dupré.... Vous permettez, mon cœur, que je lui donne quelques ordres ?..... Ah çà, Dupré, vous souvenez-vous bien de tout ce que je vous ai dit ?....

DUPRÉ.

Oui, madame, je ferai entrer, comme à l'ordinaire, le chevalier dans ma chambre ; je lui dirai que madame votre nièce l'attend dans le salon....

LA COMTESSE.

Et vous n'oublierez pas de faire beaucoup de bruit en entrant avec lui dans votre chambre, afin que la marquise et moi nous puissions vous entendre..... (*A la marquise.*) Vous riez; Dupré vous a mise au fait, je vois cela....

LA MARQUISE.

Certainement; mais êtes-vous bien sûre que le chevalier ne vous reconnoîtra pas au son de la voix? Un amant, dans ce cas, doit avoir l'oreille plus délicate qu'un autre....

LA COMTESSE.

Je vous réponds qu'il est impossible qu'il n'y soit pas trompé; il l'a déjà été mille fois, demandez à Dupré.

LA MARQUISE.

Il me l'a dit.

LA COMTESSE.

D'ailleurs, je saurai prendre à merveille le ton doux et ingénu de Sophie; et puis, songez que parlant à travers un mur, il faut crier, ce qui dénature toujours la voix; de manière que s'il y a entre celle de Sophie et la mienne quelque légère différence, elle ne seroit pas remarquable dans ce cas.

DUPRÉ.

De différence! je vous assure qu'il n'y en a point.

LA COMTESSE, *à la marquise.*

Convenez que le tour est charmant !.....; Dupré, quelle heure est-il ?

DUPRÉ.

Onze heures un quart, et le rendez-vous est pour minuit.

LA COMTESSE.

Allons, laissez-nous.... Dupré, écoutez : quel bruit ferez-vous pour nous avertir de l'arrivée du chevalier?

DUPRÉ.

Mais.... je tousserai.

LA COMTESSE.

Voilà un beau moyen ! nous ne vous entendrons pas; vous dites qu'on ne peut entendre de l'autre côté ceux qui parlent ici de leur ton de voix naturel.

DUPRÉ.

On n'entend alors qu'un petit murmure, sans distinguer les paroles; mais j'aurois toussé si fort....

LA COMTESSE.

Cela n'a pas de sens; au lieu de cela, allez placer derrière la porte de votre chambre un

gros fauteuil que vous ferez tomber en ouvrant la porte.

DUPRÉ.

Cela se peut, parce qu'en effet la porte s'ouvre en dedans; mais il y a une difficulté, c'est que je n'ai dans ma chambre qu'une petite chaise de paille, légère comme une plume, et certainement qui fera moins de bruit que la toux que je....

LA MARQUISE.

Il est bien attaché à cette toux....

LA COMTESSE.

Le voilà tombé dans l'imbécillité, ce qui lui arrive régulièrement tous les soirs à cette heure-ci.

DUPRÉ.

Il est vrai que vers minuit le sommeil appesantit un peu mon esprit. Si madame se levoit, comme moi, à six heures du matin.....

LA COMTESSE.

Tâchez de vous réveiller, et d'aller chercher dans mon cabinet un fauteuil que vous porterez dans votre chambre; allez, et laissez-nous.

(*Dupré sort.*)

SCÈNE TROISIÈME.

LA COMTESSE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Mais qu'avez-vous fait de Sophie?....

LA COMTESSE.

Ah! je l'ai laissée, je vous assure, dans une cruelle peine d'esprit. En sortant de table, elle comptoit venir ici à un rendez-vous donné; mais je l'ai appelée, et la conduisant mystérieusement dans mon cabinet: Sophie, lui ai-je dit, il faut que vous restiez ce soir dans le salon, et que vous me remplaciez: vous prendrez mon jeu, parce que j'ai une affaire qui me retiendra peut-être jusqu'à deux heures du matin....

LA MARQUISE.

Ah! la pauvre petite!... Qu'a-t-elle dit à ces terribles paroles?....

LA COMTESSE.

Vous n'avez pas d'idée du renversement de son visage: elle a rougi, pâli..... des palpitations, un bouleversement, en-

fin un état inouï. Je n'ai pas eu l'air de remarquer tout cela, et reprenant la parole : J'ai reçu, il y a deux ou trois heures, ai-je dit, un billet qui m'a décidée à donner un rendez-vous ce soir même, et comme mon appartement est rempli de monde, qu'il y a plusieurs personnes ici dont je redoute la curiosité, je recevrai chez vous, dans votre salon, l'homme que j'attends..... Ici, la malheureuse Sophie a tourné à la mort, elle respiroit à peine, et moi, continuant, en affectant un modeste embarras : Je ne veux pas, ai-je dit, vous faire une demi-confidence. Cet homme que j'attends, c'est le chevalier de Blancé..... A ce nom, j'ai cru qu'elle alloit s'évanouir; cependant, elle a surmonté cette violente émotion. J'ai été rejoindre la compagnie, j'ai fait mes excuses, et après avoir établi Sophie à une partie de wisck, à ma place, je suis venue vous rejoindre.

LA MARQUISE.

En vérité, vous êtes cruelle.... Pauvre Sophie!...

LA COMTESSE.

Oui, plaignez-la. J'ai là-bas deux notaires

qui ont dressé son contrat de mariage: je lui assure tous les avantages que je lui destinois si elle eût accepté celui que j'avois choisi; dans deux heures je l'unis à son amant, je les garde tous deux avec moi, je les loge, je les adopte pour mes enfans : ne suis-je pas en effet bien *cruelle?*

LA MARQUISE.

Non, vous êtes vous-même bonne, indulgente, généreuse ; ce prompt dénoûment m'ôte toute compassion, d'autant plus qu'au vrai, Sophie auroit dû vous ouvrir son cœur....

LA COMTESSE.

Sans doute; mais je l'excuse. Le chevalier lui a persuadé que j'avois pour lui une grande passion, que le temps seul pourroit me décider à la sacrifier. Sophie, sensible et romanesque, a cru tout cela. Elle s'est laissée conduire par ce qu'elle aime; mais elle est si naïve que vingt fois, si je l'eusse voulu, elle m'auroit déclaré son secret. Aussi, le véritable objet de ma vengeance, c'est le chevalier : je veux me moquer de sa fatuité, de sa légèreté, de son inconséquence.... Je lui prépare une petite soirée.

LA MARQUISE.

Mais, avec un tel caractère, croyez-vous qu'il puisse faire le bonheur de votre nièce?

LA COMTESSE.

Ma nièce est veuve, elle est sa maîtresse, elle le choisit : d'ailleurs, il est vrai qu'il a mille défauts; mais, pour la première fois de sa vie, il aime véritablement, il adore Sophie; enfin, il a des qualités estimables, de la noblesse, de l'élévation d'âme; il a le plus beau nom du monde, une fortune honnête : la raison peut bien ne pas approuver entièrement un tel choix, mais elle ne sauroit le condamner.

LA MARQUISE.

Quelque tour que vous lui prépariez, vous ne sauriez le tourmenter autant que vous lui causerez de joie en faisant paroître les deux notaires....

LA COMTESSE.

Lui! ah! vous ne le connoissez pas. Voilà ce qu'il y a de charmant, c'est qu'il ne pourra reculer, qu'il signera ce soir son contrat, qu'il faudra qu'il paroisse transporté de joie, et qu'au fond il n'a nulle envie de se marier sitôt.

LA MARQUISE.

Bon!...

LA COMTESSE.

Son cœur est excellent; mais il a une tête!.... Sa situation actuelle lui convient parfaitement : il a bien le projet d'épouser un jour Sophie, mais il n'est point du tout pressé; jusqu'à ce moment il n'a connu qu'un genre de bonheur, celui de plaire; et le bonheur plus réel d'être aimé ne lui a rien ôté de cette coquetterie d'esprit, de ce désir extrême de subjuguer, de séduire toutes les femmes qui lui paroissent aimables. Il a dû surtout ses succès brillans auprès d'elles, à une flexibilité d'imagination qui le rend susceptible d'éprouver véritablement, pour le moment, toutes les impressions les plus vives. Les autres hommes sont obligés de feindre; pour lui, il ne joue rien; il commence par s'abuser lui-même; sa tête s'exalte avec une facilité inconcevable, il croit sentir tout ce qu'il dit; il le pense du moins; et c'est ainsi qu'il trompe et qu'il entraîne sans perfidie comme sans fausseté.

LA MARQUISE.

Pauvre Sophie! que je la plains.

LA COMTESSE.

Il reviendra toujours à elle ; voilà tout l'avantage qu'elle aura sur ses rivales. Eh ! n'est-ce pas beaucoup ? Les hommes !... en est-il un qui sache aimer sans distraction ?

LA MARQUISE.

Ah ! le vicomte de Verteuil ! vous devriez l'excepter ; quelle passion il a eue pour vous !

LA COMTESSE.

Si je l'eusse partagée, croyez-vous qu'elle eût duré aussi long-temps ?

LA MARQUISE.

Je vous assure qu'il vous aime toujours.

LA COMTESSE.

Oui, d'amitié

LA MARQUISE.

Le voyez-vous souvent ?

LA COMTESSE.

Oui, et de temps en temps je m'amuse à rendre le chevalier jaloux de lui.

LA MARQUISE.

Le chevalier paroît donc toujours amoureux de vous ?

LA COMTESSE.

Assurément; et quand Sophie n'est pas dans la chambre, il est pour moi tout comme vous l'avez vu. Je vous avoue que depuis que je sais son secret, j'ai beaucoup de coquetterie avec lui.

LA MARQUISE.

Avant que ce secret existât, on pouvoit bien vous en trouver un peu; et quand je suis partie...

LA COMTESSE.

Vous croyez?

LA MARQUISE, *riant.*

Qu'en pensez-vous?

LA COMTESSE.

Oh! cela doit bien foible.

LA MARQUISE.

Voulez-vous que je vous parle naturellement? C'est que de tous les gens qui ont cherché à vous plaire, je crois que le chevalier est celui qui avoit le mieux les moyens d'y réussir.

LA COMTESSE.

Quelle folie! Par exemple.... il est certain qu'il a beaucoup d'esprit et de grâce.... J'a-

voue que si j'avois dix ans de moins, il auroit pu me paroître dangereux.... Mais non, cette mauvaise tête m'auroit déplu.... il me faut de la raison, de la solidité.....

LA MARQUISE.

Le vicomte de Verteuil a tout cela, et de plus beaucoup d'agrémens....

LA COMTESSE.

Oui, une belle figure, de l'instruction, de grands sentimens; mais vous conviendrez qu'il est insipide : il m'ennuyoit.

LA MARQUISE.

Convenez aussi que *les mauvaises têtes* forment quelquefois des caractères plus piquans?...

LA COMTESSE.

Paix! j'entends du bruit.

LA MARQUISE.

Oui, l'on monte l'escalier.

LA COMTESSE.

On ouvre la porte.... Ah! voilà le fauteuil qui tombe. C'est lui, sûrement. Allez-vous-en, ma chère amie.

LA MARQUISE.

Oh! de grâce, souffrez que je reste un moment.

LA COMTESSE.

Taisez-vous donc. Paix! écoutons.... on parle; c'est la voix de Dupré... (*Elle écoute.*) C'est toujours Dupré.... (*Très-haut.*) Vous êtes donc seul?... (*A la marquise.*) Oui, il est seul. Ceci n'étoit qu'une répétition du fauteuil.... (*Elle écoute.*) Oui.... mais m'entendez-vous bien?... (*A la marquise.*) Plus haut.... Ah! mon Dieu, comme il faut crier!...

LA MARQUISE.

Cette manière de causer doit être très-fatigante.

LA COMTESSE.

Je ne m'étonne plus que Sophie, depuis six semaines, soit presque toujours enrouée.

SCÈNE QUATRIÈME.

LES MÊMES, DUPRÉ.

DUPRÉ.

Eh bien; madame, vous avez entendu comme le fauteuil est tombé?

LA COMTESSE.

A merveille; mais vous ne m'entendiez pas bien parler?

DUPRÉ.

Oh! non : il faut parler plus haut, et vous tourner en face du mur.... A propos, madame, je viens de voir madame votre nièce; en passant dans votre cabinet pour prendre ce fauteuil, je l'ai rencontrée....

LA COMTESSE.

Eh bien, quelle mine fait-elle?

DUPRÉ.

Oh! une triste mine! Elle a voulu me questionner, mais j'ai été comme un roc. Elle étoit sortie un moment du salon, sous je ne sais quel prétexte, parce qu'elle avoit entendu ma voix. On l'a rappelée pour jouer; elle m'a quitté en poussant des soupirs!...

LA COMTESSE.

Le chevalier ne peut tarder maintenant allez, Dupré.

DUPRÉ.

Il devroit être ici; il est déjà bien tard... (*Il bâille, il fait quelques pas pour s'en al-*

ter, et revient.) Eh! mon Dieu, j'oublioit une chose essentielle....

LA COMTESSE.

Qu'est-ce que c'est donc?

DUPRÉ.

Une chose importante....

LA COMTESSE.

Eh bien! quoi?

DUPRÉ.

Oh! c'est que, sans cela, tout manqueroit peut-être.

LA COMTESSE.

Qu'il m'impatiente! Finirez-vous?

DUPRÉ.

Le voici : c'est que je ne sais pas ce que c'est.

LA COMTESSE.

Comment, vous ne savez pas?

DUPRÉ.

Voilà l'embarrassant.... Tous les soirs au rendez-vous, madame votre nièce me donne quelque chose à porter au chevalier.

LA COMTESSE.

Et quelle espèce de chose?

DUPRÉ.

Il faut qu'en ouvrant la porte au chevalier, je lui donne cela de la part de Sophie : il sait, lui, ce que cela signifie; mais pour moi je l'ignore.

LA MARQUISE, *riant.*

Rien n'est mieux expliqué.

LA COMTESSE.

Il dort, il extravague. Dupré, réveillez-vous : que nous contez-vous là ?

DUPRÉ.

Le fait.... il faut que je lui porte un petit présent....

LA COMTESSE.

Mais quel présent ? quoi ?

DUPRÉ.

Ce que vous voudrez, madame...

LA COMTESSE.

Ce que je voudrai !... Mais qu'avez-vous coutume de lui porter ?

DUPRÉ.

En vérité, madame, je ne m'en souviens pas; tantôt une chose, tantôt une autre.... des babioles, des bagatelles....

LA COMTESSE.

Que lui avez-vous porté hier ?

DUPRÉ.

Hier ? attendez donc..... Ma foi, je ne me le rappelle pas; mais c'étoit une baliverne, j'en suis sûr. Hier !...

LA COMTESSE.

Quelle patience il faut avoir !

DUPRÉ.

Ah ! je me souviens de ce que je lui ai donné l'avant-dernière fois....., c'étoit une rose, car je me piquai jusqu'au sang avec la queue.

LA COMTESSE.

Une rose !...

DUPRÉ.

Oui, une rose !.... Ah ! voilà la mémoire qui me revient; jeudi je lui donnai un œillet, et samedi un bouquet de lilas.....

LA COMTESSE.

Ainsi donc, toujours des fleurs ?

DUPRÉ.

Mais je crois bien qu'oui..... toujours des fleurs....

LA COMTESSE, *à la marquise.*

Concevez-vous céla ?

LA MARQUISE.

C'est quelque signal convenu entre eux.

LA COMTESSE.

Oui, quelque idée romanesque de Sophie. Ceci m'embarrasse beaucoup..... Ecoutez, Dupré, si le chevalier vous demande....

DUPRÉ.

Oh ! il me demandera sûrement ce petit présent....

LA COMTESSE.

Eh bien ! vous lui direz que Sophie ne vous a rien donné.

DUPRÉ.

Cela le fâchera.

LA COMTESSE.

C'est mon affaire ; il m'en parlera, nous verrons.

DUPRÉ, *regardant à sa montre.*

Comment, il est minuit ! Il n'est guère pressé ce soir... Il se sera peut-être endormi quelque part : j'en ferois bien autant....

LA COMTESSE.

Allez l'attendre à la porte. (*Dupré sort.*)

SCÈNE CINQUIÈME.

LA COMTESSE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Sophie est donc romanesque ?

LA COMTESSE.

Oh ! tout ce qu'il est possible d'être, et le chevalier qui sait prendre tous les tons, toutes les formes, se prête à cela avec une adresse, un art !... Sans qu'ils s'en doutent l'un et l'autre, j'ai entendu quelques-uns de leurs entretiens, et véritablement le chevalier étoit sublime ! c'étoient des raffinemens de sentiment et de délicatesse !....

LA MARQUISE.

Ecoutons. Pour le coup, c'est lui....

LA COMTESSE.

Eh ! oui, sûrement.

LA MARQUISE.

Le cœur ne vous bat-il pas, n'avez-vous pas quelque peur d'être reconnue ?

LA COMTESSE.

Point du tout, je suis sûre de mon fait. Ah ça, ma chère amie, vous ne resterez pas long-temps?

LA MARQUISE.

Non; que j'entende seulement le début.. Ils sont bien longs à monter l'escalier...

LA COMTESSE.

Je crois entendre sa voix..... il frappe, il appelle Dupré...

LA MARQUISE.

Qui est sans doute endormi....

LA COMTESSE.

A propos, quand vous me quitterez, vous descendrez dans le salon, vous prendrez Sophie à part, et vous l'instruirez du tour que je joue au chevalier.

LA MARQUISE.

Et du dénoûment?

LA COMTESSE.

Assurément; et vous ne viendrez toutes les deux que lorsque je vous enverrai chercher par Dupré.

LA MARQUISE.

A la fin, on entre... Voilà le fauteuil à bas,

LA COMTESSE.

Ah ça, ne me faites pas rire.... j'en meurs d'envie; c'est bien lui pour cette fois. — Oui, je suis là.... Hem*! — Il y a environ une heure. — Une heure! — Le bouquet que vous m'avez envoyé ce matin? — Oui, assurément. — (*A la marquise.*) Ah! il falloit le donner à Dupré pour le lui rendre, il le reçoit le soir quand elle l'a porté tout le jour; comment deviner cela?

LA MARQUISE.

C'est ce que Dupré vouloit vous dire.... Ecoutez donc, il parle....

LA COMTESSE.

(*Très-haut.*) Je n'ai pas entendu.... C'est que j'ai voulu le porter plus long-temps. (*Très-haut.*) Comment? — Mais je ne comprends pas. — Ma main?...

LA MARQUISE.

Qu'est-ce qu'il dit?

LA COMTESSE *à la marquise.*

Il faut baiser ma main à travers le mur.

* Les points et les barres indiquent les silences qu'elle doit faire, tandis qu'elle écoute ce que le chevalier dit de l'autre côté de la cloison.

LA MARQUISE.

Il est neuf, celui-là ....

LA COMTESSE, *à la cloison.*

Quelle folie .... j'y ai déjà consenti? (*A la marquise.*) En effet, c'est une faveur qu'on peut accorder sans scrupule.

LA MARQUISE.

Que les amans sont sots ....

LA COMTESSE.

(*A la marquise.*) Cela est réellement curieux. (*A la cloison.*) Mais comment vous indiquer la place?

LA MARQUISE.

Ne dit-il pas comme hier?

LA COMTESSE.

Oui, comme hier.

LA MARQUISE.

Cela est fort instructif pour vous.

LA COMTESSE.

Il faut que ce soit en frappant.... (*A la cloison.*) — En frappant? — Comment, que j'ôte mon gant? — Mais l'ai-je ôté hier? (*A la marquise.*) Il dit que je m'y suis décidée à la fin!

LA MARQUISE.

A la fin est charmant.

LA COMTESSE.

Je vois qu'il est convenable de faire encore quelques façons. (*A la cloison.*) C'est que... — C'est que réellement vous êtes trop exigeant. — (*A la marquise.*) Cela est assez joli ce qu'il dit là. — (*A la cloison.*) Allons, allons, ne vous fâchez pas. — Ah! sûrement..... *vous n'en doutez pas.* — Oui, il est ôté.

LA MARQUISE.

Il faut de la bonne foi, ôtez-le donc.

LA COMTESSE, *à la marquise.*

Oui, de la candeur, c'est là mon genre. (*A la cloison.*) Eh bien! elle y est, entendez-vous, elle est là, là... (*A la marquise.*) Avec quel transport il a baisé ce mur! Eh bien! je suis certaine que Sophie l'auroit senti sur sa main; il n'y a qu'un âge pour de telles impressions.

LA MARQUISE.

Comme vous dites, cela est curieux.

LA COMTESSE.

Je ne disois rien. — J'ai rougi! — (*A*

la marquise.) Quelle charmante opinion il a d'elle — Mais, en vérité, je crois que vous me voyez. — (*A la marquise.*) Comme cela est aimable! avez-vous entendu?

LA MARQUISE.

Oui, et voilà de ces choses que l'esprit seul ne trouvera jamais.

LA COMTESSE.

Ah! combien le langage de la passion est différent de celui de la galanterie — Il a distingué une autre voix. — (*A la cloison.*) Oui, c'est une de mes femmes. — Assurément... elle venoit me dire que ma tante n'est pas encore couchée.... (*A la marquise.*) Allez-vous-en, mon cœur.

LA MARQUISE.

Je vais rendre la vie à cette pauvre Sophie. Cependant je vous quitte à regret, car cela est charmant. (*Elle sort.*)

SCÈNE SIXIÈME.

LA COMTESSE, DUPRÉ.

LA COMTESSE, *seule.*

Oui, elle est sortie. — Je suis seule à pré-

sent. (*A part.*) Ah! Ah! que veut Dupré? — (*A la cloison.*) C'est Dupré qui veut me parler. — Que voulez-vous, Dupré

DUPRÉ, *bas à la comtesse, qui se lève et s'éloigne de la cloison.*

Je viens d'avoir une belle peur; madame votre nièce a pensé vous surprendre.

LA COMTESSE.

Comment?

DUPRÉ.

Sous prétexte de venir prendre ici un manteau,.. Le voilà qui crie à tue-tête, répondez-lui donc.

LA COMTESSE, *criant à la cloison.*

Mais un moment, j'écoute ce que me dit Dupré; je suis à vous dans un instant.... (*A Dupré.*) Eh bien?

DUPRÉ.

Eh bien! elle est arrivée tout d'un coup, comme une effarée, elle vouloit entrer ici, je l'ai arrêtée; elle disputoit, elle avoit perdu la tête; madame la marquise est survenue, elle l'a prise sous le bras, l'a emmenée, et elles sont descendues ensemble.

LA COMTESSE.

Ah ! la marquise la calmera ; mais il me vient une idée, je vais faire un conte au chevalier ; rapprochons-nous de la cloison, tu me seconderas.

DUPRÉ.

Volontiers.

LA COMTESSE

Chevalier... je suis toute tremblante....

DUPRÉ, *à la cloison.*

Oh ! oui monsieur, elle tremble comme la feuille.

LA COMTESSE, *à la cloison.*

Ne vous effrayez pas...

DUPRÉ.

Le voilà déjà hors de lui.

LA COMTESSE, *à la cloison.*

C'est que ma tante a pensé nous surprendre, Sans Dupré....

DUPRÉ.

Oui, monsieur, je vous ai rendu là un grand service.... Ah ! monsieur, vous êtes trop bon....

LA COMTESSE, *à la cloison.*

Vous jugez quelle scène elle auroit fait....

— Oui, Dupré lui a persuadé que j'étois couchée et endormie...

DUPRÉ, *à la cloison.*

Elle a cru cela avec une simplicité !... Ah ! c'est une bonne dupe, je vous en réponds.... (*A la comtesse.*) Entendez-vous comme il en rit ?...

LA COMTESSE, *à la cloison, riant.*

Oui, cela est en effet très-plaisant.

(*Elle rit.*)

DUPRÉ, *riant aux éclats à la cloison.*

Si elle savoit comme nous l'attrapons !

LA COMTESSE, *riant à la cloison.*

Ah ! certainement. — Vous avez bien raison. — Il n'y a aucun plaisir à tromper une bête... — Mais une personne remplie d'esprit et de finesse... cela est charmant... charmant... et c'est là justement ce qui me fait rire.... — (*A Dupré.*) Entends-tu les éclats qu'il fait ?

DUPRÉ, *riant.*

C'est impayable !...

LA COMTESSE, *riant.*

J'en pleure....

DUPRÉ, *riant.*

Et moi aussi, cela m'a tout-à-fait réveillé. (*A la cloison.*) Oui, monsieur, j'ai fermé toutes les portes. — A présent vous n'avez rien à craindre d'elle.

LA COMTESSE, *à la cloison.*

Non, je vous assure, vous pouvez être tranquille. Va-t-en, Dupré, tu as fort bien joué ton rôle.

DUPRÉ.

Ma foi, madame, vous jouez encore mieux le vôtre, c'est un plaisir de voir cela.

(*Il sort.*)

SCÈNE SEPTIÈME

LA COMTESSE, *seule.*

Oui... il est parti. — Cela est vrai, nous sommes toujours interrompus ce soir. — Autant qu'à vous. — Hem! je n'ai pas entendu... — Parlez donc plus haut. Votre billet d'aujourd'hui?... — Je l'ai trouvé.... bien tendre... — De l'humeur. — Si je devine pourquoi vous aviez de l'humeur... (*A part.*) Cela ne m'est pas facile à deviner. — Oh! sûrement, je m'en doute. — (*A part.*) A cause de ce

que je lui ai refusé hier, comment donc ; qu'est-ce que c'est donc que cela ?... — (*A la cloison.*) Si je vous l'accorderai aujourd'hui ?... mais... (*A part.*) Il seroit alors le plus heureux des hommes ! il me semble qu'il faut persister dans le refus... — Mais vous ne devez pas espérer que... — Changeons d'entretien, je vous prie. (*A part.*) Ah ! c'est une boucle de cheveux qui le rendroit le plus heureux des hommes ; comment n'ai-je pas deviné cela sur-le-champ ! cela est si simple, si clair.... — Oui, je ris de l'importance que vous attachez... — Eh bien ! nous verrons ; non, je ne promets rien. — J'aime mieux surprendre. — Comment ? (*A part.*) A présent, il veut savoir comment je suis mise... on n'a pas d'idée de cela... — Une robe *blanche*. — Un chapeau blanc. — Une ceinture bleu foncé. — (*A part.*) Il est important de savoir la nuance ?... — Mes souliers noir et bleu. — (*A part.*) Quelle tête tournée !... — Et vous, de quelle couleur est votre habit ? — Bleu aussi... (*A part.*) Ce que c'est que la sympathie... — Et vos souliers ? — Oui, je suis de bonne humeur aujourd'hui. — (*A part.*) Oh ! c'est fort drôle, il me trouve plus piquante et moins sensible qu'à

l'ordinaire ; cela se peut, en effet. — Des reproches ! Vous êtes trop susceptible.... — Eh bien ! je vous assure que vous ne me connoissez pas aussi parfaitement que vous le croyez. — Par exemple, je ne suis pas tout-à-fait exempte de coquetterie. — Non... oh ! non... point par caractère... mais par caprice, par accès. — Eh ! mon Dieu ! n'en avez-vous pas vous-même ?... — Et *avec ma tante ?*... Ses sentimens pour vous ? — (*A part.*) Quelle fatuité !... — Je vous assure que *je n'en crois rien.* — J'imaginerois plutôt qu'elle aime le vicomte de Verteuil. — (*A part.*) Comme cette idée le choque ! il a un amour-propre !... — Mais vous avez aimé ma tante ? (*A part.*) — Cela est obligeant... — Cependant rappelez-vous l'été dernier à Berry. — Quand vous passiez les nuits sur le grand chemin, au bas de sa terrasse. — Et ce certain soir où vous commençâtes une déclaration qu'elle interrompit par tant de plaisanteries ?... — Qui me l'a dit ? elle-même... c'est elle-même qui me l'a dit. — Cela n'est pas vrai... ah ! par exemple... oui, assurément, je la croirai toujours de préférence à vous. — Parce qu'elle m'est chère... Est-ce que vous m'avez vu pour elle d'autres sentimens ?... — (*A part.*)

Ah! c'est quelque chose, je n'ai point à me plaindre de Sophie, cela me fait grand plaisir. — Mais je me flatte, du moins, que vous aimez le son de sa voix?... — Oui, à cause de la ressemblance. — La ressemblance est légère.... vous ne pourriez vous y tromper... (*A part.*) Cela est prouvé. — Vous ne lui trouvez donc aucun agrément?... — (*A part.*) Cela est heureux... — (*A part.*) Ah! voici le correctif de ce petit éloge, écoutons. (*A part.*) Un joli portrait!... Après tout ce qu'il m'a dit... que les hommes sont faux... je suis piquée, je l'avoue. — (*Haut.*) Mais tout cela n'a pas le sens commun... Coquette, inconséquente... légère... et vous prétendez qu'elle meurt d'amour pour vous. — Si elle est si vaine, si peu sensible, comment peut-elle avoir pour vous cette passion que vous lui supposez? accordez-vous donc vous-même. — C'est que je hais l'inconséquence. — Moi! vous chercher querelle! — Je n'ai pas besoin de prétexte. — Qui est-ce qui entre dans votre chambre? — Hem! — Dupré? — Que vous veut-il? — Beau mystère! — Il me le dira. — Parlez-moi, Dupré. — Eh mon Dieu! quel tapage!... Ne parlez donc pas tous les deux à la fois. — Mais vous m'étourdissez.

— Ah! c'étoit pour vous avertir qu'il est une heure. — Oui, Dupré; laissez-le dire, vous avez raison. Oui, je l'approuve... Allez, Dupré, je vous promets que cet entretien sera bientôt fini. — Comme vous l'avez traité ce pauvre Dupré! Vous êtes d'une violence!... (*A part.*) Achevons la brouillerie.—(*Haut.*) Il faut que je vous quitte. — J'ai des lettres à écrire. — Non, vous avez trop d'humeur aujourd'hui. — J'étois plus aimable hier? Ah! je parie que non... — Plus douce? Peut-être, cela est possible. — Je vous ai sacrifié le bal de l'Opéra... dimanche dernier? — Oui, vous l'exigeâtes, et vous y fûtes; vous m'aviez pourtant promis le contraire. — Un moment! c'est-à-dire trois ou quatre heures. — Vous donniez le bras à une capote grise. — Et vous avez baisé sa main plusieurs fois, et sans gants et sans cloison. (*A part.*) Il est confondu. — Mes propres yeux. — Malgré ma promesse! je l'ai tenue comme vous avez gardé la vôtre. — Tout exprès pour vous suivre et pour épier. — Ah! le lendemain, j'ai dissimulé. — (*A part.*) Il ne sait plus où il en est. — Quand je vous ai dit que vous ne me connoissiez pas encore.—Bon, six mois!.. vous croyez qu'on peut connoître une femme

en six mois, vous êtes bien jeune. — C'est charmant cela, j'aurois dû m'affliger en vous trouvant un tort... — Il est beaucoup plus sage d'en rire et de les pardonner. — Indulgence réciproque. — Cela n'est pas romanesque... mais fort raisonnable. — Il faut se passer mutuellement les distractions. (*A part.*) Oh! oh! voilà du tragique... — Puisque ce ton vous déplaît, j'en changerai, je sais me varier. — Au vrai, cette passion de ma tante est un obstacle. — Enfin, elle est ma bienfaitrice, je ne puis me résoudre à faire le malheur de sa vie. — (*A part.*) Bon Dieu! quel emportement!.... — Mais parlons raison, je n'ai point de fortune, la vôtre est médiocre... Vous ne voulez pas m'entendre? — S'il faut ne vous rien cacher, j'ai eu ce soir une longue conversation avec elle. — Eh bien; elle m'a déclaré que je dois me décider à épouser le baron, ou renoncer pour jamais à sa tendresse. — Je n'ai rien promis.... positivement.... mais... — (*A part.*) Quelle fureur!... — Le baron? point du tout, je vous assure.... mais.... je le trouve estimable.... — Des menaces ne sauroient m'effrayer, je vous le déclare. — Je voudrois surtout plus de douceur et de respect. — Une réponse po-

sitive? vous le voulez, monsieur? — Eh bien! il est vrai que j'avois du penchant pour vous; mais votre violence, votre caractère impérieux et jaloux... — J'ai réfléchi depuis. — Un jour peut produire de grands changemens, vous en voyez la preuve. — Enfin, monsieur, je ne vous sacrifierai point mes devoirs; et vos menaces, vos fureurs me forcent à vous le déclarer sans détour. — (*A part.*) L'étonnement et la rage le rendent muet.... (*A part.*) Ah! quel noble dépit! — (*Haut.*) — A la bonne heure. — Tout est dit. — Adieu, monsieur. (*Elle s'éloigne.*) Adieu, adieu pour toujours. — Dieu! son épée... Arrêtez, chevalier.... Oui, je vous écoute... Ah! quelle peur il m'a fait!

SCÈNE HUITIÈME.

DUPRÉ, LA COMTESSE.

DUPRÉ.

Bon Dieu! quel cri! qu'avez-vous donc, madame.

LA COMTESSE.

Réellement je n'en puis plus... (*A la cloison.*) C'est Dupré.... Quel effroi vous m'avez

causé !... Calmez-vous, je vous en conjure. (*A Dupré.*) Il m'a fait un mal !..

DUPRÉ.

Et comment diantre à travers cette cloison a-t-il pu ?... Ecoutez-donc comme il se désole.

LA COMTESSE.

Que dit-il ?

DUPRÉ.

Il craint, à présent, que vous ne vous évanouissiez.

LA COMTESSE.

Bon ! Il m'en a donné l'idée ; il est juste que je l'effraie à mon tour. Dis-lui que je me trouve mal....

DUPRE.

En voici bien d'une autre.... (*A la cloison.*) Monsieur, monsieur.... voilà madame qui tombe en syncope..... (*A la comtesse.*) Oh ! le pauvre homme, entendez-vous ?

LA COMTESSE, *éloignant sa chaise.*

(*A Dupré.*) Dis-lui que je suis sans connoissance.

DUPRÉ, *à la cloison.*

Ah ! monsieur, elle est pâle comme un

linge, elle a les yeux tournés; cela est pitoyable à voir.... elle vous fendroit le cœur....

LA COMTESSE.

A merveille, Dupré; continue.

DUPRÉ, *voulant porter la comtesse.*

Oui, monsieur.

LA COMTESSE.

Eh bien! qu'est-ce donc que cela?

DUPRÉ.

Il dit qu'il faut vous étendre par terre tout de votre long.

LA COMTESSE.

Il pleure, il crie....

DUPRÉ.

Il pleure, il crie.... (*A la cloison.*) Monsieur, elle a des convulsions terribles; elle m'a donné deux grands coups de pied. Je l'ai mise dans son fauteuil.... (*A la cloison.*) Oui, monsieur, elle est toujours jaune et verte; elle a les lèvres bleues.... Elle vous feroit horreur. — Oui, monsieur, je lui fais respirer de l'eau de Luce.... j'ai envie de lui en faire avaler.... — Eh bien! monsieur, je ne le ferai pas.

LA COMTESSE.

Dis que mes convulsions redoublent.

DUPRÉ, *frappant sur la cloison.*

Entendez-vous, monsieur? — C'est elle qui fait ce bruit-là avec les pieds, les bras... Oh! c'est un état.... Oui, je tiens sa tête.... Elle ne l'a cognée qu'une fois... elle a une petite bosse au front.... mais ce ne sera rien.... (*A la comtesse.*) Ah ça, madame, ayez donc pitié de lui, il se désespère.

LA COMTESSE.

Allons, fais-moi revenir de mon évanouissement par degrés.

(*Elle se rapproche de la cloison.*)

DUPRÉ.

(*A la cloison.*) Ma foi, j'ai trouvé un bon remède. — Je viens de lui jeter un pot d'eau sur la tête, et la voilà qui soupire... Ah! sûrement, elle est comme dans un bain.... L'eau étoit à la glace.... — Elle en sera quitte pour un rhume.... Mais cela opère.... elle entr'ouvre les yeux... (*La comtesse et Dupré frappent sur la cloison.*) — Oui, monsieur, c'est toujours elle.... — C'est un moment de crise.... elle trépigne, se débat.... c'est une fu-

rieuse attaque de nerfs. — Ah ! la voilà qui se calme.... monsieur, elle reprend ses couleurs.... — Ses lèvres ! Celle de dessous est encore un peu bleue, mais l'autre est tout-à-fait bien.

LA COMTESSE.

Dis que je prononce son nom.

DUPRÉ.

Monsieur.... elle marmotte quelque chose entre ses dents.... C'est votre nom qu'elle bégaye... — Et moi aussi, monsieur, je vous assure que j'en pleure comme un enfant. — Elle ouvre les yeux...—Ils sont bien hagards. La voilà qui fond en larmes.

LA COMTESSE.

Mais tu me donnes-là un rôle fort difficile à faire.

DUPRÉ.

Vous vous en tirerez bien. (*A la cloison.*) L'entendez-vous sangloter ?..... (*A la comtesse.*) Répondez-lui donc.

LA COMTESSE, *à la cloison, d'un ton pleureur.*

Je voudrois... vous cacher une sensibilité... ou pour mieux dire ma folie.

DUPRÉ, *à la comtesse.*

Comme il est reconnoissant !....

LA COMTESSE.

Va-t-en, car tu me ferois éclater de rire.

DUPRÉ.

Allons; j'en suis fâché pourtant, cela est drôle, et je suis tout-à-fait réveillé. (*Il sort.*)

SCÈNE NEUVIÈME

LA COMTESSE, *seule.*

Mais les pleurs me suffoquent... Vous l'entendez.... — Que ne puis-je vous cacher ma foiblesse .... — Oui, c'en est une. — Hélas! je ne sais pas feindre. — Pour mon malheur, je n'ai point d'art. — Mais songez-vous aux noms que vous m'avez donnés ?... — Vos emportemens m'ont poussée à bout. — Oui, si ma tante y consent. En vérité, je ne le puis sans son consentement. — Unissons-nous pour lui parler avec confiance, elle en sera touchée, j'en suis sûre. — Eh bien ! soit, j'ai la manie de la juger toujours d'après moi-même, mais réellement j'y suis forcée. — Elle a de la générosité. — Ah! que vous la connoissez mal ! — Ecoutez, je vais vous faire une proposi-

tion qui vous paroîtra surprenante, mais qui n'est pas au fond aussi étrange que vous pourriez le penser. — J'ai un secret important à vous révéler, et un écrit à vous montrer que je ne puis confier... — Non, *à personne.* — Enfin, je consens à vous recevoir dans ce moment même. — Oui, sans cloison. — Vous allez me connoître, et peut-être me juger mieux. — (*A part.*) Malgré le désir qu'il a de la voir, il balance, il craint de faire tort à sa réputation... Allons, il mérite d'être aimé. — Ah ! si vous n'aviez pas déjà le cœur de Sophie, de tels sentimens vous rendroient digne de l'obtenir. Venez, ne craignez rien. — Il faut absolument que je vous voie. — (*A part.*) Bon ! le voilà à genoux. — (*A part.*) Il est réellement touchant... — Je vous pardonnerai quand vous serez dans ce salon, et, peut-être..... vous trouverez-vous plus coupable envers moi que vous ne l'imaginez. — Relevez-vous donc. — Je vais dire à Dupré de vous aller chercher. — Oui..... oui, allez. — Le voilà parti..... Dupré, Dupré.

SCÈNE DIXIÈME.

LA COMTESSE, DUPRE.

LA COMTESSE.

Nous voici enfin au dénoûment. Ecoutez, Dupré, allez chercher le chevalier, et amenez-le ici.

DUPRÉ.

Ici...?

LA COMTESSE.

Oui, ici.

DUPRÉ.

A l'heure qu'il est !... Madame, madame, vous êtes trop gaie.

LA COMTESSE.

Dites-lui toujours que c'est Sophie qui l'attend... Un moment; quelle heure est-il ?

DUPRÉ.

Une heure vingt minutes.

LA COMTESSE.

Dans une bonne heure, vous irez chercher la marquise et Sophie, et vous les amenerez ici.

DUPRÉ.

C'est-à-dire, quand madame aura causé une heure avec M. le chevalier.

LA COMTESSE.

Précisément.

DUPRÉ.

Une bonne heure !.... Mais quand il vous aura vue, madame, tout sera dit.

LA COMTESSE.

Faites ce que je vous ordonne, et dépêchez-vous.

DUPRÉ.

Si c'est pour le sermonner, ce sera bien long.

LA COMTESSE.

Mais Dupré....

DUPRÉ.

Tenez, madame... je vous connois.... vous êtes piquée, vous êtes gaie, prenez garde à vous...

LA COMTESSE.

Dupré, la tête vous tourne, je crois...

DUPRÉ.

Allons, allons, je cours chercher le chevalier. (*Il sort.*)

SCÈNE ONZIÈME.

LA COMTESSE, *seule.*

Prenez-garde à vous !.... Cela n'est pas si bête.... Ah ! je suis piquée, en effet, je ne puis me le dissimuler.... Il seroit plaisant, malgré toute cette grande passion pour Sophie, et dans le moment même où je donnerai mon consentement, de le rendre jaloux, de le piquer à mon tour..... Il a tant d'amour-propre, une tête si vive, si légère !.... Cela seroit possible..... très possible avec lui.... et avec tous les hommes.... peut-on compter sur eux !... Que je m'applaudis d'avoir conservé ma liberté !... Il est heureux pour moi qu'il ne m'ait pas aimée comme il aime Sophie.... J'entends du bruit, c'est lui sûrement.... Cela est ridicule.... Mais je suis troublée à l'excès. (*Elle s'assied.*) Quelle sera sa surprise !

SCÈNE DOUZIÈME.

LE CHEVALIER, LA COMTESSE.

LE CHEVALIER, *dans le fond du théâtre.*

Que je suis ému !.... c'est elle.... Ah ! Sophie !

LA COMTESSE, *se levant et se retournant.*

Eh bien ! monsieur ?

LE CHEVALIER.

(*A part.*) O ciel !... la comtesse !...

LA COMTESSE.

Vous voilà pétrifié..... mais que craignez-vous ? ne vous ai-je pas promis que dans ce salon même je vous accorderois votre pardon ?

LE CHEVALIER.

Qu'entends-je !.... Quoi ! madame, il se pourroit ?...

LA COMTESSE.

Si c'est Sophie que vous cherchez, elle est chez moi, et n'en a pas sorti depuis le souper.

LE CHEVALIER.

Je crois rêver.... quoi ! madame, c'étoit vous qui me parliez à travers ce mur ?

LA COMTESSE.

Comment avez-vous pu vous y tromper ? le son de voix de Sophie est si différent du mien ! disiez-vous.

LE CHEVALIER.

C'étoit vous !... ainsi donc, quand j'accu-

sois Sophie, quand je me plaignois, j'étois dans l'erreur, Sophie n'a point changé.

LA COMTESSE.

Eh bien! par exemple, voilà un mouvement qui me plaît! il vient d'un cœur profondément touché... Vous pourriez éprouver de l'embarras, de la crainte, et vous n'êtes occupé que des sentimens de Sophie; voilà comme on doit aimer.

LE CHEVALIER.

Je ne reviens pas de ma surprise... c'étoit vous!... Mais, en effet, quand je me rappelle tout ce que vous m'avez dit, comment ai-je pu m'y méprendre! quelle autre que vous-même pouvoit être si piquante, pouvoit avoir tant de grâce, tant d'esprit!...

LA COMTESSE.

Si vous vous rappelez tout ce que vous m'avez dit de moi-même, vous n'imaginerez pas que je sois fort sensible à ce compliment.

LE CHEVALIER.

Quand on veut se rassurer sur une rivale telle que vous, on ne le peut qu'à force d'artifices et de mensonges.

LA COMTESSE.

Et cette passion si vive que vous me supposiez ?

LE CHEVALIER.

Cette supposition prouve que je sais également vous apprécier et me rendre justice ; elle étoit pour moi le seul moyen qui dût m'inspirer quelque confiance ; quelle femme pourroit se croire au-dessus d'un hommage que vous n'auriez pas dédaigné !

LA COMTESSE.

Enfin vous n'éprouvez pas le plus léger embarras.

LE CHEVALIER.

Il est certain que je serois confondu, si vous étiez une femme ordinaire, ou seulement, si j'avois plus d'amour-propre que d'admiration pour vous ; car vous m'avez joué de la manière la plus piquante... mais, en même temps, c'est avec tant de charme que je suis consolé par vos succès et par votre triomphe....

LA COMTESSE.

C'est donc un grand triomphe de pouvoir vous tromper un moment ?...

LE CHEVALIER.

Mais... si vous ne le sentez pas, il faut que vous soyez bien modeste....

LA COMTESSE.

Moins peut-être que vous ne l'imaginez.... A propos... Tournez-vous donc. Comment, vous êtes en frac... Vous n'avez point d'épée... Ah ! cela est charmant !.... Et cette menace terrible, cette épée tirée qui m'a causé tant de frayeur?....

LE CHEVALIER.

Et cet évanouissement, ces convulsions affreuses qui m'ont fait éprouver tant d'effroi?....

LA COMTESSE.

Ce n'étoit qu'une représaille.

LE CHEVALIER.

Et ces sanglots, ces accens plaintifs, ce son de voix déchirant qui pénétroit jusqu'au fond de mon cœur, ces larmes perfides qui ont fait couler les miennes?... car j'ai véritablement pleuré.... Non, dans le talent de tromper comme dans l'art de séduire, je dois reconnoître votre supériorité sur moi... Je vous l'avoue, madame, vous surpassez encore l'i-

dée que j'avois conçue de vous; vous venez de montrer, en vous moquant de moi, une adresse, une finesse, une gaieté si remplie d'esprit et de grâce....

LA COMTESSE.

Je veux mériter de vous des éloges moins frivoles et mieux fondés, en vous faisant connoître mon cœur. Vous savez tout ce que je prétendois faire pour Sophie si elle eût épousé le baron; je lui assure les mêmes avantages, et je vous la donne. Vous l'aimez véritablement, vous êtes digne d'elle; je vous pardonne, sans effort, votre dissimulation; vous ne me connoissiez point, et croyez qu'il m'est bien doux d'assurer à jamais le bonheur de deux personnes qui me sont aussi chères....

LE CHEVALIER, *attendri.*

Ah! madame..... si vous lisiez dans mon cœur!.... non..... vous ne pouvez pénétrer tout ce qui s'y passe. Quoi! joindre à tant de charmes une générosité si touchante!... C'en est trop!....

LA COMTESSE.

Votre amitié devient nécessaire au bonheur de ma vie, me la promettez-vous?....

LE CHEVALIER.

Ah ! que c'est peu demander pour vous !..,

LA COMTESSE.

Je vous demande le seul sentiment que vous puissiez m'accorder.

LE CHEVALIER.

Si vous aviez voulu....

LA COMTESSE.

Asseyons-nous ; je veux achever de vous ouvrir mon cœur. (*Ils s'asseyent*).

LE CHEVALIER, *à part.*

Je ne puis démêler moi-même ce qui se passe dans le mien.

LA COMTESSE.

A présent que nous n'avons plus de coquetterie l'un pour l'autre, nous pouvons nous parler avec confiance.

LE CHEVALIER.

De la coquetterie ! oui, voilà le seul mouvement que j'aie jamais pu exciter en vous.

LA COMTESSE.

Eh bien! vous vous trompez, je ne suis

point coquette; si je l'étois, la scène de la cloison m'auroit inspiré du dépit, de l'humeur: vous voyez si j'en ai....

LE CHEVALIER.

Du dépit!... et pourquoi? Ah! si vous désiriez une préférence, ne seriez-vous pas sûre de l'obtenir?...

LA COMTESSE.

Ah ça, chevalier, quittez donc ce ton de galanterie qui ne signifie plus rien à présent avec une amie, une tante....

LE CHEVALIER, *lui baisant la main.*

Quelle dangereuse amie!..... Mais pourquoi vouloir retirer cette main? cela ne signifie plus rien à présent..... (*Il baise encore sa main.*) Non, jamais je ne vous ai vue si charmante.... Vous avez aujourd'hui un éclat!....

LA COMTESSE.

Ne m'interrompez donc pas toujours, j'ai une confidence à vous faire.

LE CHEVALIER.

Une confidence!

LA COMTESSE.

Oui, vraiment ; je vois enfin que le sentiment seul peut procurer le vrai bonheur ; je renonce à mon système d'indifférence, et je me décide à sacrifier ma liberté.

LE CHEVALIER.

Comment?.... en vérité, je ne vous comprends pas.

LA COMTESSE.

Cela est clair, cependant ; je suis presque décidée à me remarier.

LE CHEVALIER.

O ciel !....

LA COMTESSE.

Vous connoissez la passion du vicomte de Verteuil pour moi....

LE CHEVALIER.

Le vicomte de Verteuil !... vous épouseriez le vicomte de Verteuil, vous feriez une telle folie!

LA COMTESSE.

Mais si c'est une folie, vous m'en donnez l'exemple.

LE CHEVALIER.

Non, cela est impossible..... C'est un

artifice que vous imaginez pour me tourmenter....

LA COMTESSE.

Pour vous tourmenter ! mais vous extravaguez, mon cher chevalier; dans tous les cas, cet artifice seroit de fort mauvais goût; cependant, vous auriez pu former ce soupçon dans le temps où je vous croyois amoureux de moi; mais dans ce moment, quand je viens de vous promettre ma nièce, quand je suis certaine que vous avez pour elle une grande passion.... Véritablement, cette idée est inconcevable, inouïe..... Sur quoi donc pensez-vous que j'aie la prétention de vous rendre jaloux du vicomte de Verteuil ? Vous me croyez donc folle ?....

LE CHEVALIER.

Ainsi donc, madame, vous aimez le vicomte ?

LA COMTESSE.

Une autre, dans ma position, vous le diroit; pour moi, je vous avouerai naïvement que je ne l'aime point. Il n'a ni la tournure, ni les grâces qui pourroient me plaire..... mais il m'aime passionnément,

il est estimable; je sens qu'il me sera possible de m'y attacher....

LE CHEVALIER.

A-t-il reçu votre parole?

LA COMTESSE.

Pas encore positivement.

LE CHEVALIER.

Vous lui avez donc donné des espérances?

LA COMTESSE.

Oui..... et quand on aime comme lui, on en prend si facilement!

LE CHEVALIER.

Et depuis quel temps?

LA COMTESSE.

Depuis que j'ai découvert que vous me trompiez.... Eh! mais, mon Dieu, qu'ai-je dit là!

LE CHEVALIER.

Dans quel trouble vous me jetez!..... Non, je ne vous ai jamais trompée..... je vous aimois..... et si j'avois pu vous croire sensible!....

LA COMTESSE.

Qui l'auroit cru, qu'on pouvoit vous re-

procher d'avoir été trop modeste une fois dans votre vie !

LE CHEVALIER.

Ah ! que me dites-vous ?..... Y songez-vous ? Seroit-il possible que vous m'eussiez aimé ?....

LA COMTESSE.

Laissons le passé, oublions-le..... et parlons sérieusement. La reconnoissance peut beaucoup sur moi, il est si doux d'être aimée uniquement ; d'ailleurs, le vicomte est jeune, aimable, il me fait les plus grands sacrifices.....

LE CHEVALIER.

Il ne vous convient point, vous ne l'aimerez jamais.

LA COMTESSE.

Mais pourquoi ?... Il a plus de solidité que de grâce, il n'est pas brillant, il n'est pas.... Mais vous, qui possédez assurément tous ces agrémens, n'aimez-vous pas une personne qui en est absolument dépourvue ? Sophie est intéressante, douce, sensible ; mais elle n'est assurément pas piquante..... Vous voyez donc bien qu'on peut s'aimer sans se ressembler.

LE CHEVALIER.

Non..... daignez le croire..... une seule femme dans le monde pouvoit me rendre heureux..... Je le sens trop tard... vous m'avez promis de la confiance, répondez-moi à une seule question, mais avec une entière sincérité.

LA COMTESSE.

Je suis trop étourdie pour savoir feindre; d'ailleurs, quand je le voudrois, mes yeux me trahiroient; ils expriment trop fidèlement ce que je pense.

LE CHEVALIER.

Regardez-moi donc.

LA COMTESSE.

Eh bien ! (*Ils se regardent en silence.*)

LE CHEVALIER.

Ah ! je n'ose les croire....

LA COMTESSE.

Ils vous disent sûrement que je vous aime beaucoup..... Mais revenons à votre question....

LE CHEVALIER.

Savez-vous que la réponse peut changer mon sort, et le fixer sans retour ?

LA COMTESSE.

Quelle folie!... cela est impossible.

LE CHEVALIER.

E[redacted]vrai que vous m'ayez préféré un moment... que votre cœur ait été sensible pour moi?... Vous baissez les yeux..... Vous gardez le silence... Ah! parlez....

LA COMTESSE.

Que me demandez-vous? je ne suis éclairée sur vos vrais sentimens que depuis six semaines; s'il étoit vrai que je vous eusse aimé, séduite par tant de soins, par tant de discours trompeurs, pourrois-je être guérie, dans cet instant, d'une passion si malheureuse? Convenir que j'ai eu du penchant pour vous, ce seroit avouer qu'il existe encore; et comment pourriez-vous l'entendre sans remords!

LE CHEVALIER.

Ah! mon cœur pourroit tout réparer; son premier engagement est le seul qui doive me paroître sacré, le seul....

LA COMTESSE.

Je vous le répète, oublions le passé....

LE CHEVALIER.

Non ..... je ne le puis; non ..... vous devez me répondre..... car enfin, si vous n'avez jamais eu de penchant pour moi, pourquoi me le cacher? que risquez-vous à me le dire?

LA COMTESSE.

Bon ! je connois les hommes; vous en seriez piqué, j'en suis sûre; vous m'accuseriez alors de coquetterie, ou bien vous ne me croiriez pas.... Il faut avouer qu'il existe entre nous des rapports singuliers qui pourroient motiver cette opinion.... Je suis plus sensible, plus sincère que vous, mais nos caractères se convenoient assez....

LE CHEVALIER.

Je vous en conjure, si vous ne m'avez jamais aimé, dites-le-moi; j'en pourrai gémir, mais je n'en murmurerai pas; ne craignez point mon amour-propre, ce n'est pas lui qui vous interroge.... Je vous croirai, parlez.

LA COMTESSE.

Je vous ai prouvé que je devois me taire; c'en est assez, changeons d'entretien.... A

propos, j'ai une restitution à vous faire...: Mais, auparavant, dites-moi si vous avez conservé mes lettres?

LE CHEVALIER.

...nnez-vous ce nom à six petits billets bien froids, bien indifférens que vous m'avez écrits?

LA COMTESSE.

Vous croyez qu'il n'y a pas dans ces billets quelques phrases que l'on puisse interpréter..... Eh bien! je suis curieuse de voir cela.

LE CHEVALIER.

J'en ai reçu six; je les ai tous....

LA COMTESSE.

Vous me les rendrez.

LE CHEVALIER.

Et mes lettres, madame, je ne dois pas espérer qu'elles soient encore entre vos mains?...

LA COMTESSE.

Elles étoient toutes remplies d'esprit et de grâce; mais je n'en ai conservé que deux...: les seules, à mon gré, qui eussent le ton du sentiment et de la vérité.... Je vais vous les

rendre...(*Elle tire un portefeuille de sa poche*): Les voici.

LE CHEVALIER.

Quoi ! vous avez daigné les conserver ! elles ont pu vous plaire, vous toucher ! être !...

LA COMTESSE.

Il n'est que trop vrai ; mais elles m'ont trompée, cruellement trompée..... Reprenez-les....

LE CHEVALIER.

Non, elles ne vous auront point trompée. Je renouvelle les sermens qu'elles contiennent ; je n'ai jamais aimé que vous, et je reprends, avec transport, la seule chaîne qui puisse assurer mon bonheur.

LA COMTESSE.

Eh bien ! je l'aurois parié..... Voilà les hommes !

LE CHEVALIER.

Comment ?

SCÈNE TREIZIÈME.

LES MÊMES, LA MARQUISE, SOPHIE.

SOPHIE, *en voyant le chevalier se lever.*

Ah! ma tante, je devrois être aussi à vos genoux.

LA COMTESSE.

Mon enfant, vous l'avez deviné, il me remercioit du consentement que je donne à votre union.

SOPHIE.

Chevalier, que je suis touchée de cette vive expression de votre reconnoissance!...

LE CHEVALIER, *à part.*

Je suis véritablement confondu...

LA COMTESSE, *à Sophie.*

Voyez donc comme il est saisi, troublé!... qu'il est touchant!

LE CHEVALIER.

Oui, je l'avoue, madame... vos procédés... sont au-dessus de tout ce que mon imagination pouvoit se représenter en ce genre... Il faut en convenir..., vous êtes sublime.

LA COMTESSE.

En vérité, vous me louez trop; car je vous assure que dans le genre dont vous parlez, les femmes, en général, quand elles le voudront, surpasseront toujours facilement les hommes.

LA MARQUISE, *à la comtesse.*

Les notaires vous attendent dans votre cabinet.

LE CHEVALIER.

Les notaires!...

LA MARQUISE, *à part.*

Malgré tout son amour, ce mot le surprend et l'effraie.

LA COMTESSE.

Chevalier, vous devez vous rappeler que je vous ai promis, à travers la cloison, de vous montrer un écrit important: c'est votre contrat de mariage que vous allez signer tout à l'heure.

LE CHEVALIER.

Tout à l'heure!... que ne vous dois-je pas, madame!

LA COMTESSE.

Sophie, vous avez fait un excellent choix.

LE CHEVALIER.

Je ne puis supporter cette idée.

LA COMTESSE.

Eh bien! je ne l'aime point, je ne lui ai pas donné la plus légère espérance, et je ne l'épouserai jamais.

LE CHEVALIER.

Ah! vous me ravissez..... vous êtes adorable!

LA COMTESSE.

Ecoutez, chevalier, souffrez qu'enfin je vous parle raison. Vous me devez de la reconnoissance et de l'amitié, c'est une dette que vous ne pouvez me payer qu'en faisant le bonheur de ma nièce. Renoncez donc à de vaines, à de puériles prétentions; cessez d'admirer ces petits succès fondés sur l'artifice et la perfidie, qui coûtent tant de soins, produisent si peu de plaisirs, n'attirent les éloges que des sots et des pervers, et méritent justement le mépris de tous les gens raisonnables. Jusqu'ici vous n'avez été guidé que par votre amour-propre, laissez-vous désormais conduire par votre cœur.

LE CHEVALIER.

C'est vous qui serez mon guide, je vous

consacre ma vie. Doutez-vous de votre empire sur moi, puisque dans l'espace de trois heures, vous m'avez forcé à vous adorer, vous haïr, vous admirer; que vous m'avez rendu successivement jaloux, amoureux, infidèle; que j'aurai été, suivant vos caprices, votre amant, votre ennemi, votre ami, votre neveu, votre disciple; et qu'enfin, dans ce court espace, vous m'avez tourmenté, séduit, égaré, marié et converti? car, en vérité, j'éprouve déjà le désir de devenir raisonnable...

LA COMTESSE.

Venez donc en signer l'engagement; Sophie nous attend, venez....

LE CHEVALIER.

Allons, disposez de ma destinée, c'est un droit que vous aurez toujours.

(*Il lui donne la main, ils sortent.*)

FIN DU SIXIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE

DES

NOUVEAUX CONTES MORAUX

CONTENUS DANS LES SIX VOLUMES.

TOME PREMIER.

Pages.

Les deux Réputations. 3
Daphnis et Pandrose. 217
Le Palais de la Vérité. 369

TOME II.

Le Malencontreux. 1
Le Mari instituteur. 140
L'Apostasie, ou la Dévote. 175
Les Ermites des Marais Pontins. 311
Le Jupon vert. 327
Les Préventions d'une femme. 357

TOME III.

Le Journaliste. 1
La Femme auteur. 45
La Princesse des Ursins. 135
L'Amant dérouté. 169
Le Bon Homme. 235
Mademoiselle de Clermont. 341

TOME IV.

Pages.
Les Fleurs funéraires. 1
Le Château de Kolméras. 121
Dialogue entre deux hommes de lettres. . . .
La Femme philosophe. 203
Les Artisans philosophes. 283
Les Réunions de famille. 335
Les Rencontres. 367

TOME V.

Lindane et Valmire. 1
Pamrose, ou le Palais et la Chaumière. . . . 65
Le Mari corrupteur. 121
Nourmahal. 231
Le Surveillant visible et caché. 279
L'heureuse Hypocrisie. 337

TOME VI.

Arthur et Sophronie. 1
L'Épouse impertinente par air. 131
Le Saphir merveilleux. 177
Pygmalion et Galatée, comédie. 237
La Cloison, comédie. 315

FIN DE LA TABLE.

De l'Imprimerie de CELLOT, rue des Gr.-Augustins, n° 9.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 02 July, 2018